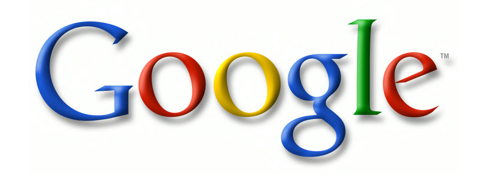
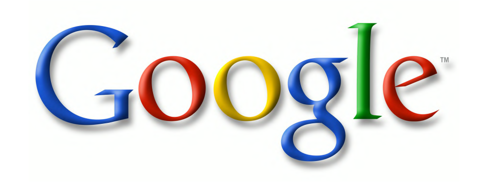
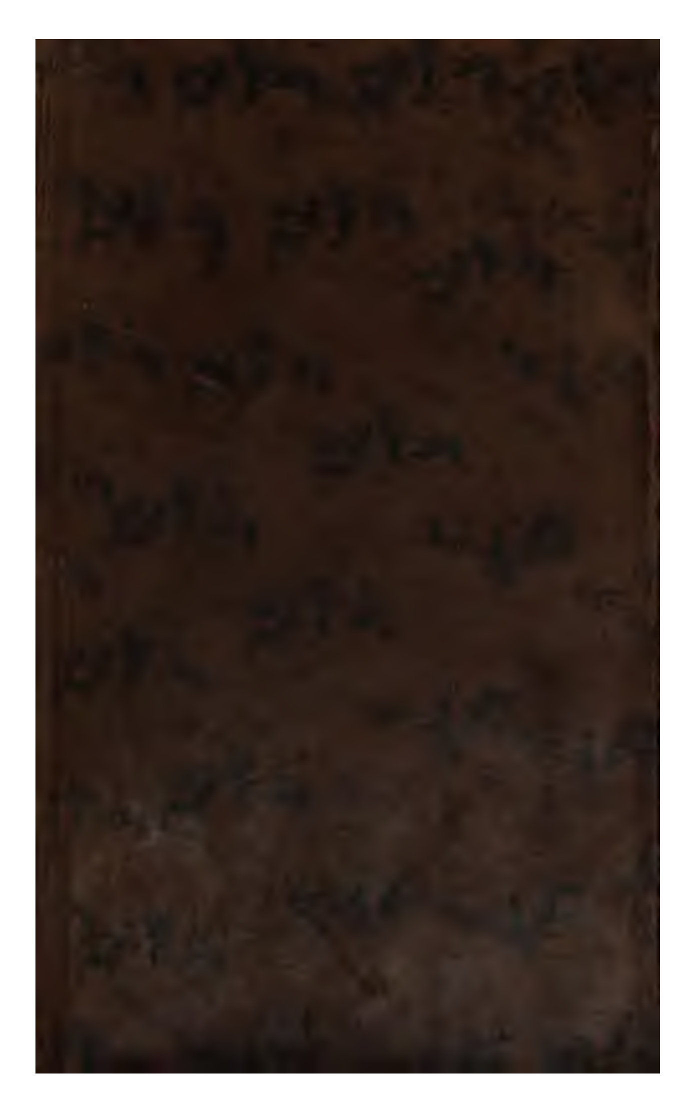









DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



THEATRE
DE MESSIEURS
DE BRUEYS,
ET
DE PALAPRAT.

TOME QUATRIÉME.

OEUVRES
DE
THEATRE
DE MESSIEURS
DE BRUEYS,
ET
DE PALAPRAT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

LA FORCE DU SANG,

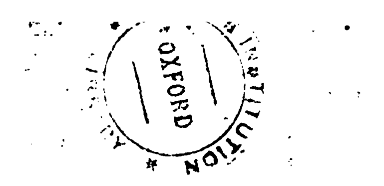
OU

LE SOT TOUJOURS SOT,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

Représentée pour la premiere fois aux Théatres François & Italien, le 21 Avril 1721.

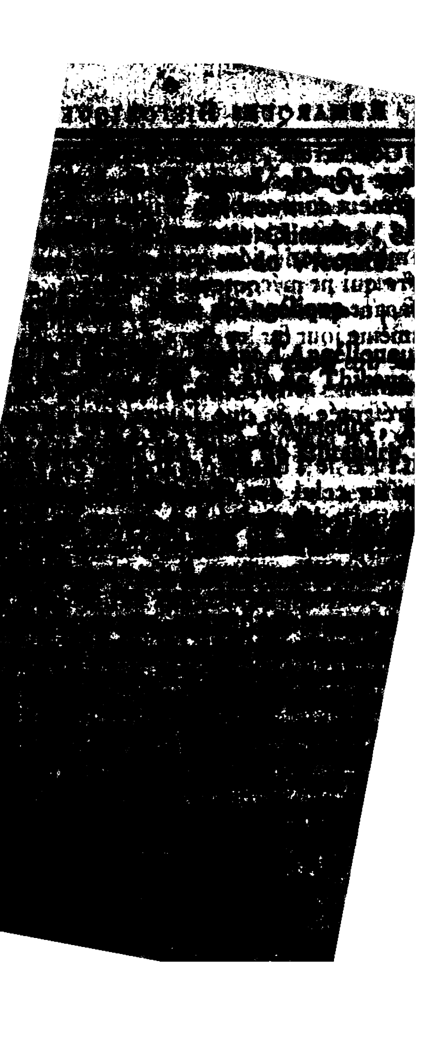

OXFORD

EMARQUES HISTORIQUES
Sur la Force du Sang.

Ette piéce fut compoſée par M. de Brueys depuis ſa retraite à Montpel- r, & il l'intitula : *Le Sot toujours Sot*, ou *Baron Payſan*. Dès qu'il l'eut finie, il l'en- ya à ſon ami Palaprat, afin qu'il l'examinât qu'il la préſentât aux Comédiens ; mais, it négligence de la part de M. Palaprat, it que la piéce ne lui parût pas en état d'ê- donnée au Théatre, il la garda dans ſon binet ſans en faire uſage. M. de Brueys, ii a conſervé juſqu'à la fin un feu & une vi- cité peu ordinaires aux gens de ſon âge, rivit à ſon ami pluſieurs fois à ce ſujet ; & oique la vieilleſſe & les infirmités de M. alaprat ne lui permiſſent pas d'agir ſuivant intentions de M. de Brueys, il ſe prépa- it néanmoins à faire tous ſes efforts pour tisfaire à ce que ſon ami exigeoit de lui rſque la mort l'enleva. M. de Brueys, après voir pleuré la perte qu'il venoit de faire, enſa aux intérêts de ſa Muſe, & craignant que la copie du Sot toujours Sot, qu'il avoit nvoyé à M. Palaprat, ne fût perdue, ou qu'elle ne paſſât en mains étrangéres, il en nvoya une autre à M. B.... avec qui il avoit fait connoiſſance à Montpellier. Cet

[illegible] uniform [illegible]

[co]ncurrent, le cas étoit nouveau, & il
[falloit] pour les mettre d'accord rendre un
[jugem]ent convenable à la singularité du fait.
[M....] * alors Lieutenant de Police, trou-
[va mo]yen de décider cette affaire d'une ma-
[niere] qui ne mécontentoit personne, en or-
[donna]nt que les deux piéces seroient jouées
[le mê]me jour sur les deux Théatres, & que
[celle d]es deux qui auroit le plus de repré-
[sentat]ions, resteroit au Théatre qui l'auroit
[repré]sentée, & que l'autre seroit suppri-
[mée.] Le jugement fut exécuté le 21 Avril
[169.], & le Théatre des Italiens eut l'avan-
[tage su]r celui des François. C'est cet avan-
[tage q]ui a déterminé à la donner au Public
[telle q]u'elle a été représentée par les Co-
[médie]ns Italiens; car il n'a pas été possible
[de la] recouvrer telle que M. Brueys l'a-
[voit f]aite, celle des François ayant pareil-
[lemen]t souffert des changemens presque aussi
[consid]érables. Il est à présumer que si l'Au-
[teur a]voit eu le temps de la corriger, il
[l'eût m]ise dans un meilleur état que celui
[où el]le est aujourd'hui; ainsi c'est plus pour
[satisfa]ire la curiosité du Public, qui est bien
[aise d]e tout voir, que par prévention pour
[l'Aute]ur, que l'on a inséré ici cette piéce.





LA FORCE DU SANG,

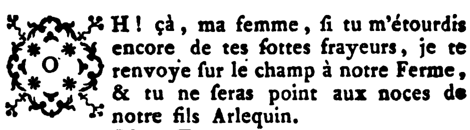
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

THIBAUT, Me. THIBAUT.

THIBAUT.



OH ! çà, ma femme, si tu m'étourdis encore de tes sottes frayeurs, je te renvoye sur le champ à notre Ferme, & tu ne seras point aux noces de notre fils Arlequin.

Me. THIBAUT.

Je ne te dis rien que pour notre profit.

moment, fais bien toutes tes ré
que circonstance ; écoute-moi bi
que temps sans parler, si tu le p

Me. THIBAU

Je le veux bien ; mais je te re
jours....

THIBAU

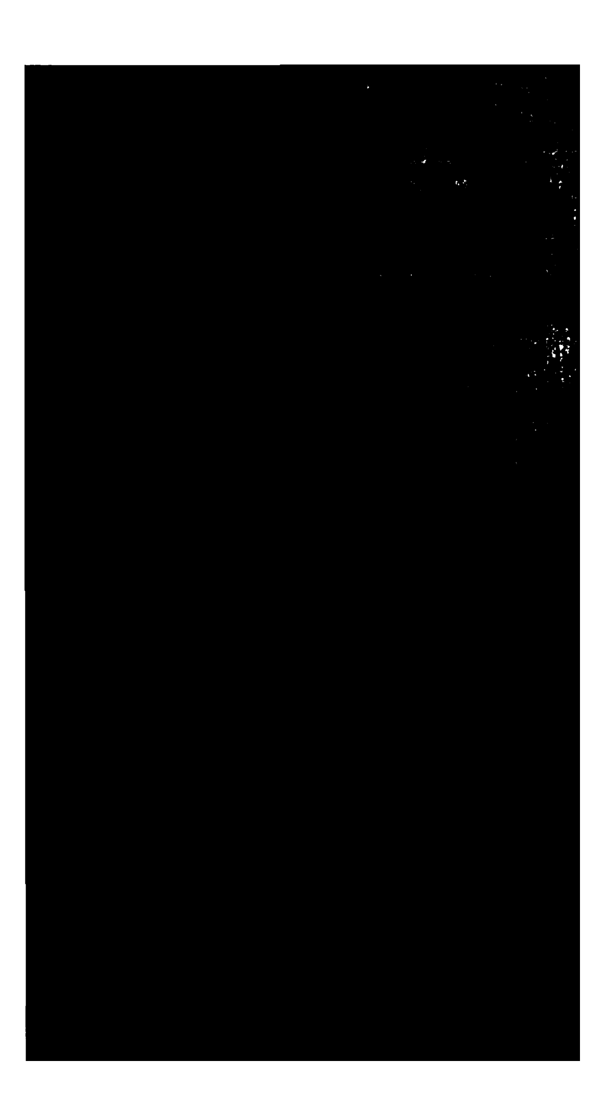
Ne voilà-t-il pas ! Tu veux m'
je n'ai pas encore commencé de
donc, de par tous les Diables, &

Me. THIBAU

Et pourquoi t'écouterois-je moi
mieux que toi tout ce que tu pe
vaut mieux que ce soit moi qu
toi-même, & remarque bien si
la moindre chose de toute l'histo

THIBAUT.

Ah ! tu n'as garde, tu ajouter
tience, il faut qu'une femme pa
créve ; & dans le courant des mé
femme qui a la parole, & le mari
l'ordre ; voyons donc..



Me. THIBA

Pour l'enfant de Monſieur
bien que je ne dis plus Géro
laiſſé vivre comme il lui a pl
logis à l'âge de quinze ans, &
donna le nom de Clitandre ; r
pas après lui.

THIBAU

Nous aurions été de grands

Me. THIBA

Cependant, il fit ſi bien, qu
ne de fort bonne heure, & que
voir à la Ferme, il y a enviro
dant que Monſieur Accurſe y
ſa famille, il étoit déja Major ;
c'eſt lui qui tient la bourſe.

THIBAU

S'il ne la tient pas mieux qu
qu'il ſe laiſſa voler, il aura bie
Régiment.

Me. THIBA

Enfin donc, tant y a, Mon

que le Diable avoit ramené Clitandre peu de jours auparavant.

THIBAUT.

Qu'importe ? il étoit absent de la Ferme, quand nous en partîmes, nous ne dîmes à personne où nous venions, comment veux-tu qu'il le devine ?

Me. THIBAUT.

Je ne sçai; mais si par malheur il le devinoit si.....

THIBAUT.

Oh! si.... si.... Tu me romps la tête.

Me. THIBAUT.

Ma foi, le cœur ne me dit rien de bon de tout ceci.

THIBAUT.

Tu t'épouvantes de rien; mais tu me fais venir un autre martel en tête. Il me souvient que Clitandre ne cessa de lorgner Mademoiselle Angélique, tant qu'ils furent ensemble à notre Ferme, & je remarquois plusieurs fois que la sournoise lui faisoit des petites mines.

Me. THIBAUT.

Ah! pardienne, tu as raison, je ne m'étonne pas s'ils s'échappoient si souvent de nous, pour aller seuls derriere l'allée des noisetiers.

THIBAUT.

Il est, mardi, à craindre, si notre fils épouse Angélique, que ce gaillard de Major, quelque jour ne se foure un peu trop avant dans leur ménage; mais à la bonne heure, nous enléverons à Clitandre tous ses biens pour les donner à notre fils, Clitandre se fera peut-être restitution lui-même.

Me. THIBAUT.

A la bonne heure, comme tu dis, il travaillera

mis, jusqu'à la conclusion de fille de Monsieur Accurse, & p nous servir dans nos desseins. tout, *motus*.

SCENE

LE VICOMTE, *ou* A
THIBAUT

LE VICOMTE

TAtigué, que de sarcinonies à sont jamais las de compliment

THIBAUT.

Eh! bien, mon cher Arlequin, sieur le Vicomte?

LE VICOMTE.

Pargué, oui.

les Bourgeois, comme entre les gens de qualité; retiens-donc bien cela en passant, dis toujours, oui, Monsieur.

LE VICOMTE.

Oui, Monsieur.

THIBAUT.

Sous tes beaux habits, on ne te prendra jamais pour le fils de Madame Thibaut.

LE VICOMTE.

Pargué, non.

THIBAUT.

Il faut dire, non, Monsieur.

LE VICOMTE.

Non, Monsieur.

THIBAUT.

Mr. Almédor commence-t-il à être un peu content de toi?

LE VICOMTE.

Non, Monsieur.

THIBAUT.

Je veux dire, si quand tu es seul avec lui, il te paroît qu'il croit bien être véritablement ton pere?

LE VICOMTE.

Eh pargué oui.

THIBAUT.

Et laisse-là ton pargué, veux-tu toujours être un sot.

LE VICOMTE.

Oui, Monsieur.

THIBAUT.

Puisque cela dépendoit de moi & de ta mere, ne nous es-tu pas bien obligé de t'avoir donné à lui pour faire ta fortune.

THIBAU

Oh ! avifez-y donc. Dis-mo
avec Mr. Almedor, t'apperçois
du bien ?

LE VICOM

Oui.

THIBAU

Eh que te dit-il encore ?

LE VICOM

Il me dit fouvent que je fuis

THIBAU

Ce font là les marques d'ami

LE VICOM

Ce n'eft pas qu'il m'en veuille
le monde me le dit comme lui.

THIBAU

Et ne te dit-il jamais autre c

LE VICOM

Oh que fi fait. Quelquefois apr
je fuis un fot, il dit auffi que je
eft-il vrai mon pere ? il faut bie
qu'il croye que je fuis fon fils,
ver, & m'a deja fait apprendre d

il parler comme cela ? Mais à propos de la fille de Mr. Accurse tu dois être vraiment bien aise de te marier avec une si belle Damoiselle.

LE VICOMTE.

Pargué pas tant que vous croyez, j'aimerois mieux sa suivante ; tatigué m'est avis que nous nous conviendrions mieux Lisette & moi ; elle est toute frétillante, & nous nous l'étions promis, dà, sous votre bon plaisir quand vous êties mon pere ; puisque vous ne l'êtes plus, ne pourrai-je pas faire ce qu'il me plaira ?

THIBAUT.

Non, tu dois suivre à présent la volonté de Mr. Almédor.

LE VICOMTE.

Mademoiselle Angélique fait trop la sevére, & puis, je sçavons bien ce que je sçavons.

THIBAUT.

Eh que sçais-tu donc ?

LE VICOMTE.

Qu'elle aime mieux cet autre, qui étoit le véritable fils de M. Almédor, avant que vous vous avisissiez que c'étoit moi qui devoit l'être.

THIBAUT.

Et d'où le sçais-tu ?

LE VICOMTE.

Pargué de deux bons endroits.

THIBAUT.

Et d'où encore ?

LE VICOMTE.

De cette oreille-là & de celle-ci.

THIBAUT.

Comment ?

LE VICOMTE.

J'entendis hier au soir, entre chien & Loup Li-

Clitandre en ...

LE VICOMTE.

Pargué oui.

THIBAUT.

Ah ! tout est perdu !

LE VICOMTE.

Oui... oh je me ravise.

THIBAUT.

Eh non acheve, eh bien.

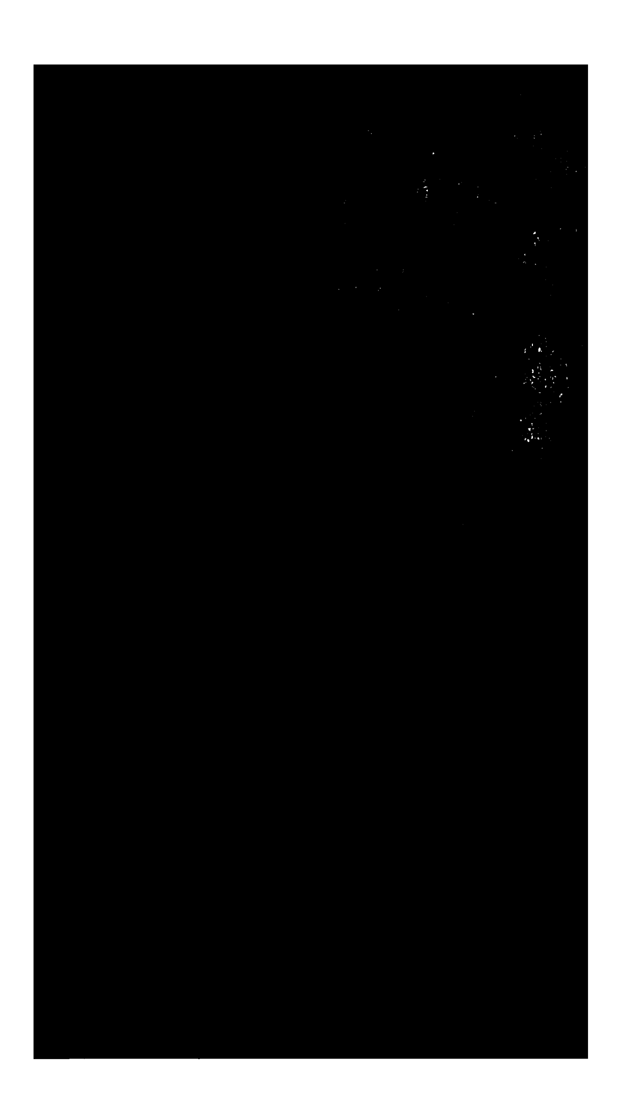
LE VICOMTE.

Eh ben, je les écoutis de cette fenê
tendis que Lisette lui disoit que sa M
moit bien, qu'elle ne consentira jamai
marier à un sot. Tatigué, je me d
qu'ils parliont de moi. Je ne suis pa
croyont, & je serois sorti, dà, si vo
pas tant défendu de me montrer ;
fort, &....

THIBAUT.

Tais-toi, voici Mr. Almédor.





LE VICOMTE.

[illegible] que les [illegible] depuis que je suis ici, j'aim[illegible]

[illegible]

[illegible] belles ! Mais que [illegible] mine [illegible]

[illegible] AUT.

[illegible]

LE VICOMTE.

Vous parlez de moi, pas vrai? tout le monde me trouve bien avec ce bel habit.

THIBAUT.

Qu'il est venu à la malheure.

CLITANDRE.

J'avois à parler à mon pere d'une affaire pressante & dans laquelle il s'agit de mon établissement; mais j'attendrai, Monsieur, qu'il ait reçu vos ordres, je me retire.

THIBAUT.

Oui, vous ferez bien, ne revenez qu'après le mariage de Mr. le Vicomte.

LE VICOMTE.

C'est moi voyez-vous qui suis Mr. le Vicomte.

CLITANDRE.

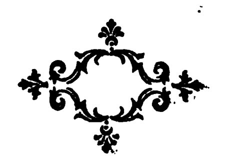
Je m'en réjouis, Monsieur. (*Il fait une révérence & veut se retirer.*)

ALMEDOR.

Attendez, s'il vous plaît, Monsieur, vous pouvez dire à votre pere ce que vous souhaitez, je serai bien aise d'y être présent, j'ai toujours eu de l'amitié pour lui; il est bien heureux d'avoir un fils de votre mérite.

THIBAUT (*au Vicomte.*)

Retire-toi donc, misérable, tu paroitras encore plus sot auprès de Clitandre.



ALMEDOR

QUelle différence entre ces de
allons, Monsieur, ouvrez-v
votre pere. Ne vous contraignez p
moi comme un homme qui prend
qui vous touche.

CLITANDR

Puisque vous me l'ordonnez, M
dois plus craindre que mon pere le

ALMEDOR.

Non, & si vous avez quelque
mander, je me servirai de l'autor
lui pour vous le faire obtenir.

CLITANDR

Il est vrai que si je manquois un
vorable à mon avancement, je s
à la retrouver.

THIBAUT.

Monsieur a bien affaire de cela;
bon, faut-il que vous soyez indiscre
quoiqu'il vous dise, prenez mieu

ALMEDOR (à T

e quoi il s'agit. Les jeunes gens ont des besoins, ur-tout ceux qui sont dans le service.

CLITANDRE.

C'est la vérité, Monsieur, & je viens dire à mon pere que j'ai un besoin pressant de deux cens pistoles.

THIBAUT.

Deux cens pistoles ! & d'où diantre veut-il que e les tire ?

CLITANDRE.

Hélas ! mon pere, je ne vous ai rien coûté depuis mon enfance ; ce que je vous demande est non-seulement pour mon établissement présent, mais encore un degré pour me faire monter peut-être à la plus haute fortune. Ce que j'ai fait dans le service, je le dois plus à mon étoile qu'à mon mérite. Il y a trois ans au moins que je suis Major de mon Régiment ; le Lieutenant-Colonel est vieux & cassé ; il consent de se retirer moyennant quatre cens pistoles que je lui donnerai, & c'est un accommodement dans lequel mon Colonel veut bien entrer pour l'amour de moi : tous mes camarades le souhaitent, ils m'aiment & ...

THIBAUT.

Vous vous êtes pourtant laissé voler leurs papiers.

CLITANDRE.

Hélas ! ce fut un malheur que j'ai payé bien cher ; l'amour fut cause que j'oubliai mon porte-feuille sur la table d'un fripon ; & si cette perte ne m'avoit fait un tort considérable, je ne serois pas aujourd'hui contraint de vous importuner.

THIBAUT.

Vous ennuyez Monsieur.

ALMEDOR.

Bien loin de m'ennuyer, Monsieur, je suis

...... que moi, qui (j'ose l

ne vous fais point deshonneur, fai
effort, de grace; & ne me refusez j
cens pistoles que je vous demande.

THIBAUT (*à part.*)

Comme il parle de deux cens pisto
tandre.] Sçais-tu qu'après avoir payé
ne les trouveroit pas dans toute la Pa

ALMEDOR.

Il me touche. Que n'a-t-il un pere

CLITANDRE.

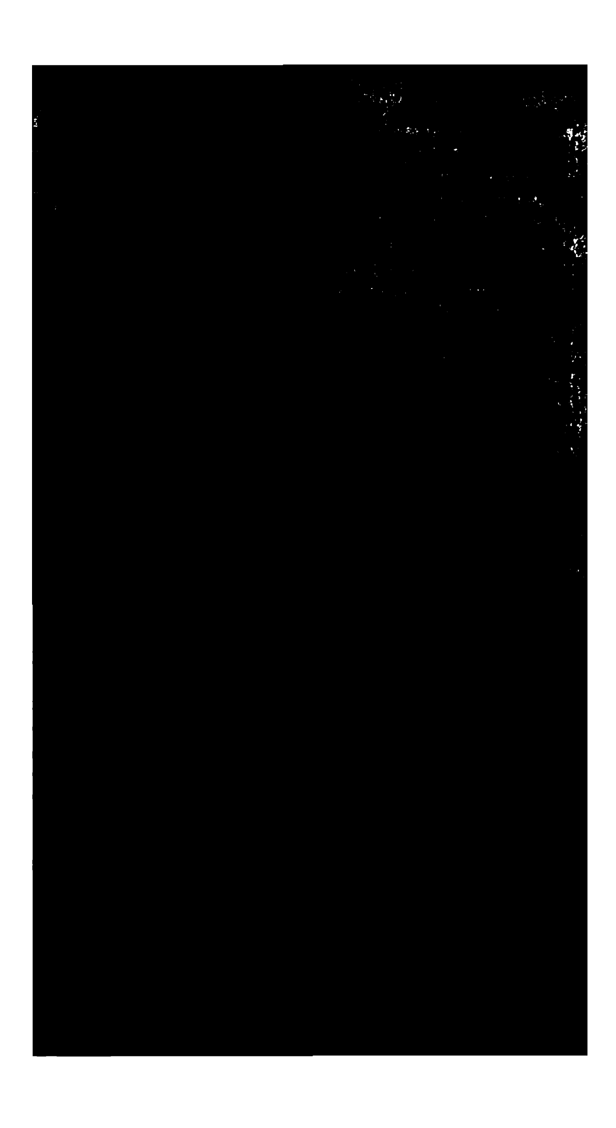
Je vous en conjure, mon pere; de
pistoles dont j'ai besoin je ne vous
que la moitié; je ferai l'autre de ce
avoir de trop dans mon équipage.

ALMEDOR.

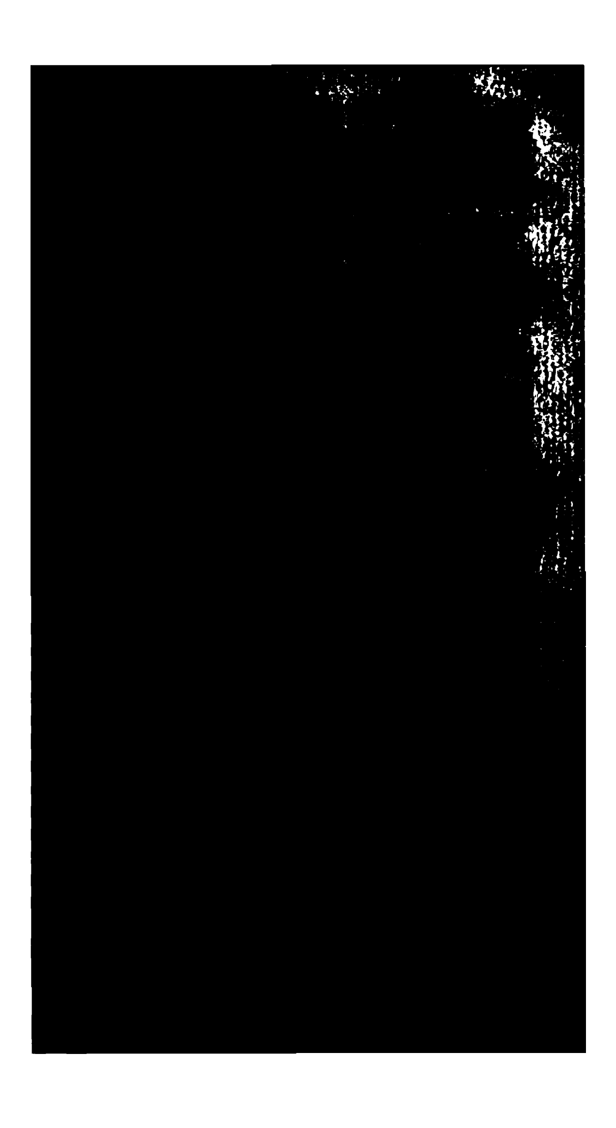
Quelle discrétion pour un homme

CLITANDRE.

Voyez, s'il vous plaît où cela me
de l'ambition, j'aime le service, & qu
pérerois pas parvenir à quelque dégré
je n'en servirois pas le Roi avec moi
lité & d'exactitude; mais ce ne feroit







LISETTE, ALMEDOR, I

ALMEDOR (*sans voir*

PArcourons un peu les mémoire de la mer du Sud (*il feuillett*

LISETTE (*sans voir*

Le coup que je viens de faire de hardi, il faut être aussi rusée que l'entreprendre; mais aussi si je mariage, je suis bien sûre qu'il que notre Mr. Accurse, qu'un au enfin qu'un Docteur qui veuille d fils de Mr. Almédor. Et que sç n'en profiterai point? ce nigaut avant qu'il fût Vicomte; ne suis dont on fait les Vicomtesses? pou rai-je pas à l'épouser? on a bien portions plus grandes: embrouill & commençons par Mr. Almédor fort appliqué sur son livre; commen

ALMEDOR (*sans voir*

ALMEDOR.

[U]n million moins neuf cent quatre-vingt-seize es sur le Neptune.

LISETTE *à part.*

[J]e ne suis pas en peine de lui faire voir cette re que j'ai supposée & que j'ai écrite moi-mê- ; j'en ai des moyens de reste ; mais je dois dépêcher, de peur que quelqu'un ne me sur- nne.

ALMEDOR.

[C]ette année n'a pas été mauvaise.

LISETTE.

Le voilà de bonne humeur, je puis l'aborder; *Almedor,*) Monsieur, je prens la liberté de nir vous faire la révérence, j'appartiens à Ma- noiselle Angélique.

ALMEDOR.

[S]erois-je assez heureux pour lui être bon à lque chose?

LISETTE.

[J]e ne viens pas de sa part, mais je me suis flat- Monsieur, qu'ayant l'honneur de la servir, trouveriez bon que je vous fisse une prière veur d'une de mes proches parentes.

ALMEDOR.

[Vo]us n'avez qu'à parler.

LISETTE.

[Com]me tout Paris sçait le mariage de Mr. vo- avec ma Maîtresse, ma parente m'a prié us offrir ses services, c'est une marchande ux très-accommodante & des mieux as-

ALMEDOR *à part.*

[B]onne occasion pour mettre cette fille dans

LA FORCE DU SA[illegible]

[illegible]

LISETTE *à part.*

oi bien-aise, mon prétendu quiproquo pa-
›lus naturel, quand je serai pressée.

ALMEDOR *à Lisette.*

il faut, Mademoiselle, que nous nous re-
s bien-tôt.

LISETTE.

: n'avez qu'à me donner votre heure, Mon-
'aurois tort si je n'y étois pas exacte.

ALMEDOR.

›us la ferai sçavoir dès que je serai de re-

LISETTE.

›pos, Monsieur, j'ai heureusement sur moi
seigne de ma cousine.

ALMEDOR.

ıez, je la lirai dans mon carrosse, car je ne
as faire attendre le Notaire de Monsieur
. Au revoir.

SCENE VIII.

LISETTE *seule.*

va, bon homme, lire à ton aise mon pa-
r dans ton carrosse, tu seras bien payé de
re, & tu auras ta petite caboche bien fer-
le cette lecture elle n'est pas violemment
e, & si... Mais voici le pauvre Clitan-
me garderai bien de lui dire ce que je viens
, il ne pourroit jamais le cacher à ma-
se.

[illegible]

C L I T A N D R E, [illegible]

[illegible] dans sa jeunesse. Je viens de co[illegible] l'affaire de la [illegible], & [illegible] d'Angelique.

[illegible] de sorti[illegible]

[illegible] ce que vous prétendez

[illegible] de votre main [illegible]

[illegible]

CLITANDRE.

ofes-tu dire, injufte Lifette, toi qui fçais à
oint je l'adore ? Ah ! je ne verrai jamais
ieux mariage.

LISETTE.

ferez-vous donc, pour ne le point voir?
e je vois moi, c'eft qu'il faut que je me char-
e de toute la conduite de cette affaire.

CLITANDRE.

Lifette! tu connois l'excès de ma paffion,
re que ta récompenfe....

LISETTE.

récompenfe ; arrêtez-là, Clitandre, & con-
: Lifette, apprenez que l'idée de ce que
ippellez récompenfe, me révolteroit, plu-
e de me faire faire un pas.

CLITANDRE.

ma chere Lifette, je n'ai pas eu deffein
ffenfer

LISETTE.

ci une montre que je viens d'accepter de
lmédor, mais je ne l'ai fait que pour qu'il
it vraiment dans fes intérêts ; foyez fûr que
es vûes en vous fervant, & que vos ré-
nfes n'en font point du tout le but.

CLITANDRE.

fuis charmé que la fierté foit ta vertu do-
te, & j'ofe efpérer que tu me ferviras par
thie.

LISETTE.

travaillant pour vous, je travaille pour moi:
ites les facilités du monde pour nos deffeins,
dans l'idée quelques déguifemens qui pour-
nous être utiles. La femme de notre portier

[illegible]

[illegible] je [illegible]

l'infure de la [illegible]

[illegible]

ACTE II.

ENE PREMIERE.

ACCURSE, ALMEDOR.

ACCURSE.

i jamais eu tant d'occupations ; cependant uitté tous mes apprentifs Magistrats, pour ier après vous notre dédit, & cela étoit.

ALMEDOR.

l'amitié seule qui fait votre empressement. e n'y a point de part.

ACCURSE.

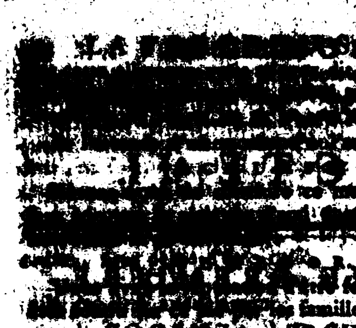
onnez-moi. *Justitia est constans....* à propos ois pas que vous eussiez appris le Latin aux

ALMEDOR.

assûrément.

ACCURSE.

; êtes un bon gentilhomme, mon ancien oi, un bon & honnête Docteur en Droit, 'avez qu'un fils, je n'ai qu'une fille : puis us voici rapprochés sur nos vieux jours, : pouvons mieux faire que de nous unir.



[illegible] familles [illegible]

[illegible]

[illegible]ous que leurs parens condamnent [illegible]

plupart des [illegible]

[illegible] comme des trébuchets [illegible]

[illegible]

SCENE II.

AUT, Me. THIBAUT, ALMEDOR.

ALMEDOR.

Madame Thibaut, je vous attendois.

THIBAUT.

mme a trouvé ce Monsieur du Laurier, s aviez envoyé chercher.

ALMEDOR.

n, est-il venu ?

THIBAUT.

, mais il sera ici dans un quart d'heure. habile homme de ses amis.

ALMEDOR.

ourquoi ne vient-il pas seul ?

THIBAUT.

disent-ils, que ce n'est pas trop de deux sprit pour façonner un nigaut.

ALMEDOR.

haite qu'ils en viennent à bout ; atten-ci, je vais cependant donner des ordres à cet homme, qui doit partir demain pour que j'ai laissé dans mon cabinet, je n'en as ; avertissez-moi dès qu'ils seront ici.

SCENE III.

Me. THIBAUT, THIBA

THIBAUT.

THibaut.

THIBAUT.

Nicolle.

Me. THIBAUT.

Mon mari.

THIBAUT.

Ma femme.

Me. THIBAUT.

Eh! bien.

THIBAUT.

Eh ! bien, qu'às-tu en dire ?

Me. THIBAUT.

Que les plus courtes folies sont les meille

THIBAUT.

Qu'entends-tu par-là ?

Me. THIBAUT.

Ce que j'entends ?

THIBAUT.

Oui.

Me. THIBAUT.

Que je suis fort tentée de m'aller jetter au de Monsieur Almédor, de lui tout avouer, lui demander pardon.

THIBAUT.

Tu as bien fait tes réfléxions sur cela ?

Me. THIBAUT.

J'ai autre chose en tête.

THIBAUT.

tu y es donc résolument déterminée ?

Me. THIBAUT.

i, en vérité.

THIBAUT.

! tu ne le feras jamais, ma petite femme.

Me. THIBAUT.

ait, ma fy, & tout-à-l'heure.

THIBAUT.

n, tu n'en auras pas la force, ma chere poul-

Me. THIBAUT.

force ? Tu te mocques de moi.

THIBAUT.

n, je sçais bien que tu ne l'auras point.

Me. THIBAUT.

pourquoi ne l'aurai je pas ?

THIBAUT.

urquoi ? m'amour, parce qu'auparavant je ii assommée, roüée de coups. Si tu faisois sottise-là, tiens, tu sçais de quel bois je me fe, je t'étranglerois, &...

Me. THIBAUT (*à part.*)

e feroit, comme il le dit, le vieux chenapan.

THIBAUT.

: ?

Me. THIBAUT.

iis si nous continuons à soutenir notre suppo-, on dit que c'est un cas pendable.

THIBAUT.

ce cas-là, nous serions pendus ensemble.

N'eſt-ce pas une grande conſolation pour une
me qu'on pend, de voir pendre ſon mari avec

Me. THIBAUT.

Quelle obligation nous aura-t-il de ce que
faiſons pour lui, s'il reſte fils de Monſieur A
dor, & quel avantage tirerons-nous de ma ſu
ſition? Nous ſerons trop heureux, ſi dans ſa
tune il ſe ſouvient encore que nous ſomme
pere & mere.

THIBAUT.

Je l'entends parler, j'y cours, j'ai toujours
qu'il ne me faſſe quelque ſottiſe.

Me. THIBAUT *ſeule.*

Je ſçavois bien que Thibaut en avoit fa
bonnes dans ſa jeuneſſe; mais je ne le croyo
ſi déterminé: c'eſt un diable; ſi je parle il me t
& ſi je ne parle pas, & que notre ſuppoſition v
à être découverte, je ſuis perdue; comment 1

SCENE IV.

Me. THIBAUT, FRONT
DU LAURIER.

DU LAURIER.

BOn jour, Madame Thibaut.

Me. THIBAUT.

Soyez le bien venu, Monſieur du Laurie

FRONTIN.

Eh, bien! Monſieur Almedor eſt-il ici?

Me. THIBAUT.

ais le chercher, attendez un moment.

FRONTIN.

chement nous venons ici pour une chose ifficile.

DU LAURIER.

cile, tu n'y penſe pas, eſt-il quelque choſe as de la portée de notre génie?

FRONTIN.

e s'agiſſoit que d'être Plénipotentiaire d'un le paix entre les braves de Paris, de con- n fils de famille de la dureté de ſon Pere; manieres généreuſes d'un uſurier, de faire er deux Amans en dépit d'une vieille tan- ſe encore; mais il s'agit de rendre un ſot homme.

DU LAURIER.

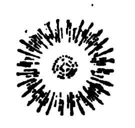
le homme? tu te mocques, je ne me ſuis que de cacher ſa ſottiſe pendant vingt- heures.

FRONTIN.

lles-tu cela une bagatelle?

DU LAURIER.

en viendrons à bout; mais j'entens quel-



ALMEDOR (*à Frontin.*

E St-ce-là cet illuftre, dont on m'

FRONTIN.

Oui, Monfieur, c'eft lui-même.

ALMEDOR (*à du Laurier*

Je fuis charmé, Monfieur, que v
bien vous charger de l'éducation de r

DU LAURIER.

Monfieur, tréve de complimens;
faffe profeffion de fçavoir vivre, & qu
ce que j'enfeigne aux autres, j'ai to
vaillé à détruire l'abus de ces panég
perflus, avec lefquels on a coutume d

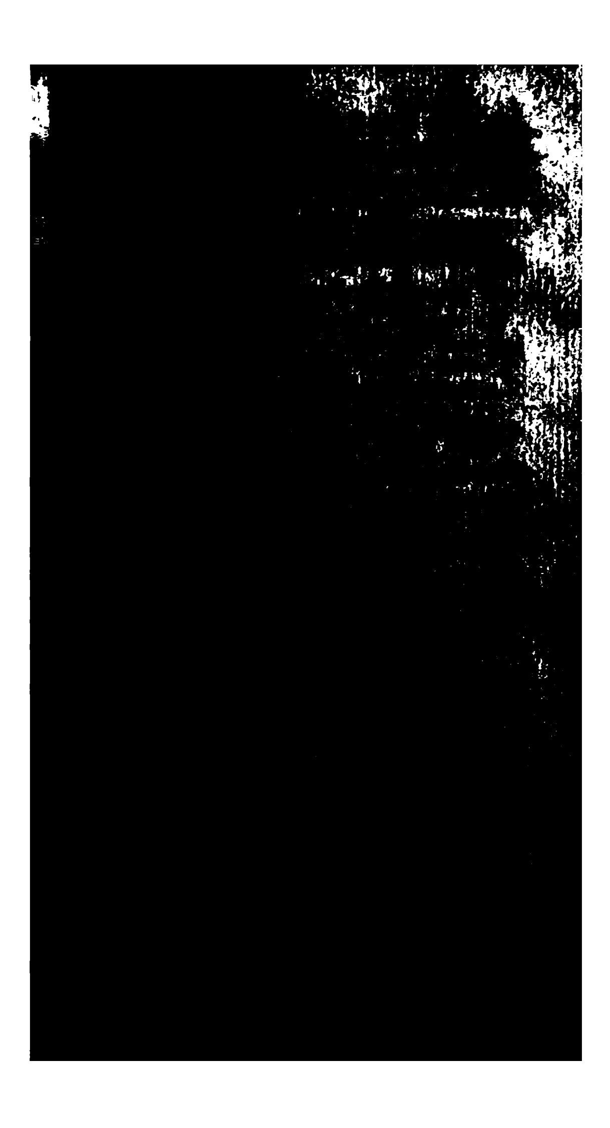
FRONTIN.

Oui, Monfieur, çà toujours été l'i
Monfieur Macrobe de....

ALMEDOR.

Qu'eft-ce que ce Monfieur Macrob

DU LAURIER.



FRONT

Ce chapeau, Monsieur, (
je, voilà sa place.

DU LAUR

Attendez, Monsieur, il e

LE VICO

Quels diables de gens sont

Me. THIBA

Paix, & soyez bien attent

DU LAUR

Vous a-t-on dit qui je suis

LE VICO

Jarnigué, on m'a dit que
merle, tatigué.

FRONTI

Fi, comment parlez-vous ; j

DU LAURI

Attendez, ceci me regarde.

FRONTI

Songez bien

eſt encore aſſez bon. Cependant vous feriez beaucoup mieux, comme je vous ai dit, de vous en abſtenir, quoiqu'il y ait de jeunes gens aſſez ſots, pour croire qu'ils ont de la grace à les prononcer, & que cela leur donne un air de qualité.

LE VICOMTE.

Morbleu, tête-bleu, parſambleu, bon, bon, je le dirai.

DU LAURIER.

Oh! çà; écoutez-moi bien à cette heure.

LE VICOMTE.

Je vous écoute, tatigué; non, tête-bleu.

FRONTIN.

La premiére choſe qu'il faut ſçavoir, c'eſt la maniére de ſaluer les gens; & c'eſt ce que vous aurez à faire lors de la viſite de Monſieur Accurſe, & de Mademoiſelle ſa fille.

LE VICOMTE.

Oh! que je vais bien retenir ceci.

DU LAURIER.

On rencontre dans les compagnies quatre ſortes de gens: nos inférieurs, nos égaux, ceux qui ſont au-deſſus de nous, & les Dames. Pour le bien comprendre comptez par vos doigts après moi; allons, *Primo*, nos inférieurs.

LE VICOMTE.

Primò, nos inférieurs.

DU LAURIER.

Secundò, nos égaux.

LE VICOMTE.

Secundò, nos égaux.

DU LAURIER.

Tertiò, ceux qui ſont au-deſſus de nous.

Et *Quarto*, les Dames.

DU LAURIER.

Il y a donc quatre différentes ma
luer les gens.

Me. THIBAUT.

Vous sçaurez bien connoître ces q
de gens?

LE VICOMTE.

Oh! qu'oui, le *primo*, le *secundo*
& le *quarto*.

DU LAURIER.

Pour vous les faire bien comprend
à l'application, levez-vous: prenez
ce que je vais faire, pour le faire c
Voici comment il faut saluer nos in
petit signe de la tête, & un coup de
paule, en disant: Bon jour mon gar
jour ma fille.

LE VICOMTE.

Et c'est le *primò*.

FRONTIN.

Oui, le *primò* pour vos inférieurs: 1

'ur l'épaule hardiment ; plus fort ; pas si : oilà qui n'est pas mal.

LE VICOMTE.

jour mon garçon, ou bon jour la fille.

DU LAURIER.

i pour nos égaux.

LE VICOMTE.

'est le...il ne m'en souvient pas.

FRONTIN.

ecundò.

DU LAURIER.

, secundò, voyez, remarquez bien une incli- de tête, en présentant ainsi la main, & en ussi, je suis votre serviteur.

Me. THIBAUT.

saluez Monsieur, comme s'il étoit votre

FRONTIN.

:lination de tête. Oui, dea, présentez là asse, dites ce qu'on vous a enseigné : Mon- je suis....

LE VICOMTE.

sieur, je suis votre valet.

DU LAURIER.

iteur, serviteur, est mieux.

LE VICOMTE.

bien, serviteur, & voilà le secundò.

FRONTIN.

, pour vos égaux.

DU LAURIER.

à comment il faut saluer ceux qui sont au- de nous. Tenez, il faut faire une profonde nce, comme ceci.

LA [illegible]

[illegible] rien pour vous faire.

[illegible] comme s'il étoit [illegible]

[illegible] de rien [illegible]

Comteſſes, elle l'auroit bien-tôt deniaiſé ; cependant qu'il ne faſſe que ce que nous lui dirons.

FRONTIN.

Monſieur a raiſon, ne faites & ne dites, ſurtout, que ce que nous vous aurons appris.

Me. THIBAUT.

Oui, oui, après que Monſieur Accurſe vous aura accepté pour gendre, paſſe, vous jaſerez tant qu'il vous plaira.

LE VICOMTE.

Quand il m'aura donc une fois pris pour gendre, je pourrai faire & dire ce que je voudrai.

FRONTIN.

Oh! alors, faites à votre fantaiſie, notre affaire à nous ſera faite. Le reſte ne nous importe guére.

LE VICOMTE.

Oui, déa. Oh! tatigué, nous verrons.

DU LAURIER.

Il ſeroit bon néanmoins de vous abſtenir de ces vilains pargué & tatigué.

LE VICOMTE.

Oui, oui, morbleu, tête-bleu, parſambleu. Laiſſez venir Monſieur Accurſe, je ne ferai que ce que vous m'avez enſeigné ; mais auſſi, d'abord qu'il m'aura claqué dans la main, tatigué, je ne me contraindrai pas pour un diable.

Me. THIBAUT.

A la bonne heure, en attendant recommençons.

LISETTE (*derriere le théatre.*)

Je ſuis à vous, Mademoiſelle, j'ai auparavant quelque choſe à voir dans cette ſalle.

DU LAURIER.

Sortons d'ici, voilà quelqu'un qui vient.

auois.

DU LAURI

Pouvons-nous aller continue qu'autre part?

LE VICOM

Oui, oui, allons dans l'offic y boirons bouteille.

Me. THIBA

Sortons promptement.

SCENE V

LISETTE

OUais, d'où vient cette dé tendu du monde, on s'ef j'ai paru, que diantre y machinc viendront, & je tâcherai de les fuis curieuse de sçavoir ce que avertir nos aman

SCENE VIII.

LMEDOR, LISETTE.

ALMEDOR.

Oyons un peu les progrès que fait notre habile homme. Ho, ho, que sont-ils devenus? êtes seule ici, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

i, Monsieur.

ALMEDOR.

a-t-il long-temps que vous y êtes?

LISETTE.

m, Monsieur.

ALMEDOR.

iez-vous quelque chose à me dire? que vevous faire ici?

LISETTE.

croyois trouver Monsieur le Vicomte.

ALMEDOR.

bien, avancez-vous quelque chose sur l'esprit otre Maîtresse?

LISETTE.

travaille toujours bien pour vous, Monsieur, vais encore de ce pas....

ALMEDOR.

tendez, s'il vous plaît, disons auparavant un le cette Marchande, dont vous m'avez donntôt l'enseigne. Hé! elle est embarrassée.

... garde pour l'an
encore sûr moi.

LISET

Vous avez donc eû la bonté
êtes-vous content de ma cou

ALMED

Comment le ferai-je, si.

LISET

C'est la plus accommodante

ALMED

Elle ne m'accommodera ja

LISETT

Ah ! Monsieur, elle vend

ALMEDO

Mais, je ne puis, vous dis-

LISETT

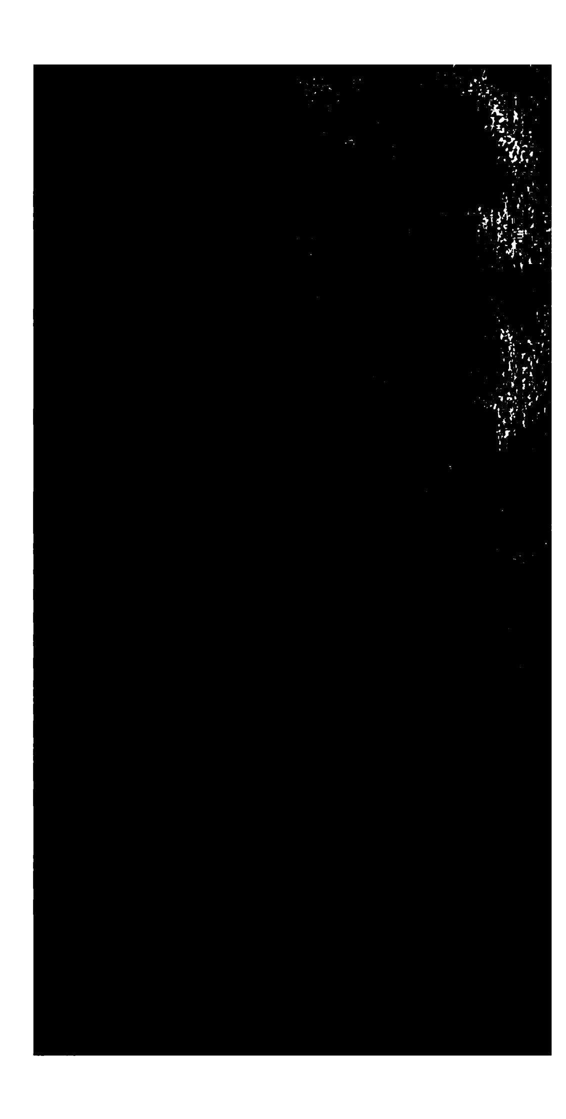
Et je lui ai bien recommandé
sur vous, trop heureuse de v
retrouvera en d'autres occasion

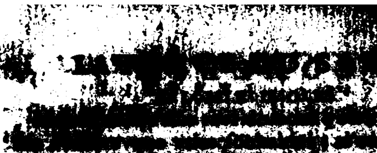
ALMEDO

Mais si vous ne voulez pas n

LISETT

Ce sont de jeunes gens nouve





CLITANDRE.

je suis éloigné de pouvoir profiter de tous
s que vous m'offrez !

ALMEDOR.

pourquoi ?

CLITANDRE.

re Angélique, je n'aimerai jamais qu'elle,
que je fais n'est que pour me rendre digne
enir de son pere ; la fortune commence à
ıvrir le chemin, & dans ces momens-là
e l'enlevez.

ALMEDOR.

me faites pitié, mon cher Clitandre, &
e forcez à vous apprendre que ce n'est pas
i qui j'enleve Angélique ; d'ailleurs je vous
p de courage pour vous unir à elle, quand
e a son cœur.

CLITANDRE.

Monsieur, que me dites-vous ? vous me
émir ; & sur quoi fondez-vous de pareils
.

ALMEDOR.

ue je vous dis n'est que trop fondé, An-
vous trompe, elle en aime un autre.

CLITANDRE.

vez de me percer le cœur, apprenez-moi
es malheurs, & dites-moi de grace à qui
sacrifié.

ALMEDOR.

nsens, cela sera peut-être capable de vous
e votre amour, c'est tout ce que je souhaite,
vous profitiez ensuite des bons desseins que
ous. Mais je ne veux vous donner les preu-
j'ai de l'infidélité d'Angélique qu'en vous



amitié ſeule pourroit

quelque choſe en é

A L M E

uverez-vous bon

de ma main ;

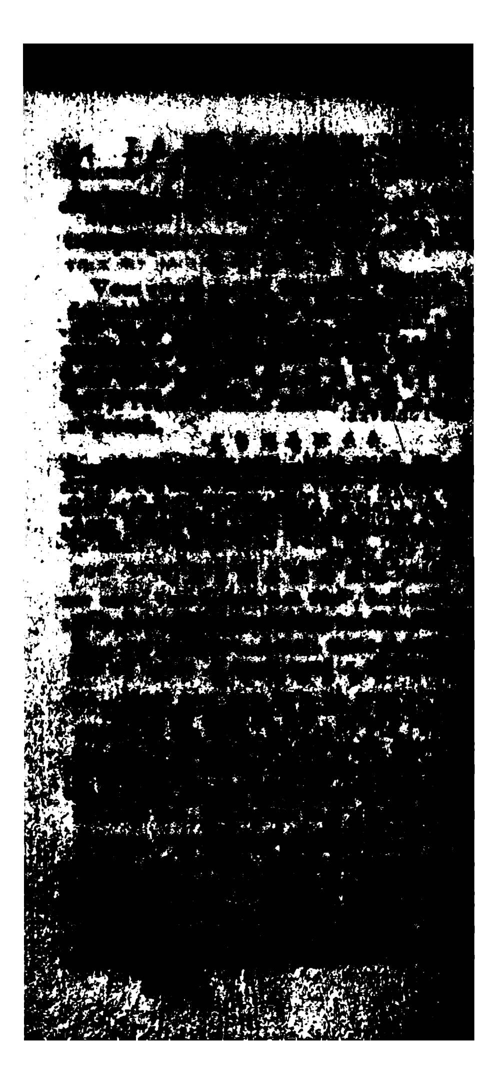
aux, & ſi je

opterai

ſes, qu

las !





Clitandre, & qui suis prête à vous tout sacrifier encore.

ANGELIQUE. O! Dieux quelle perfidie!

SCENE XI.

LISETTE, ANGELIQUE, CLITANDRE.

LISETTE *(sans voir Clitandre.)*

VEnez, Mademoiselle, nous le trouverons peut-être ici.

CLITANDRE *(sans voir Angélique.)*

Ah! Lisette, apprends la plus noire de toutes les perfidies.

LISETTE.

Eh! de qui?

CLITANDRE.

D'Angélique.

LISETTE.

La voilà devant vous, plaignez-vous à elle-même.

CLITANDRE.

Ah! perfide!

LISETTE.

Beau début.

CLITANDRE.

Le transport où je suis me met un bandeau devant les yeux; je vous vois enfin, mais c'est pour la derniere fois. Et plût au Ciel, ingrate, que je ne vous eusse vûe de ma vie!

CLITANDRE

On y feroit à moins, perfid toutes les espérances dont vous que, dis-je, après les fermens qu faits de n'écouter les vœux d'auc vous me trahissez indignement, v une action si lâche.

ANGELIQU

Moi, capable d'une action indig sieur, vous ne méritez pas que j'é temps vos impertinences.

CLITANDRE

Désavouerez-vous votre écriture

LISETTE *à part*

Aurois-je innocemment causé to mini ?

ANGELIQUE

Mon écriture, la connoissez-vou pour en parler ? vous ai-je fait de neur de vous écrire ?

CLITANDRE.

Non, je l'avoue ...

n'étiez pas d'affez bonne-foi pour m'écrire, mais Monfieur Almedor....

LISETTE.

Juftement, voici le hic.

CLITANDRE.

Ce Monfieur Almédor qui eft de meilleure foi que vous, dont je ne fuis connu que d'aujourd'hui, & à qui je n'ai pû cacher la violence de ma paffion, a eu affez de pitié de moi pour me défabufer. Il vient tout-à l'heure de me remettre cette lettre paffionnée que vous avez écrite à un je ne fçai quel Gaudinot.

LISETTE.

Pefte des vieillards, j'aimerois cent fois mieux avoir affaire à de jeunes étourdis de vingt ans.

CLITANDRE.

Vous voilà bien furprife, oui, Gaudinot, un de ces petits & fades colifichets de robe, qui a été en penfion chez votre pere.

ANGELIQUE.

Quel tiffu de fuppofitions & d'extravagances! Mr. Almédor n'a pas pû vous donner une pareille lettre, & fi quelque chofe pouvoit m'excufer votre emportement, c'eft qu'il eft fondé fur tant de vifions, que je ne puis douter que vous n'extravaguiez. Adieu, je vous laiffe, vous me faites peur.

LISETTE.

Attendez, il ne tiendroit qu'à moi qui fuis de fang-froid, de laiffer aller plus loin cette fcene; mais elle ne me divertit point. Donnez-moi cette lettre, qui penfez-vous qui l'ait écrite?

Vous, Lisette ! ah ciel quelle inf

LISETTE.

Il ne s'agit pas de me dire des inj
me rendre des actions de grace ; le t
cher pour le perdre en éclaircissemer
qui souffririez trop, si vous n'étiez
pée, j'ai pitié de vous, tenez, lisez
de vos pierreries que j'ai fait devant
tin, il est écrit de ma main très-cert

ANGELIQUE.

Qu'ai-je affaire de cela ?

LISETTE.

Et vous, confrontez-le avec cett
de la même écriture.

CLITANDRE.

Il est vrai, eh bien ?

LISETTE.

Eh bien, c'est moi qui pour vous ser
cette lettre, & l'ai donnée à Mr. A

ANGELIQUE.

Quoi, vous avez eu l'impudence

ANGELIQUE.

evez bien vous attendre après ce coup ue je vous chasserai.

LISETTE.

e me chasserez point, & je ne vous quit- non plus que le projet que j'ai en tête i : pour cela il faut qu'on croye que je de chez vous sans congé ; mais premié- mmençons par vous rapatrier. Ça vous ; demandez pardon à Mademoiselle de portement.

CLITANDRE.

ût au Ciel expirer à ses genoux, si je ée.

LISETTE.

, Mademoiselle, pardonnez à Monsieur, faire tirer l'oreille.

ANGELIQUE.

vous voulez....

LISETTE.

reux rien que vous ne vouliez plus que

CLITANDRE.

le Angélique, seriez-vous assez injuste s offenser de l'excès de ma passion ?

LISETTE.

vous, donnez moi la main l'un & l'au- llons donc ; serrez bien fort, voilà une ui ne m'a guéres donné de peine à gué- tement que vous voilà mieux raccommo- ous n'étiez brouillés, écoutez moi bien, z-moi sans repliquer.

ANGELIQUE.

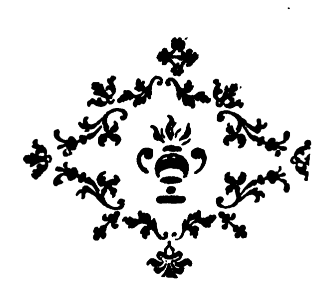
folle !

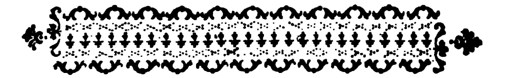
e vous mette q...
u reſte entendez-vous bien ?

CLITANDRE.

Si tu t'acquittes auſſi-bien de ce que t
prens, que moi de t'obéir, nous ſerons tr
ieux.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALMEDOR, Me. THIBAUT.

ALMEDOR.

EH bien, comment va notre affaire ?

Me. THIBAUT.

Mieux que je n'aurois espéré, ces Messieurs n'ont pas quitté Mr. votre fils depuis que je le leur ai mis entre les mains, ils sont encore actuellement après lui, & sans vous flatter, je suis contente de ce qu'ils ont fait.

ALMEDOR.

J'avois dit à Mr. Accurse qu'il étoit à la campagne, il croira le voir à son arrivée dans tout son naturel & sans aucune préparation.

Me. THIBAUT.

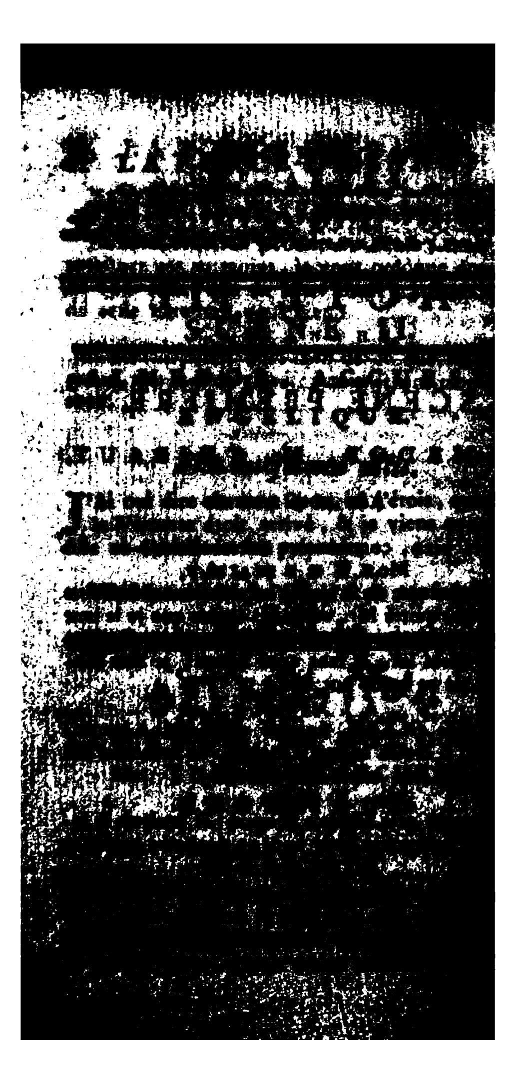
Oh que cela est bien imaginé ! il faudroit se lever de bon matin pour vous en donner à garder.

ALMEDOR.

Moi, je ne suis pas si fin que tu te l'imagines.

Me. THIBAUT.

Je vous assûre que je ne vous crois pas plus fin que vous n'êtes.



ALMEDÒR.

fils, voilà Monſieur qui vous fait l'hon-
: vous venir voir avec Mademoiſelle An-

LE VICOMTE.

iour ma fille.

Me. THIBAUT.

faut pas me ſaluer la premiére.

LE VICOMTE.

t, ſi fait, je m'en ſouviens mieux que toi,
primo.

ACCURSE.

imo, que veut-il dire avec ſon *primo*? Il
lû le titre *de perſonis*.

ALMEDOR *bas*.

alheureux! (*haut*,) mon fils, voilà Mon-

LE VICOMTE.

ſieur, je ſuis votre ſerviteur: c'eſt le *ſe-*

ACCURSE.

teur Monſieur. *Primo*, *ſecundo*, ouais.

ALMEDOR.

mte, ſaluez donc Mademoiſelle.

Me. THIBAUT.

iiſez-là.

ANGELIQUE.

je l'en diſpenſe.

mte cherche.

ALMEDOR.

ıs-donc, que cherchez-vous?

LE VICOMTE,

ıerche le *tertio*. (*à Almedor*) où le pren-
? çà ce ſera vous.

Parlez-donc, si vous voulez
parler, & à moi à attendre,
place de ceux qui sont au-dessus
ne sçavez pas le *tertio* aussi-bien
de l'apprendre tout-à-l'heure.

ACCURS

Quel est donc ce galimathia

LE VICOM

Il ne me reste plus que le q
Angélique) Ah Mademoiselle, ç
de vous voir!

ANGELIQ

Vous vous en avisez un peu

LE VICOM

Tatigué que j'ai bien fait! oh
ce qu'on voudra, pas vrai?

Me. THIBA

La peste te créve.

ALMEDO

Monsieur, vous sçavez que m
demeuré aux champs, on n'a pas
de le bien instruire, mais le con
le polira.

SCENE IV.

THIBAUT,

Et les Acteurs de la Scéne précédente.

THIBAUT.

MOnfieur, votre homme de Breſt dit comme
ça, qu'il faut que vous alliez faire un tour
s votre cabinet, & qu'on nous apporte une
'e de lingots & de barres d'argent, qu'on ne
t remettre qu'à vous.

ALMEDOR *bas.*

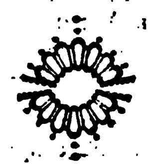
)ue je ſuis fâche de quitter. (*à Accurſe.*) Mon-
ır, je vous demande pardon, je ne ſerai qu'un
ment. (*bas à Me. Thibaut.*) Fais, toi, de ton
ux pour l'empêcher de faire plus de ſottiſes.

Me. THIBAUT.

Envoyez-moi du ſecours, au moins l'un de ces
ſſieurs ſur quelques prétextes.

ALMEDOR.

e te l'amenerai moi-même.



SCENE V.

ACCURSE, ANGELIQUE, VICOMTE, Me. THIBAUT

ACCURSE.

LA présence de son pere m'embarrassoit

Me. THIBAUT (*bas au Vicomte.*) Prenez garde à vous.

ANGELIQUE.

A présent pour le bien connoître faites peu parler.

LE VICOMTE.

Parler, quelque sot, on me l'a trop bi fendu.

ANGELIQUE.

Trouvez bon que je m'en aille, mon pere; me faites faire ici une assez sotte figure.

ACCURSE.

Attends un moment ma fille. Oh çà, Mon raisonnons un peu, je vous prie.

LE VICOMTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

Me. THIBAUT.

Passe pour cela.

ACCURSE.

Que faisiez-vous à la campagne, à quoi occupiez-vous ?

LE VICOMTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ACCURSE.

Oüais!

ANGELIQUE.

Eh mon pere, quelqu'un lui a appris par cœur ces quatre mots.

Me. THIBAUT.

Elle n'est que trop au fait.

ANGELIQUE.

Vous ne le tirerez pas de la.

LE VICOMTE.

Bon jour la fille.

Me. THIBAUT.

Tais-toi, plutôt que de dire des sottises.

ANGELIQUE.

Eh bien, mon pere.

LE VICOMTE.

Ah Madame! que je suis heureux de vous voir.

ACCURSE.

Tu as raison, ma fille: mais pour l'amour de M. Almédor, tâchons encore d'en tirer quelque chose. Monsieur, je suis charmé de votre civilité, vous êtes un galant homme & bien élevé, & puisque je vous prends pour mon gendre....

LE VICOMTE.

Vous me prenez dites-vous pour votre gendre?

ACCURSE.

Oui, Monsieur, mais.

LE VICOMTE.

Cela est donc fait au moins ?

ANGELIQUE.

Pas tout-à-fait.

ACCURSE.

Cela est fait si. . . .

LE VICOMTE.

Ah ! courage, je puis jaser tout mon saoul

ACCURSE.

Je suis tout surpris qu'on vous ait si bien pris la civilité au village.

LE VICOMTE.

Jarni, morbleu, pargué, Monsieur, ce n point au village que j'ons appris ce que je vons, c'est bien à la ville palasambleu.

ANGELIQUE.

Quelle patience !

ACCURSE.

Et qui vous a si bien enseigné ?

Le Vicomte veut parler, & Me. Thibaut se hât parler à sa place.

Me. THIBAUT.

Quoi, Monsieur, vous ne trouvez pas en fet, que pour un homme qui n'a vû de ses jo qu'une ferme dans la Brie, & qui n'est arrivé que puis un quart d'heure, vous ne trouvez pas, dis Monsieur, un très-joli garçon ? Je connois mille nes gens à Paris qui en sortant du berceau, eu toutes sortes de maîtres, & qui en entrant le monde étoient encore plus grands benêts Monsieur.

SCENE VI.

MEDOR, ACCURSE, NGELIQUE, LE VICOMTE, FRONTIN, Me. THIBAUT.

LMEDOR. (*à Me. Thibaut.*)
ilà Monsieur qui a à vous parler, j'ai crû, on ami, que vous ne trouveriez pas mau- e je le fisse entrer.

ACCURSE.
s vous mocquez de moi, n'êtes-vous pas là ?

LE VICOMTE.
s revenez à propos; pargué voilà qui-est ini, Monsieur m'a pris pour son gendre.

ALMEDOR.
s-je assez heureux pour cela, mon ami?

ACCURSE.
encore tout-a-fait.

ANGELIQUE.
te folle de Lisette nous a quitté, j'ai laissé ma eule, trouvez bon que j'aille lui tenir com- .

ACCURSE.
ume-il te plaira.



VICOMTE, Me. THIB

FRONTIN.

Madame Thibaut cache Frontin afin qu'
le Vicomte, sans que Mr. Accurse

FRONTIN.

DItes à Monsieur Accurse: Mo
j'aurai l'honneur d'être votre

LE VICOMT

Monsieur, quand j'aurai l'honneu
gendre.

FRONTIN.

Vous serez content de moi.

LE VICOMT

Vous serez content de moi.

FRONTIN.

Et Mademoiselle votre fille aussi

Me. THIBAUT

LE VICOMTE.

la me paroît.... (*Me. Thibaut lui donne un* *le poing*,) aga donc a qui en a-t-elle?

FRONTIN (*à Mr. Accurse.*)

onsieur en vous imitant.

LE VICOMTE.

onsieur en vous imitant.

FRONTIN.

me rendrai honnête homme, & je ne ferai le même sot.

LE VICOMTE.

me rendrai honnête homme, & je ne ferai le même sot.

ALMEDOR.

ur moi je trouve que ce n'est pas trop mal.

ACCURSE.

est quelque chose, mais répéteroit-il bien ce vient de dire?

LE VICOMTE.

ui-dà, oui-dà, en vous imitant je deviendrai s honnête homme.

Me. THIBAUT.

: n'est pas cela, butor.

LE VICOMTE.

: n'est pas cela, je ferai toujours un sot.

ACCURSE.

oilà la premiere fois qu'il a bien parlé, souf que je me retire.

LE VICOMTE.

onsieur, je suis votre serviteur.

LA maniere dont M. Accurse vient de m
ter, me fait espérer que ce mariage ne
pas ; & après les soupçons que la lettre de
a fait naître dans mon cœur, je suis ravi
rupture vienne de sa part plutôt que de la n
Mais un trouble plus considérable m'agite :
pidité du Vicomte m'étonne, & je ne puis r
suader que mon fils ait des sentimens si gr
mais voici Thibaut qui vient fort à propos.

SCENE IX.

ALMEDOR, THIBAU

THIBAUT.

MOnsieur...

ALMEDOR.

J'ai à vous parler, mais voyez bien aup

ALMEDOR.

ıibaut que vous m'avez mal servi!

THIBAUT.

Monsieur, & quand?

ALMEDOR.

d vous m'avez été fidéle.

THIBAUT.

ıs servirai mal ainsi toute ma vie.

ALMEDOR.

puis me consoler de voir mourir le nom
or avec moi, & je n'ai qu'un enfant in-
e le faire revivre.

THIBAUT.

ı indigne, vous verrez quel mérite on lui
a, dès qu'on aura seulement commencé à
sa richesse.

ALMEDOR.

ıture ne me dit rien en sa faveur.

THIBAUT.

Nature? La Nature ne sera pas toujours

ALMEDOR.

léja écrit pour trouver une fille dont je fus
ıin environ trois ou quatre ans avant de
ırquer pour les Indes; c'étoit bien la plus
ıfant du monde, & je l'aurois fait élever
ı, si j'en avois eu les moyens; mais j'étois
riche, que je n'osois pas même porter le
e ma maison, & j'avois pris un nom sup-
parce que j'étois dans de trop bas em-

THIBAUT.

ue voudriez-vous faire, Monsieur, de cette
si vous la trouviez?

ALMEDOR.

Lui donner tout mon bien, & la marier av votre fils que j'aime, qui a un mérite infini.

THIBAUT *bas.*

Diable, ce n'est pas là mon compte. (*haut.* Vous lui faites, Monsieur, trop d'honneur.

ALMEDOR.

Parlez-moi franchement, là seriez-vous fâch que je fisse la fortune de votre fils ?

THIBAUT.

Monsiuer, à vous dire la verité, un pere e toujours pere ; quelque froideur que j'aye mont ce matin à Clitandre, parce que je n'en ju pas par le dehors comme vous, que je sçai bie ce qui le tient, & que je le connois mieux qu vous ne le connoissez, j'ai été cependant bie aise du présent de quatre cens pistoles que vo lui avez fait, & je serai ravi toutes les fois qu vous voudrez contribuer à sa fortune.

ALMEDOR.

Je n'aurois qu'à envoyer mon fils aux Indes, Canada, à Mississipy, & là lui donner plus de ter qu'il n'en sçauroit défricher en cent ans ; après to il n'est bon qu'à cela, & il ne sera jamais qu'u rustre & qu'un paysan : au lieu que si je faiso porter mon nom au vôtre, sçavez-vous qu'av le mérite qu'il a, & les biens immenses dont j'a compagnerois son mérite, il pourroit espérer u fortune brillante dans la guerre.



SCENE X.

HIBAUT, ALMEDOR; THIBAUT.

Me. THIBAUT.

ısieur, il y a un carosse dans la cour qui nande à vous parler.

ALMEDOR.

·ce que c'est?

Me. THIBAUT.

ın joli petit Monsieur, dans un équipage : & aussi brillant que celui d'un Colonel ıns, blanc comme un cigne de la tête à re, & noir comme un merle de la ceinıas, le voici qui vient.

SCENE XI.

SETTE *en homme de Robe*; ALMEDOR.

LISETTE.

-on averti le bon-homme Almédor que Lissettencourt veut lui parler?

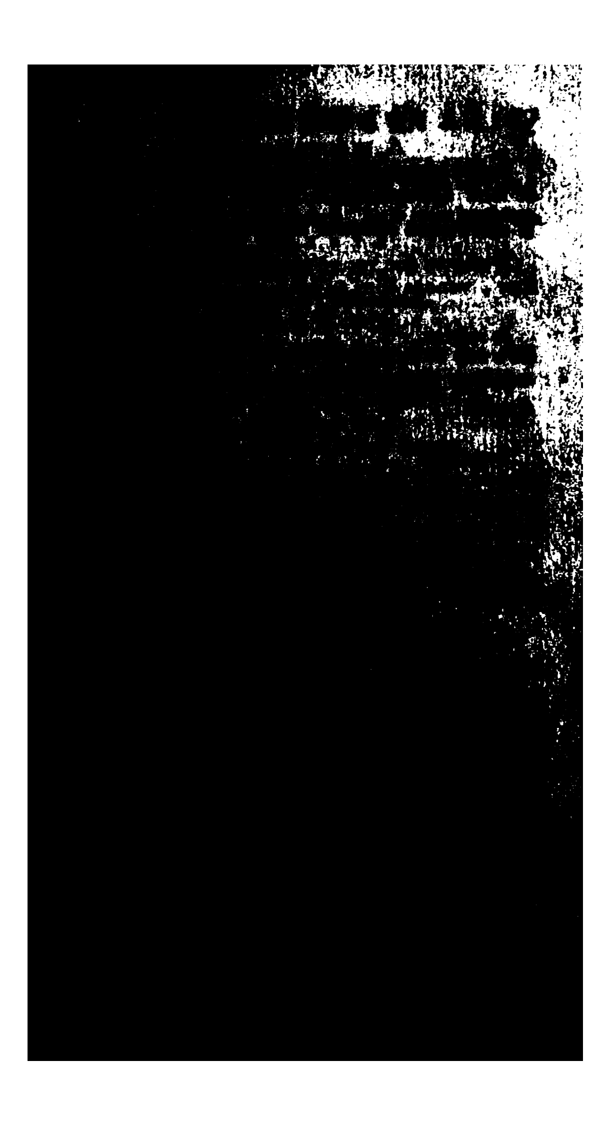
ALMEDOR.

ıeur, me voilà prêt à vous répondre;

[illegible]

Diable, [illegible]

[illegible]



[illegible]

Il est vrai que vous n'estes pas d'un âg[illegible]

ster, venons [illegible]

[illegible]

Rencontr[illegible]

[illegible]

LISETTE.

ru'il marie sa fille avec votre fils.

ALMEDOR *à part.*

e suis pas trompé, c'est mon homme, l'espére ainsi.

LISETTE.

est pas fait encore.

ALMEDOR.

i faut.

LISETTE.

sera pas, je croi?

ALMEDOR.

i, Monsieur?

LISETTE.

e j'ai sur lui la priorité d'hypothéque, uis porteur d'une belle & bonne pro-iariage d'Angélique.

ALMEDOR.

e vous a fait une promesse de maria-eur? je ne l'aurois jamais crû.

LISETTE.

si, si vous sçaviez tout.

ALMEDOR.

onsieur, vous qui êtes un sage Magis- Magistrat en chef, trouvez-vous qu'une puisse, sans le consentement de son

LISETTE.

entends; & croyez-vous que le bon curse veuille tâter d'un procès contre ambleu je le promenerois dans toutes ions, & en attendant un arrêt définitif, adjuger Angélique par provision.

Ah! voici qui est bon

Monsieur

vettes de pieds

[illegible]

SCENE XII.

:DOR, ACCURSE, LISETTE.

LISETTE.

is voici le bon homme Accurfe; je fuis
ıvi de trouver enfemble les deux perfonnes
ai affaire, & je fuis bien aife avant d'aller
illes, de terminer le différend que j'ai avec
x Meffieurs.

ACCURSE.

fçai pas le différend que vous pouvez avoir
onfieur. Mais quant à moi, je n'eus jamais
:ur de vous connoître.

LISETTE.

me vous dites cela, & ne connoiffez-vous
. Gaudinot?

ACCURSE.

:u autrefois en penfion chez moi un fou de
l.

LISETTE.

fieur le Docteur parlez mieux des perfon-
qualité; quoiqu'il ne foit que mon coufin
loigné, refpectez un nom que je porte: mais
preffé de vous quitter; je dois être ce
fouper du Roi. Venons au fait. J'ai entre
ins une promeffe de mariage de Mademoi-
ıngélique.

ACCURSE.

ma fille?

[illegible]

devant Notaire, par lequel je suis subrogé [illegible]

[illegible]

Ceci est nouveau!

Monsieur [illegible] il n'y a [illegible]

[illegible]

trouve une espéce pareille, & que jamais un échange de cette nature soit tombé dans l'imagination d'aucun *Titius* ni *Mævius*.

LISETTE.

Vous me parlez-là de plaisans galopins; je prétends aussi avoir la gloire de l'invention.

ACCURSE.

Vous en ferez ma foi pour votre sœur, pour votre argent, & pour votre Terre. Que dites-vous de ce fou là.

ALMEDOR.

Ses prétentions ne me paroissent pas fort solides.

LISETTE.

Ce ne sera pas vous qui les jugerez mon petit écumeur de mer, vous devez tout au plus mettre le nez dans les affaires de l'Amirauté.

ACCURSE.

Nous verrons.

LISETTE.

Eh bien oui, nous verrons; vous ne pouvez me rien reprocher une fois si ce n'est que je n'ai pas assez cherement acheté votre fille: je sçai bien que ce n'est pas la moitié de ce qu'elle vaut. Mais où est-elle donc ma petite Maîtresse? faites appeller ma future, vous verrez si dès qu'elle me verra elle ne me subrogera pas d'elle même à la passion qu'elle a pour mon cousin.

ACCURSE.

Vous me feriez rire avec vos ridicules subrogations, si je n'avois pitié de vos discours dans la bouche d'un homme qui porte une robe: il paroit bien que vous n'avez pas été mon écolier; vous sçauriez que dans tout le Droit écrit...

ainsi j'ai pour moi l'usage ...

ACCURSE.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Et moi j'y mangerai ma charge & mes
Allez, allez, cette affaire ne m'embarrasse g
Venons à la vôtre, Monsieur le Flibustie

ACCURSE.

Voyons s'il aura plus de raison avec lui.

LISETTE.

Où avez-vous trouvé que votre jocrisse puisse se marier à une autre, après avoir don à une très-honnête fille, qui a la protectio Présidente du Parlement de Bordeaux Lieutenant Général du Présidial d'Abbe

ALMEDOR.

Je suis bien sûr que le Vicomte n'a pas fai messe de mariage.

LISETTE.

Parce qu'il ne sçait pas écrire, n'est-ce p m'a-t-il pas mille fois, avec des sermens e ... atiqué, & autant de palsa

ALMEDOR.

Bon, on ne sçait plus où elle est, la bonne libertine.

LISETTE.

Parlez-en mieux, s'il vous plaît, c'est une très-honnête fille. & si elle ne l'étoit pas, elle ne seroit pas estimée autant qu'elle l'est de Madame la Présidente de Cadillac.

ALMEDOR.

La Présidente de Cadillac?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

ALMEDOR.

De Bordeaux?

LISETTE.

De Bordeaux, alliée à la moitié du Parlement de Paris, & qui protégera puissamment Lisette.

ACCURSE.

Il vous dit vrai, Madame la Présidente est sa Maraine.

ALMEDOR.

Sa Maraine?

LISETTE.

Oui, sa Maraine; cela vous étonne? Elle la nomma avec un Gentilhomme de ses amis, qui n'étoit pas riche, & qui alla brusquer sa Fortune aux Indes, dont il n'est jamais revenu.

ALMEDOR.

Sçavez-vous comment s'appelloit ce Gentilhomme?

LISETTE.

Et qu'importe? Madame la Présidente a assez de credit pour que Lisette se puisse passer de son Parain.

ALMEDOR.

crois ; mais comment s'appelloit-il pour

LISETTE.

a pas un quart d'heure que j'ai vû son Baptistaire ; à quoi cela nous sert-il ? il t Geronte.

ALMEDOR.

i cela me sert ! cette Lisette est ma fil-

ACCURSE.

ient?

LISETTE.

erement, je suppose qu'on me céde Angé-
ela va sans dire.

ACCURSE.

n conviens pas, vous n'êtes pas mon fait.

LISETTE (*à Almédor.*)

pense, Monsieur, que puisque vous con-
ı famille de Lisette, que vous sçavez qu'elle
ête & sans reproche: Lisette étant votre
& autant aimée de vous que je vois qu'elle
ous pourriez bien en un besoin, & faute
en faire votre belle-fille.

ACCURSE.

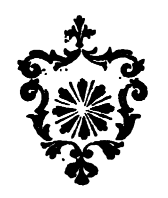
m'y oppose pas.

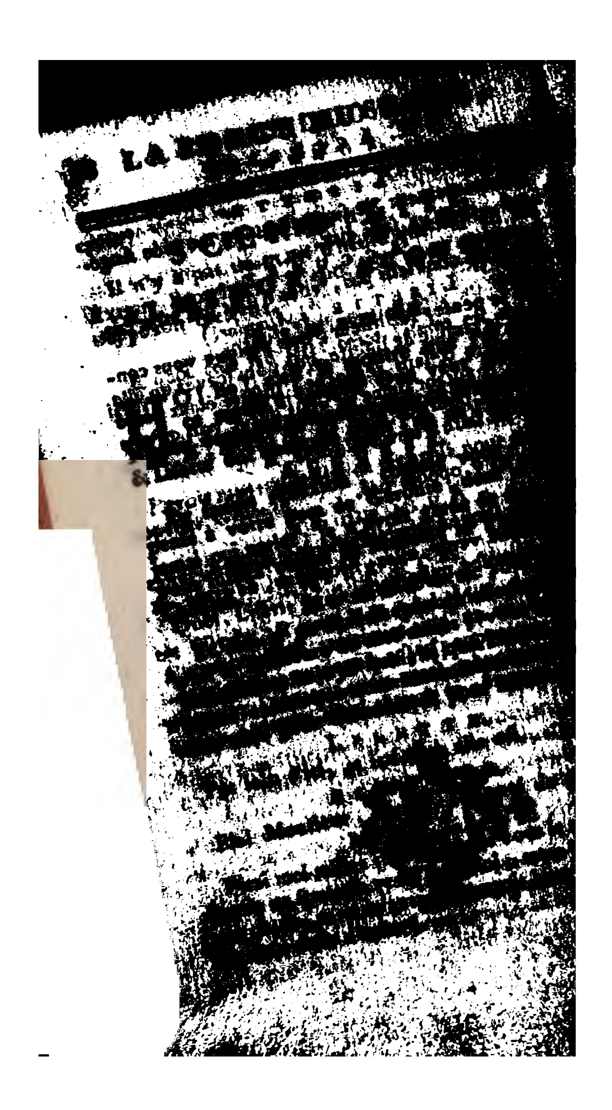
ALMEDOR.

éjà songé à l'établissement de Lisette, faites
nent venir; allez, Monsieur, de grace, &
amusez nulle part.

LISETTE.

rai ici en huit minuttes, & je renonce à
droits que j'ai sur Angélique, si j'y man-
ıe seconde; serez-vous content? vérifiez-
ı montre, je vous la laisse exprès.





SCENE XIV.

GELIQUE, LISETTE, ALMEDOR, ACCURSE.

ANGELIQUE.

hus voulez bien, Monsieur, que j'aye l'hon-
ieur de vous présenter Lisette moi-même, &
ès la fortune qui vient de lui arriver, je ne
arde plus comme ma suivante, mais comme
amie.

ALMEDOR.

ns, ma chere Louison, que je t'embrasse;
irons tout-à-l'heure ensemble chez Madame
dillac. Qu'est devenu ce jeune Monsieur à
ui l'obligation de t'être allé avertir, & qui
issé ta montre?

LISETTE.

mettez, Monsieur, que je commence par me
à vos genoux : je serois indigne de la for-
où je suis parvenue : si je vous laissois plus
emps dans l'erreur. Ce jeune homme n'est
que moi-même.

ACCURSE.

is nous en étions quasi doutés.



SCENE XV.

LISETTE.

CLITANDRE *le relevant.*

Monfieur, n'êtes-vous point bleffé?

ALMEDOR.

'il eft généreux!

LE VICOMTE.

'eft-ce que cela vous fait? mêlez-vous de
ffaires. Eft-ce que je ne fçai pas bien me te-
r mes jambes? jarni.

ACCURSE.

ft fot, yvrogne, brutal, & a toutes fortes
ces.

ALMEDOR.

e je fuis malheureux?

LE VICOMTE.

rdienne, je viens vous dire que vous n'avez
époufer votre Angélique, j'aime mieux le
doigt de Lifette, que toute fa perfonne.

ANGELIQUE.

le déclaration!

ALMEDOR.

! c'eft trop de rufticité, maraut, vous me
ez à bout. (*à Accurfe.*) Monfieur, je vous
nde pardon, je vous ferai toutes fortes de
ctions. (*à Clitandre.*) Et vous, Monfieur,
ferez auffi content de moi à votre tour;
paravant, permettez que je me fatisfaffe
oi-même en préfence de tout le monde.
, Thibaut.

THIBAUT.

nfieur.

ALMEDOR.

es-moi venir tout-à-l'heure cet homme de
qui doit partir dès ce foir pour aller aux Indes.

ACCURS

Ah ! mon ami, cela eſt par t

LE VICO

Eſt-ce bian loin de notre F

ALMED

Allez-donc vîte le chercher : lui plaira dans un autre mond

Me. THIBAU

Mon cher Colas en l'autre m

ACCURS

Ceci eſt violent.

ALMEDC

Je ne le verrai plus : auſſi bi mais ſenti pour lui aucune ten me perſuader qu'il ſoit mon fils. êtes encore-là, maraut ?

THIBAU

Monſieur.

ALMEDO

Je ferai mieux d'aller moi-mê entre les mains ; allons, ſuive

THIBAUT.

'h ! je suis perdu !

LE VICOMTE.

)h ! tatigué , je n'y veux pas aller , moi , en tre monde , envoyez-y votre fils , si vous lez.

ALMEDOR.

)ue veut-il dire ? mon fils !

LE VICOMTE.

: veux dire , moi , que je suis fils de mon pere, , & que je n'irai pas à l'autre monde.

ALMEDOR.

.h ! vous résistez , c'est trop de patience ; ho- mes gens , Lindostant , Visapour , Bengala , & garottez-moi ce malheureux ;

THIBAUT ET SA FEMME (*à genoux.*)

Monsieur, nous vous crions merci , ce sot-là notre fils.

ALMEDOR.

Votre fils ! Eh ! misérables , qu'avez - vous fait mien ?

Me. THIBAUT.

e voilà , Monsieur.

CLITANDRE.

)u'entends-je ?

ALMEDOR (*en courant l'embrasser.*)

h ! mon fils !

LISETTE (*faisant un sot de joie.*)

Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Ciel !

ACCURSE.

Est-il possible !

ALMED

Je n'attendois pas moins de

CLITANDRE

Puiſque j'ai l'honneur d'être
véritable fils de votre meilleur
bien, Monſieur, avoir pour m
que vous aviez pour ſon fils ſt

ACCURS

Monſieur, ce n'eſt plus bo
& je ne ſçaurois faire un plus d
fille.

LE VICO

Je ne ſommes donc plus Vi
je ne me ſoucierois de l'être, q
moiſelle Liſette Vicomteſſe.

ALMED

Eh! bien, je vous marie en
la Ferme pour ſa dot.

LISETT

Grand merci, mon parain;
Colas, tu vaux mieux qu'un

DIVERTISSEMENT.

C Hacun des mains de la Nature
Prend un caractére en naiſſant;
e grand eſt fait pour être grand,
en porte une marque ſûre;
'eſt en vain qu'une place obſcure
'ous cache l'éclat de ſon rang:
on cœur ſans ceſſe nous aſſure
le la nobleſſe de ſon Sang.

On danſe.

VAUDEVILLE.

PEut-on par l'éducation
Cacher une naiſſance obſcure,
En dérober juſqu'au ſoupçon?
Non, non.
Malgré tous nos ſoins, la Nature
Se démaſque par quelque trait;
On ſent toujours ce que l'on eſt.

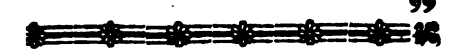
Lorſque, Silvie, l'importune raiſon,
Nous ordonne d'être ſévére,
Son conſeil eſt-il de ſaiſon?
Non, non.
Contre un tendre amant qui ſçait plaire
Tôt ou tard la vertu ſe taît,
On ſent toujours ce que l'on eſt.

Qu'un homme de rien se connoît,
On sent toujours ce que l'on est.

Certain petit Maître Barbon,
Par le secours de la parure,
Se fait-il aimer d'un tendron?
Non, non.
Il déguise envain sa figure,
Près d'une Iris qui s'y connoît,
Un vieux sent toujours ce qu'il est.

Croyez-vous, Enfans d'Apollon,
Fournir une heureuse carriére,
Sur la foi d'un illustre nom?
Non, non.
C'est du jugement du Parterre,
Et de son équitable Arrêt,
Qu'un Auteur apprend ce qu'il est.

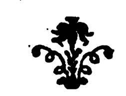
LES
QUIPROQUO,
COMEDIE
EN UN ACTE,
EN PROSE.
Par M. BRUEYS.



AVERTISSEMENT *les Quiproquo, & sur les Embarras du derriere du Théatre.*

E Lecteur ne trouvera pas avec raison les deux Piéces suivantes du ton de celui les précédent. Le fond du comique elles-ci eſt bien moins noble, & les exions bien plus dans le genre de farce ; ne les donne-t-on que ſur ce pied là ; aiſemblablement Monſieur de Brueys oit pas eu d'autre intention en les faiſant. oit imaginé les Quiproquo ſur une avan à peu près pareille, arrivée dans ſa Pro-e ; & les embarras du derriere du Théa-ne ſont qu'une idée de Piéce, ou un ıbre de ſcénes détachées qu'il a raſſem-s ſous un même titre, & dont il avoit eu ein de faire quelque choſe de mieux. nperfection de ce dernier ouvrage a fait ıter s'il devoit être inſéré dans ce Re-il ; mais ce qui a déterminé à l'y admet-, eſt la notte qu'en donne Mr. Palaprat s un de ſes diſcours préliminaires, en lant des ouvrages de ſon ami qui étoient us à ſa connoiſſance, mais dont il croyoit manuſcrits perdus. Bien des gens rigides l'exactitude des recueils ou compila-

tions, auroient pû prendre de-là
idée de cette Piéce, & accuser l
d'avarice ou de négligence de l'a
ici: c'est ce qui a déterminé à
aux autres Piéces de Mr. Brueys,
tir auparavant le Lecteur de la
y a engagé. Par ce moyen, ceu
veulent que du bon, se dispense
le jugent à propos, de lire cette
ceux qui sont curieux de voir to
fait un Auteur, ne seront peut-ê
chés de l'y trouver. En tout ca
cusera pas le compilateur de part
d'une considération outrée & a
naire pour un Auteur, dont on n
les ouvrages; puisque l'on n'a ch
satisfaire tout le monde, en do
deux Piéces. D'ailleurs, les en
derriere du Théatre qui, à la ri
le seul ouvrage qu'on eût pû ret
ce Volume, ne fait pas une aug
assez considérable sur le total d
des œuvres de Mr. de Brueys,
ser aux acheteurs le moindre re
ment.





LES QUIPROQUO, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA PRESIDENTE (*habillée en homme*) NERINNE.

LA PRESIDENTE.

JE crois, Nerinne que personne ne m'a reconnue.

NERINNE.

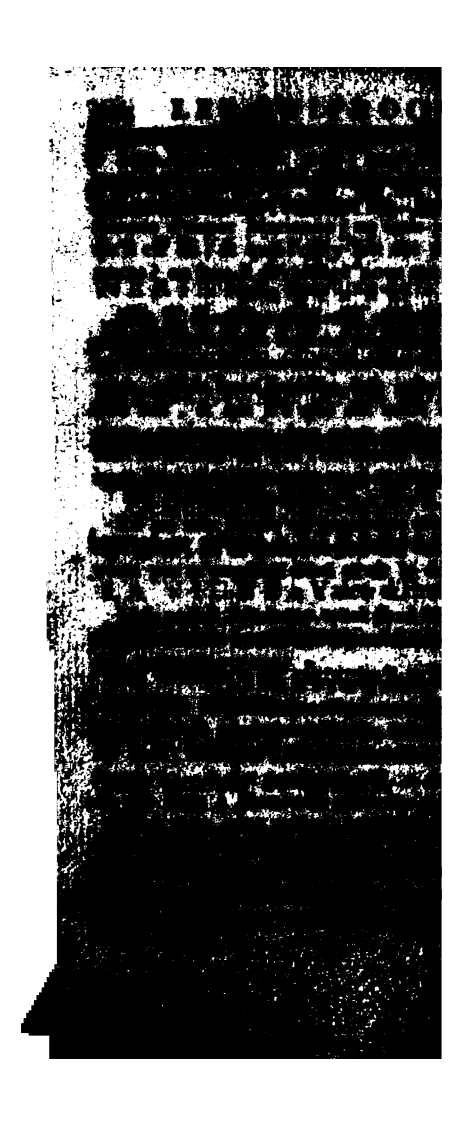
Eh! qui diantre reconnoîtroit sous cet habit, à l'heure qu'il est, & au cabaret du Grand-Turc, Madame la Présidente de Balivaux?

LA PRESIDENTE.

Le perfide! tu vois, Nerinne, à quoi me réduit son infidélité.

NERINNE.

Mais croyez-vous, Madame, qu'Eraste songe à épouser une des filles de Du Manoir, le maître de ce logis?



LA PRESIDENTE.

ver.

NERINNE.

ver?

LA PRESIDENTE.

'enlever.

NERINNE.

mme enlever un homme!

LA PRESIDENTE.

ioi non? les hommes n'enlévent-ils pas es? cela doit être égal.

NERINNE.

Madame, quand vous l'aurez enlevé, t-vous?

LA PRESIDENTE.

e je ferai? belle demande! il m'épousera; pas ainsi que nous en usons, quand ils :vent?

NERINNE.

Madame, cela n'est pas égal.

LA PRESIDENTE.

u non, je m'en mocque; de tous mes aste est le seul qui me reste, il m'appar- je pretends l'avoir. Voudrois-tu que j'at- ju'il eût épousé la fille de ce cabaretier, faire ensuite un procès & divertir tout le l'audience? non, non, la chose est arrê- enléverai, & pour n'être pas connue, & ir moi-même mon projet, je me suis ainsi ; mais j'entends quelqu'un: va dire à ces ommes de monter doucement l'un après ns la chambre que j'ai retenue là-haut; aste passera seul dans cette salle, je pren

SCENE I

MARIANNE, ERASTE, LA VIGNE.

MARIANNE.

IL faut donc l'avouer, Eraste, au desespoir d'être séparée de v que d'être à ce Baron à qui mon pe je ne sçai....

ERASTE.

Vous me charmez, adorable Mari dant on prépare tout pour vos noc

MARIANNE.

Comptez que mon pere n'en fe tre, & je me mettrai plutôt dans un toute ma vie, que de....

ılage d'amour que vous allez ,vous faire l'un
:re (suivant la louable coûtume des amans)
s ne prenez vite un parti, vous serez ce soir
ne la Baronne.

ERASTE.

rais encore parler à votre pere, peut-être
cherai-je en ma faveur.

URBINE.

jet inutile, je connois à merveille Mr. Du
ir, il y a quinze ans que je le sers; comptez
st plus entêté qu'une vieille mule : il est pré-
& s'est chauffé la tête pour ce vilain Baron,
liable ne l'en feroit pas revenir.

ERASTE.

: ferons-nous donc, la Vigne?

MARIANNE.

:l remède à ce malheur, Urbine?

LA VIGNE.

out ceci je n'en vois qu'un; mais il est im-
ıable.

MARIANNE.

:l est-il?

ERASTE.

le, mon cher la Vigne.

LA VIGNE.

ıut, Monsieur, commencer par enlever Ma-
selle, & puis nous verrons après les expé-
qu'il faudra prendre.

ERASTE.

st bien dit.

MARIANNE.

i, m'enlever, Eraste....

ERASTE.

lle Marianne, si ce moyen est le seul qui

MARIANNE

Epouser le Baron, ou être enle
tuation, Urbine!

URBINE (par réfléxi

Un enlévement! oui-deà, j'en
est fort; mais après tout, Mademo
tend que votre mere a été enlevé
me fort assûrée que votre grande m
aussi; ainsi vous êtes de race à n'ê
par enlévement.

MARIANNE.

Mais l'honneur, Urbine?

URBINE.

Eh bien! l'honneur n'est-il pas à
tre mere n'a-t-elle pas consenti à v
n'avez-vous pas une promesse de M
allez, combien de filles sont très bie
jourd'hui, qui se sont fait enlever
autant de précaution!

URBINE.

uve cependant une difficulté.

MARIANNE.

elle est-elle ?

URBINE.

eur votre pere qui se défie de vous, à utes les portes ; il a plus fait, il a dé- ous ses gens de vous laisser sortir ; voilà

LA VIGNE.

en, forçons quelque passage.

URBINE.

non, il faut éviter l'éclat ; on crieroit rs ; il y a là-haut des Avocats, des Pro- & un Commissaire, qui plus est : Dieu me la Justice se mettroit d'abord en jeu.

LA VIGNE (*après avoir rêvé.*)

vient une bonne idée ; mais ce lieu n'est re à vous le communiquer ; écoute, Ur- 'ai tort. (*il lui parle à l'oreille.*)

URBINE.

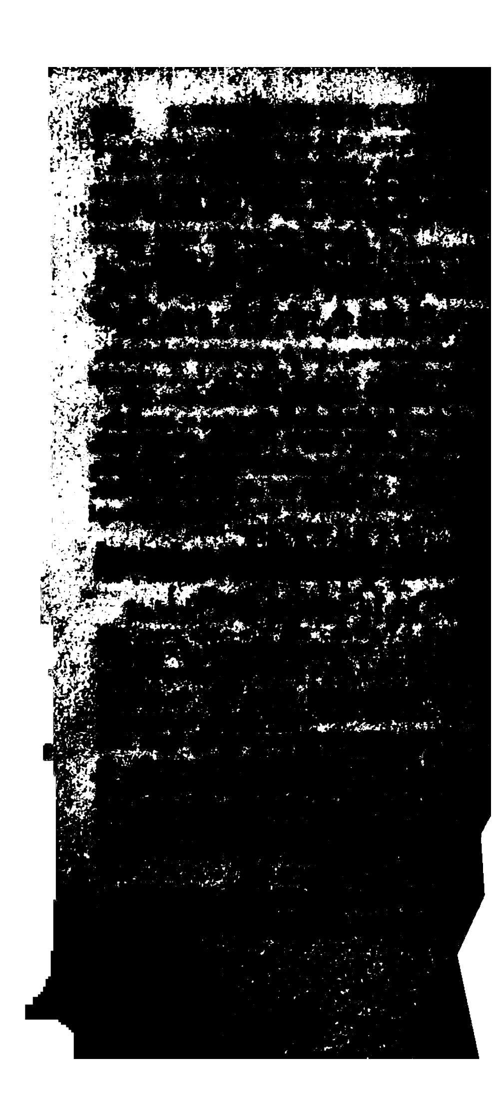
bien ; mais j'entends quelqu'un, c'est votre ademoiselle, allez dans ma chambre, je s y trouver, & je vous dirai de quoi il ion ; mais sur-tout point de si, de mais, ni je n'aime pas qu'on me dérange dans mes vous, Eraste, courez avertir vos gens, & arrosse soit au plutôt à la porte du jardin ; vîte où tu sçais..... eh ! là tu m'entends, ns nous trouver promptement.

LA VIGNE.

ours.

MARIANNE (*à Eraste.*)

s donc ; voyez, Eraste, ce que je fais pour



SCENE IV.

ARON, DU MANOIR.

LE BARON.

çà, beau-pere, parlons un peu d'affaires ;
l avantage ferez-vous, s'il vous plaît,
enfant mâle que j'aurai de Marianne ?

DU MANOIR.

, Monsieur, je vous ai tout dit, je n'ai
:, & deux filles toutes prêtes à marier ;
onne la plus jolie, je ne vois pas que
rien à me demander de plus, & je joins
dot de trente bonnes mille livres : ce
affaire de partager cela entre vos mâles
nelles.

LE BARON.

t argent est-il bien compté ? car je ne
is me mésallier à crédit.

DU MANOIR.

bleu, Monsieur, informez-vous de moi ;
sur rue, & votre argent est tout prêt.

LE BARON.

en, tandis que votre fille se dispose à
e soir Madame la Baronne, & à se
ne des premieres Dames de la Beauce ;
a peu le Contrat.

DU MANOIR.

a, Monsieur, réglons, réglons, c'est

... du Grand-Turc : eſt-ce q...
pas aſſez ?

LE BARO...

Oui ; mais ſi nous ôtions du M...
& que nous miſſions ſeulement ;
du Grand Turc ? hen, qu'en dit...

DU MANOI...

Oh ! bien, mettez, mettez ...
plaira ; pourvû que ma fille ſoit
m'importe.

LE BARON.

C'eſt afin que les enfans que no...
plus sûrement Gentilshommes & D...
je vous reponds d'une nombreuſe

DU MANOIR

A la bonne heure, vous êtes l...
votre affaire.

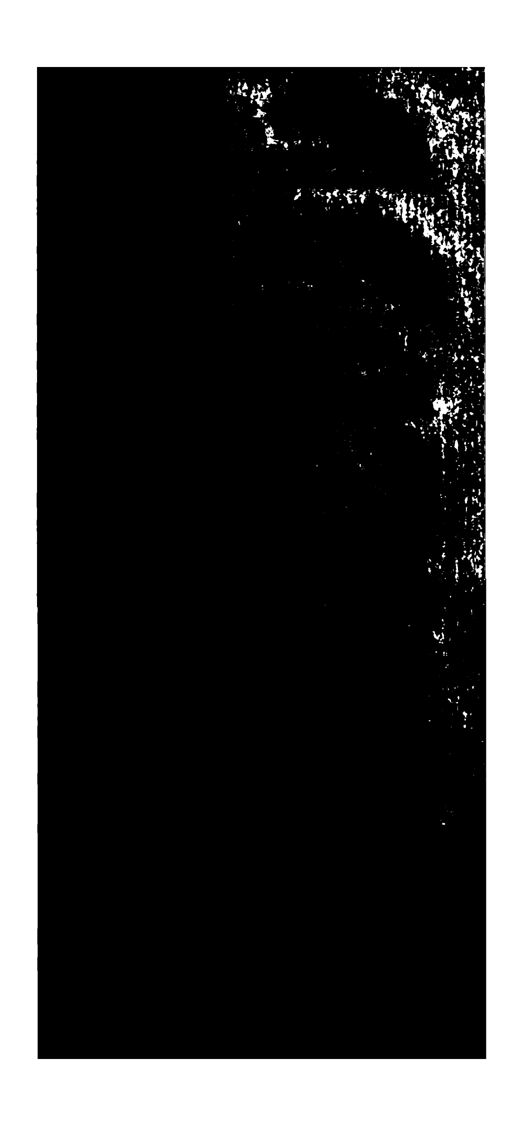
LE BARON.

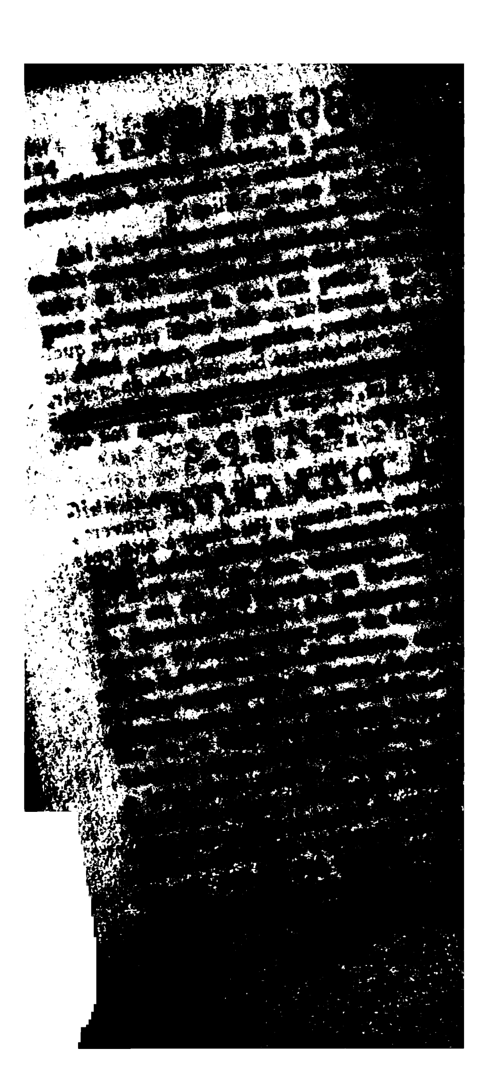
Je ne ſçai ; mais j'ai ſongé encor...
à propos de notre Contrat.

DU MANOIR

Eh ! à quoi, Monſieur le Baron

LE BARON





SCENE VI.

DU MANOIR; URBINE.

URBINE *sur le même ton.*

Onsieur, Monsieur.

DU MANOIR.

ıx-tu donc me faire égosiller? Que ne ré-
-tu, quand on t'appelle?

URBINE.

ı, Monsieur, vous criez si fort, que l'on ne
ntend point: que vous plaît-il?

DU MANOIR.

-moi venir Marianne tout-à-l'heure, j'ai à
ler.

URBINE.

vais, Monsieur; (*à part.*) peste soit du
-temps.

DU MANOIR.

marmottes-tu là entre tes dents? va vite
cher.

URBINE (*à part.*)

lui dirai-je? (*haut.*) Monsieur, elle n'a
temps présentement.

DU MANOIR.

lle le prenne, & qu'elle vienne vîte, car
ıbsolument que je la voye.

URBINE (*à part.*)

tre, soit de l'homme, (*haut.*) Monsieur,
enfermée dans sa chambre.

DU MANOIR.

Je vais donc la trouver.

URBINE.

Attendez, attendez, Monſieur; (*à pa*
chien d'embarras !

DU MANOIR.

Par quelle raiſon attendrois-je ? j'y va
je. (*Il veut ſortir.*)

URBINE.

Doucement, Monſieur, (*à part.*)
(*elle le ramene.*) Monſieur, vous ne ſ
voir préſentement.

DU MANOIR.

Et pourquoi donc ?

URBINE *en riant.*

Vous ne vous en doutez pas ?

DU MANOIR.

Non, ma foi.

URBINE *en riant.*

Oh ! ſi-fait, ſi-fait.

DU MANOIR.

Eh ! non-fait, non-fait, de par tou
bles : Mademoiſelle Urbine, je vous
d'ici, ou vous me direz tout-à-l'heure.

SCENE VII.

DU MANOIR, URBINE, JA

JACQUO *à du Manoir.*

AH ! Monſieur, venez vite, il y
jardin trois carroſſées de beaux Mo
de belles Demoiſelles de qualité, qui dem

parler, parce qu'ils disent, comme çà, qu'ils ıt souper ici, & que vous leur fassiez grand'- Jarnigoi qu'ils ont l'air cossu !

URBINE.

ez promptement, Monsieur, & ne manquez ıe si belle occasion.

DU MANOIR.

vais ; toi, songe à avertir ma fille de se trou- ıns ma chambre, où je me rendrai dans un inst. mais qu'elle n'y manque pas. (*à Jacquo.*) viens avec moi pour recevoir mes ordres.

(*Ils sortent.*)

URBINE.

! je respire ; je ne me suis jamais trouvée dans reil embarras : allons trouver Marianne, & ıs de lui faire éviter la rencontre de son pere. je l'apperçois. Ah ! qu'elle a bon air sous ce sement !

SCENE VIII.

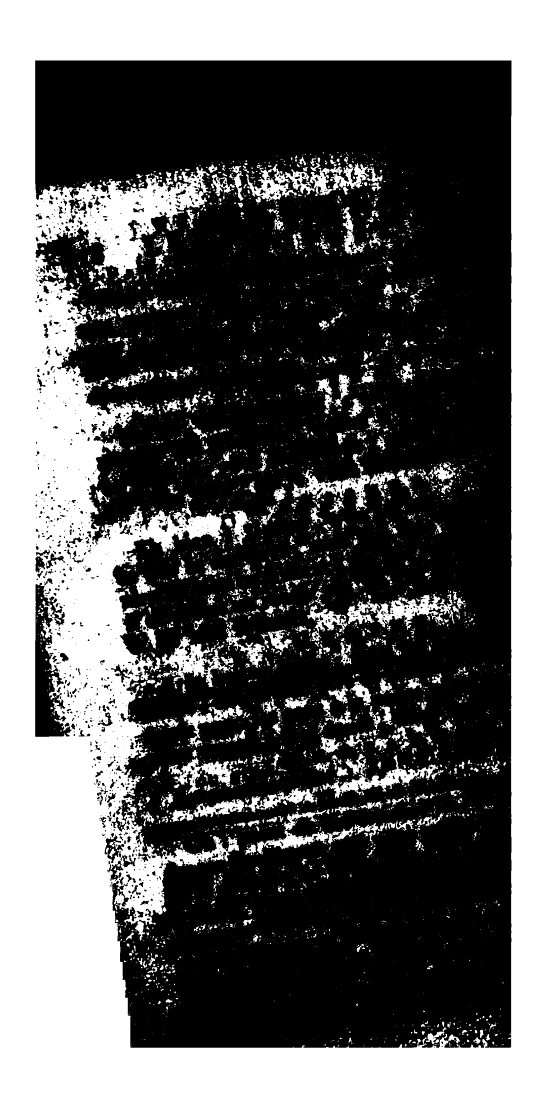
INE, MARIANNE (*habillée en homme.*)

MARIANNE.

i entendu sortir mon pere, & je suis venu omptement te retrouver dans la crainte qu'il nt me surprendre dans ma chambre.

URBINE.

! ma foi, pour le coup, je le donne au plus vous reconnoître ; que les habits d'Eraste vous bien ! oui, vous pouvez passer par-tout à pré- sans rien craindre.



SCENE IX.

DU MANOIR, MARIANNE, URBINE.

Pendant cette Scéne, le Jeu muet d'impatience & d'agitation de Marianne, fait croire à du Manoir ce qu'Urbine lui veut persuader.

MARIANNE *à Urbine.*

AH, Ciel! Urbine, voici mon pere, il a fermé la porte, que vais-je devenir.

DU MANOIR, *un flambeau à la main sans voir personne.*

J'ai entendu du bruit sur l'escalier, voyons ce que c'est; mais qui diable a éteint la lumiére?

URBINE, *tandis que du Manoir va rallumer les lumiéres, dit à Marianne:*

Tout est perdu, Mademoiselle, vous ne pouvez sortir; mais ne vous déconcertez point, votre habit m'inspire une ruse, tenez-vous-là, & secondez-moi bien, marchez en colere, faites le méchant.

DU MANOIR *appercevant Urbine.*

Qu'est-ce donc, Urbine seule & sans lumiére? Oh, oh, avec un Officier! comment coquine?

URBINE.

Paix, ne parlez pas si haut, Monsieur, ou vous êtes perdu.

DU MANOIR *bas en tremblant.*

Comment, carogne, je veux parler haut, moi.

URBINE.

Oui, mort ; voyez-vous ce j

DU MANOI

Eh ! bien, oui.

URBINE *bas à Mari*

Allons, de l'emportement, jur *à du Manoir.* Je tâche de l'appai Fort bien.

MARIANN

Fort mal.

DU MANOIR *en trem*

En effet, il paroît fâché.

MARIANNE.

Cruel amour ! à quoi m'expos

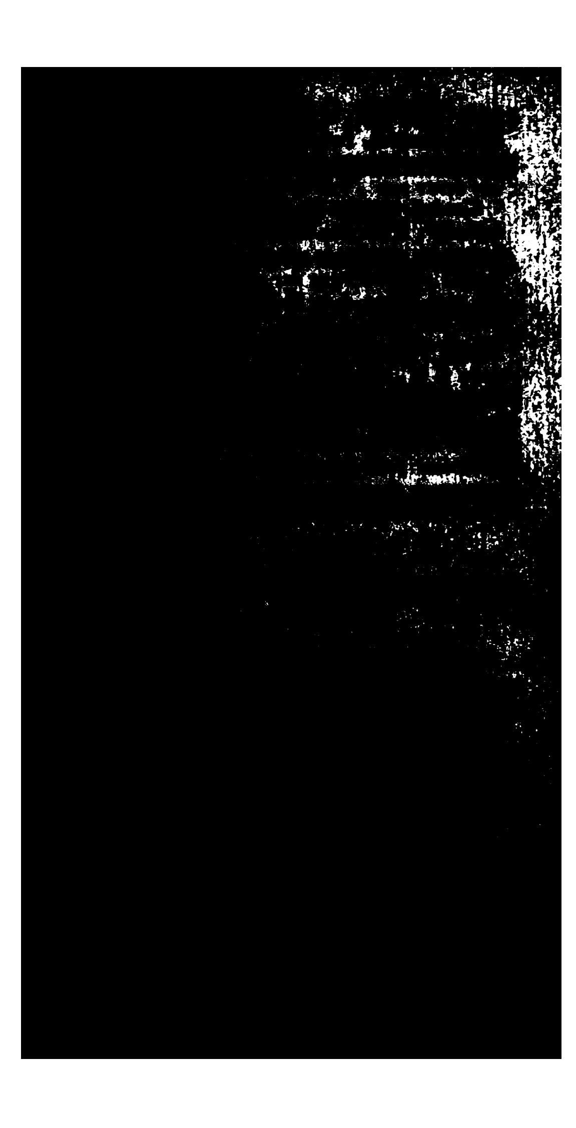
DU MANOIR *à Urb*

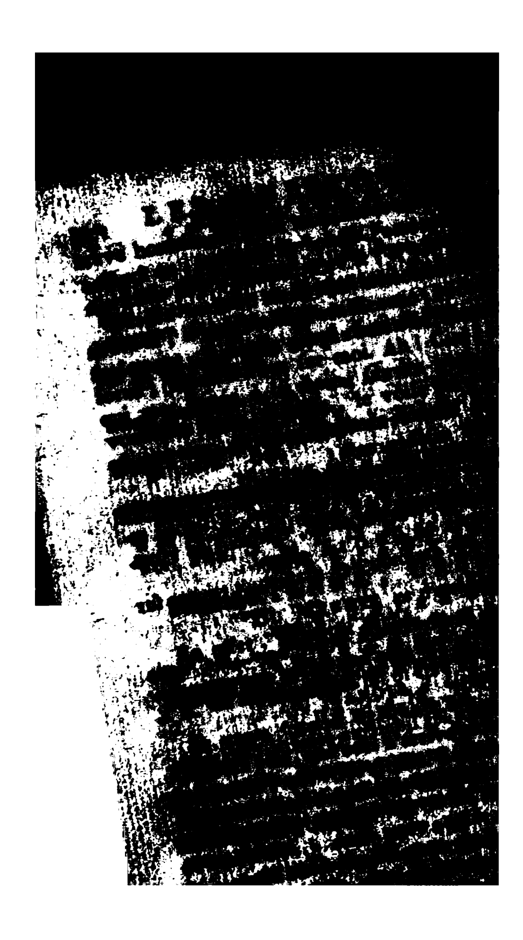
Je veux sçavoir ce que c'est.

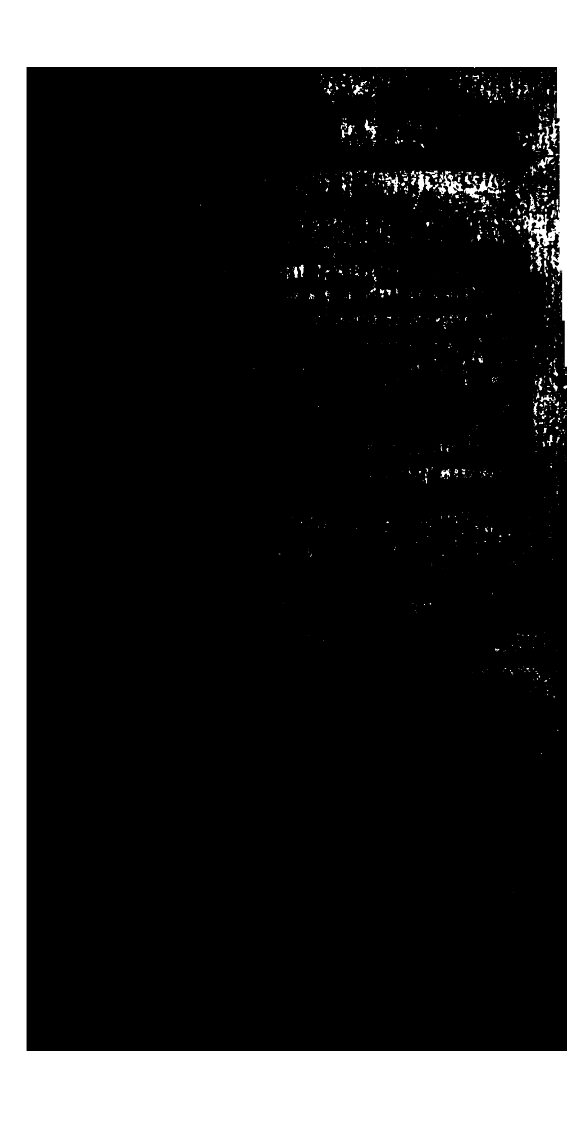
URBINE.

La peste, donnez-vous-en bie n'approchez pas, je l'ai entendu tenoit conseil avec cinq ou six de vous tuer.

DU MANOI







qui ſurvient.

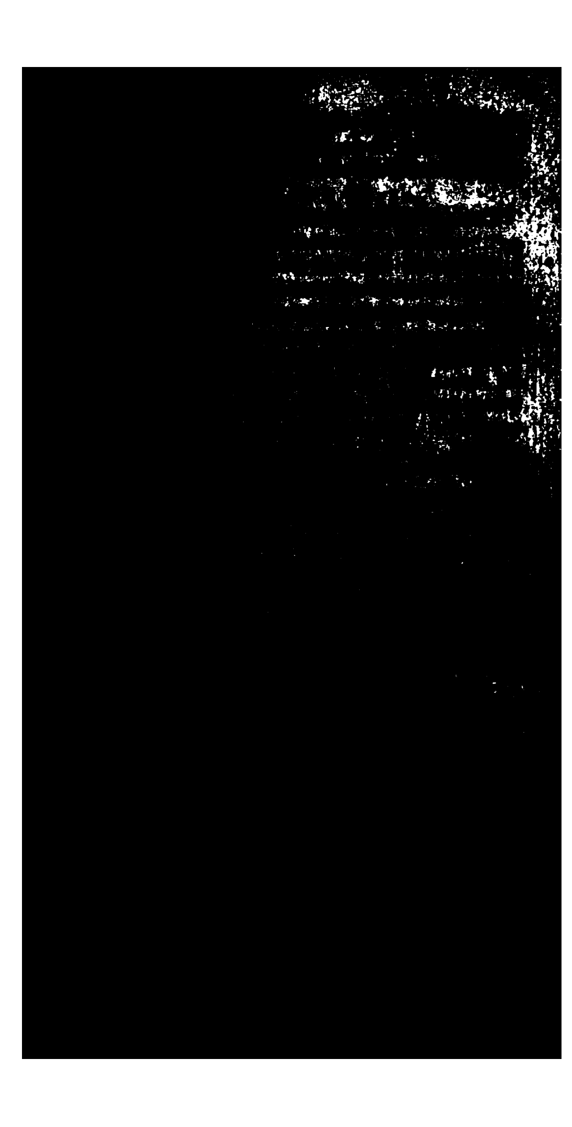
MAriamne doit être déja loin ; l'on ne me ſoupçonne de rie que je donne l'allarme au quartier au ſecours, Monſieur du Manoir, quo, Angélique, au ſecours, au ſ cours.

SCENE XI

DU MANOIR, UR

DU MANOI

QU'y a-t-il donc ? à qui diable crier comme tu fais ?



nos amans ...
.rafte ; comment ofe-t-il reparoître ici ? a
)ui diantre vous amene en ce logis ?

SCENE XV.

URBINE, ERASTE, LA VI
& les Commis de la Barriere.

ERASTE.

IL a fallu céder à la force, ma chere U

URBINE.

Et que viennent faire ici les Commis d
riere ? que vous eft-il arrivé ?

LA VIGNE.

Malencontre. Ils nous traitent comme

:ntie du parti qu'elle avoit pris. O ciel !
s malheureux ! ma chere Urbine, il n'est
ps de rien déguiser, & . . . .

URBINE.

:ncore, que veut dire tout ceci ?

LA VIGNE.

:e que je vais te dire ; tu le comprendras ;
r. A peine les gens que Monsieur avoit
ont voulu la faire monter en carrosse,
:st mise à crier comme tous les diables. La
;'est amassée, les broches, les bâtons, les
es ont paru dans un clin d'œil. Nous avons
le choc, mon maître & moi, avec une
é merveilleuse. Fouette cocher, disions-
cesse : le cocher de fouetter, & elle de
fin ayant perdu le carrosse de vûe, & ne
plus tenir tête à la multitude qui nous
nous avons été arrêtés à la barriere par
eurs, qui nous ramenent ici fort civile-
omme tu le vois.

URBINE.

:oit de la folle avec ses cris ; c'étoit bien
ps.

ERASTE.

.a chere Urbine, Marianne auroit eu plus
tion, si elle avoit eu plus d'amour.

URBINE *aux Commis.*

Messieurs, retirez-vous, s'il vous plaît ;
ds de ces gens-ci.

UN COMMIS.

l nous les aurons remis entre les mains de
Manoir, notre voisin & notre ami.

ERASTE.

ici.

ERASTE, LA VIGNE
DU MANOIR, LE COI
JACQUO, LES COM

LE COMMISSAIRE, *une ser*

ALlons, allons, de quoi s'ag ceci; il est bien cruel de ne moment sans travailler. (*à Jacquo* cher ma robe. (*aux Commis.*) Et vous à dire?

UN COMMI

Monsieur, nous avons vû qu' fille de chez Monsieur Du Mano entendue crier; & voici les enle avons arrêtés.

DU MANOI

Ah, ah! Monsieur ...

, c'est une affaire finie, vous n'avez plus
e moi.

DU MANOIR.

dez un moment, Monsieur le Commissaire;
r veut bien épouser ma fille; mais je l'ai
moi au Baron de la Jobliniere, & il est ac-
nt chez le Notaire, qui fait dresser le

LE COMMISSAIRE.

ne pouvez pas la donner à deux, & Mr.
it être le premier en date.

URBINE.

vrai.

DU MANOIR.

verrons tout cela; mais avant tout, je
l'on me rende ma fille.

ERASTE.

est sans doute chez moi; Mr. le Commis-
ut prendre la peine de l'y aller chercher;
le l'y conduira, & il n'y a pas loin d'ici.

LE COMMISSAIRE.

s donc: mais faites dire, je vous prie, là
e l'on m'attende. (*à part.*) Ceci servira à
: souper.

DU MANOIR.

s à Monsieur, Urbine, & fais boire ces
rs pour les remercier du service qu'ils
endu.

URBINE.

ours. (*à part.*) Et je reviens dans le mo-
oir comme tout ceci finira.



SCENE XVII

LE BARON, DU MAN

ERASTE.

LE BARON.

OH çà, Beau-pere, le contrat est bonne forme & avec toutes les quises; je donne mon nom & ma Baro mier de mes enfans mâles.

DU MANOIR.

Oh oui ma foi, il est bien question les: voilà Monsieur qui ne veut que de

LE BARON.

Qui, Monsieur? je le connois, c'est homme; il sera parbleu de la noce, je

DU MANOIR.

Oh, il n'en veut être que trop, de diables.

LE BARON.

Comment?

DU MANOIR.

Il vient d'enlever votre prétendue.

LE BARON.

Comment ma future est enlevée?

ERASTE.

Oui, Monsieur le Baron; mais je point offensé; j'aimois Marianne avan eussiez pensé à l'épouser. Nous étions e à l'autre, & j'ai voulu me saisir d'u

m'appartient, & dont on ne pourra me séparer qu'avec la vie.

LE BARON.

Eh bien? Beau-pere, jugez par ce commencement si j'avois bon nez de faire mettre dans le contrat la clause de séparation d'honneur. Oh, oh! me l'on n'est pas si sot en Beauce; touchez-là, Monsieur Du Manoir; vous pouvez vous engendrer ailleurs. (*d'un ton d'ironie.*) Les filles du Grand-Turc ne sont bonnes que pour des Bachas, entendez-vous? Serviteur. (*il sort.*)

SCENE XVIII.

DU MANOIR, ERASTE, JACQUO, URBINE.

JACQUO *tout essouflé.*

AH Monsieur! en apportant la robe de Monsieur le Commissaire, j'ai entendu Mademoiselle Marianne qui crioit comme un diable dans la maison de Madame la Présidente de Balivaux.

DU MANOIR.

Tais-toi, tu ne sçais ce que tu dis.

URBINE.

Vas vas, nigaut, tu n'es qu'un sot.

JACQUO.

Il faut bien que cela soit, car tout le monde me le dit; je ne suis qu'une bête, j'en conviens: & cependant votre fille crie & se veut jetter par

SCENE

LA VIGNE, (

LA VIGNE

AH parbleu, Monfieur, 1
belle expédition.

ÉRAST

Comment ?

LA VIG?

Vous allez voir tout-à-l'heu:
miffaire qui vous amene la pe
avons enlevée.

SCENE XX.

DU MANOIR, LA PRESIDENTE, ERASTE, LE COMMISSAIRE, LA VIGNE, URBINE.

ERASTE *à la Présidente la prenant pour Marianne.*

VEnez belle Marianne, j'ai tout avoué &....
(*La reconnoissant*) ah ciel!

DU MANOIR.

Madame la Présidente de Balivaux en habit d'homme.

LA PRESIDENTE *à Eraste.*

Oui c'est moi, traître; oses-tu bien soûtenir mes regards? Par quel hazard, perfide, as-tu pû m'échapper, & comment as-tu si promptement changé d'habit? parle.

URBINE.

Quel galimathias?

ERASTE.

Je n'y comprens rien.

LA PRESIDENTE.

Te voilà confondu, perfide, & tu connois à présent toute la noirceur de ton procédé.... m'enlever! ingrat.

DU MANOIR.

Que veut donc dire tout ceci? eh bien, Monsieur le Commissaire?

DU MANC

Et non, non, il avoue qu'
ne, & il faut qu'il me la r
pendu.

ERASTI

Je ne sçai plus où j'en suis.

LA VIGI

Il y a ici du Quiproquo.

DU MANO

Allons, Monsieur le Commi
ner la question à ce maraut-là

LA VIGN

J'y consens, pourvû que c
de champagne.

LE COMMISSA

Voici une affaire qui s'emb
plus, parce que je la veux ex
tant d'autres se débrouillent, n



SCENE XXI.

JACQUO, *& les précédens.*

JACQUO.

MOnfieur, encore une fois, fi vous n'e voyez promptement au fecours, votre fi fe jette par la fenêtre ; venez voir, elle a d commencé.

DU MANOIR.

Madame, on dit que ma fille eft chez vous

LA PRESIDENTE *à Erafte.*

T'auroit-elle fuivi, perfide, jufques dans chambre où je t'avois fait enfermer.

SCENE XXII.

LES PRECEDENS, NERINN MARIANNE, *habillée en homme,* LA VIGNE.

LA VIGNE.

MA foi, voici tous les oifeaux hors de cag

NERINE.

J'ai vû, Madame, que vous vous êtiez tr pée : Mademoifelle vouloit fe jetter par la fe

...... cet Officier de Drago

MARIANN

Mon pere, je viens me jette

DU MANOI

Ma fille auffi habillée en hom

MARIANN

Mon pere, excufez un amou foi de cette promeffe....

LA PRESIDE

Ah! je vois ce que c'eft; je v ingrat; cet habit m'a trompé, que cette petite créature.

ERASTE.

Hélas! Madame, votre dégu commettre la même faute.

LA VIGNE

Voilà ce que c'eft que les affai

LE COMMISSA

Eh bien! finiffons-nous?

ERASTE.

Moi, Madame, je vous demande pardon, je n'aurai pas assûrément cet honneur-là.

LE COMMISSAIRE *à la Présidente.*

Oui, Madame, il faut que Monsieur vous épouse, puisqu'il vous a enlevée, cela me paroît naturel, & c'est l'ordre des procédés.

MARIANNE *au Commissaire.*

Attendez, je vous prie, Monsieur, il m'a fait une promesse de mariage, & la voila.

LA PRESIDENTE *à Marianne.*

Oh! j'en ai une autre avant vous, ma petite mignone.

ERASTE *à la Vigne.*

Traître, ne m'avois-tu pas dit que je n'avois rien à craindre de ce côté-là?

LA VIGNE.

Oui, Monsieur, je vous l'ai dit, & cela est vrai, allez votre chemin, & ne craignez rien.

ERASTE.

Vous avez une promesse de moi, Madame?

LA PRESIDENTE.

Tu voudrois le nier, perfide; mais la voici bien cachetée.

LE COMMISSAIRE.

Ceci devient sérieux, deux promesses.

LA PRESIDENTE.

Je pourrois me prévaloir de la qualité de Présidente; mais la premiere promesse doit passer devant l'autre; les dates régleront tout; j'y consens; tenez, Monsieur, lisez & jugez: (*bas*) vous serez bien payé.

Non, Monſieur, je ne me tro
point.

LE COMMISS

Cette promeſſe eſt ſinguliere.

LA PRESIDE

Elle eſt dans toutes les regles,
moi qui l'ai dictée; allez, je m'y
j'en ai tant vû, qu'un Notaire
mieux faite.

LE COMMISSA

En effet, Madame, je vois bie
pas là le ſtyle de Notaire.

LA PRESIDEN

Oui, Monſieur, mieux qu'un N

LE COMMISSA

Vous avez raiſon, car il faut q
un Notaire d'Opera.

LA PRESIDEN

Que voulez-vous dire, Monſieu
t-on d'une perſonne comme moi?

LE COMMISSA

Non, Madame; mais voulez ...

LA PRESIDENTE.

Lisez, Monsieur, vous dis-je, & ne plaisantez pas.

LE COMMISSAIRE.

Je vais lire, Madame, (*il chante.*)

Je n'ai point de choix à faire,
Parlons d'aimer & de plaire,
Et vivons toujours en paix.

LA PRESIDENTE.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur, que cette mauvaise plaisanterie ? ce n'est pas là ma promesse.

LE COMMISSAIRE.

Donnez-vous patience, Madame, elle sera peut-être à la fin. (*il continue.*)

L'hymen détruit la tendresse,
Il rend l'amour sans attraits;
Voulez-vous aimer sans cesse ?
Amans, n'épousez jamais.

LA PRESIDENTE.

Monsieur, encore un coup, vous me poussez à bout.

LE COMMISSAIRE.

Mais vous, Madame, vous mocquez-vous de me donner une chanson pour une promesse de mariage ?

LA PRESIDENTE.

Une chanson ! Voyons. *à Eraste* Ah traître !

LA VIGNE.

Ma foi, Madame, c'est encore un Quiproquo de ma façon.

Cela ...
'autre.

LA PRESIDENTE *renfonçant son ch*
à part Je suis trahie, mais je m'en ve
à Eraste mon petit Monsieur, vous en
dans peu parler de moi. *elle sort avec Ne*

LA VIGNE *ironiquem:nt.*

Madame, nous connoissons trop vos bon
rien craindre de vos ménaces, mais plus de
au moins, cela n'est pas de bonne guerre

SCENE DERNIER

LES ACTEURS PRECE

ERASTE.

EH bien, Monsieur, ne vous re
point à l'amour que je ressens po
...mable fille?

...ANNE.

LA VIGNE.

ous aimez tant les Barons, mon maître le
vous n'avez qu'à parler, on se fait dans ce
tout ce que l'on veut.

DU MANOIR.

sieur le Commissaire, que me conseillez-

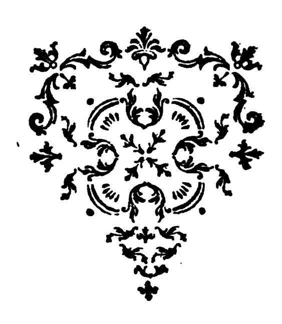
LE COMMISSAIRE.

aisser votre fille à Monsieur, moi de quit-
robe, & nous de nous aller tous mettre à

DU MANOIR.

foi cela est bien dit, & j'y consens donc en
de l'ancienne connoissance. *à Eraste.* Al-
non Capitaine, touchez-là, je vous pardon-
: buvons.

FIN.



LES EMBARRAS DU DERRIERE DU THEATRE,

COMEDIE EN UN ACTE.

ACTEURS

Madame LUCE.

MAROTE, Servante de Me

LE BARON, Fils de Me.

LE MARQUIS, Ami du I

Mr. MENANDRE, Po

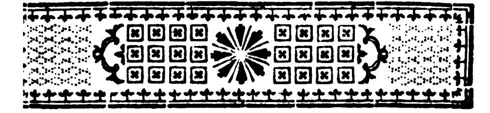
Mr. DE L'ETOILE, Co

Mlle. DE L'ETOILE, Con

Mr. DAMIS,
Mr. DU VERGER,
Mr. FLORIDOR,
Mr. ALIDOR,
} Come

La Scéne est sur le Théatre a





LES EMBARRAS DU DERRIERE DU THEATRE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

MADAME LUCE, MAROTE.

Me. LUCE.

NOn, non, Marote, tu as pris quelqu'autre pour Menandre.

MAROTE.

Je ſuis auſſi ſûre, Madame, que celui que je ens de voir avec Monſieur votre Fils, eſt le ête Menandre, que je ſuis ſûre que vous êtes adame Luce, ma Maîtreſſe.

ce pas lui qui rêve toujours prof
fait des vers par-tout, dans les ru
jouant à l'ombre ? N'eft-ce pas ce f
mauvaifes Comédies ?

Me. LUCE.

Infolente !

MAROTE.

Je vous demande pardon, Mad
geois pas que vous en faites auff
êtes affociés enfemble pour cela.

Me. LUCE.

Eh bien, je te dis encore une fo
& Menandre font ici quelque par
écoute, ne me chagrine pas dav

MAROTE.

Là, Madame, fans vous fâcher,
qu'ils foient ? de la loge où nous n
bord placées en entrant, nous av
font pas dans le Parterre, je vien
de fureter haut & bas ; & enfin
les venir chercher derriere le Th

Me. LUCE.

Me. LUCE.

je suis venu ici pour surprendre mon Fils demoiselle de Beauregard, & j'y resterai u'il est amoureux de cette Actrice, je ne nois plus. Quoiqu'il ne soit que le fils ievin de Gascogne, il se fait appeller r le Baron; & il est toujours avec ce fat, tant que le fils d'un Banquier, prend qualité de Marquis.

MAROTE.

bas, Madame, vous risquez d'être en- i de gens qui pourroient être dans le mê-

Me. LUCE.

mot, je ne veux point que mon Fils Mademoiselle Beauregard.

MAROTE.

h! Madame; eh! vous le souhaitiez ces ses avec tant d'empressement; vous vou- e que votre Fils entrât dans cette troupe a quelque chose de nouveau.

Me. LUCE.

de nouveau.... que je ne le veux plus.

MAROTE.

vois bien; mais vous souvient-il, Ma- ue vous me disiez, je ferai des Comé- arote; la Troupe les recevra, mon Fils a, & le profit ne sortira pas de la Fa-

Me. LUCE.

mais depuis j'y ai fait des réfléxions; ne rle plus.

MAROTE.

vous quelque scrupule de faire des piéces

Oh ! puisqu'il te faut tout ...
Marote, que ces imbecilles ont refusé d'acc
la Comédie que je leur lûs hier ; ils disent q
ne vaut rien.

MAROTE.

Oh ! après cela, Madame, je n'ai rien
Voilà le plus juste sujet du monde pour rom
mariage ; mais peut-être leur avez-vous
tion de leur refus.

Me. LUCE.

Taisez-vous, impertinente.

MAROTE.

Pardon, Madame, ils ont tort de parle
votre piéce, après le bien que je vous e
dire, & à Monsieur Menandre.

Me. LUCE *appercevant Menand*

Eh bien, vois si j'avois raison : voil
Monsieur Menandre ?



SCENE II.

Mr. MENANDRE, Me. LUCE, MAROTE.

Me. LUCE.

MOnſieur, je vous prie de me dire où vous avez laiſſé mon fils.

Mr. MENANDRE.

Un moment, Madame, au nom des Dieux; un moment.

MAROTE.

Ne l'interrompez pas, il compoſe.

Me. LUCE.

Oh! qu'il prenne un autre temps...Monſieur... Monſieur.

MAROTE.

Il ne vous entend plus, le voilà aux nues.

Me. LUCE.

Monſieur, Monſieur Menandre, Monſieur.... il enfante quelque choſe de grand; mais je veux ſçavoir de lui....

MAROTE.

Madame, vous allez coûter la vie à quelques Vers... Comme il roule les yeux!.. quelles grimaces!... il ſe mange le bout des doigts... bon, il s'arrache la barbe... Ah pauvre tête!... quel métier!....

[illegible]

SCENE III.

DU VERGER, Me. LUCE,
. MENANDRE, MAROTE.

Me. LUCE.

Onfieur, je fuis votre fervante.

Mr. DU VERGER.

! Madame Luce, je fuis votre très-humble
teur.

MAROTE.

n jour, Monfieur.

Mr. DU VERGER.

rviteur Marote.

MAROTE.

! loué foit Dieu, voici un homme qui par-
moins.

Mr. MENANDRE *déclame.*

écipices affreux.....

MAROTE.

rt bien, l'un eft fur le toit, & l'autre dans
ve.

Me. LUCE.

ites-moi la grace, de me dire, Monfieur, fi
fils...

Mr. DU VERGER.

ladame, vous fçavez à quoi mon devoir m'o-
; il s'agit aujourd'hui d'une nouveauté? je
demande pardon, je n'ai pas de temps de

A merveille ! Voilà tout
placer.

Mr. MENAN

Je languis dans vos fers dep
lustres.

MAROT

Oh ! ma foi, je n'y puis plus
Monsieur, Monsieur, voulez-
demain ?

Mr. DU VER

Enfin, mon annonce est fait

Me. LUC

Pour le coup j'ai trouvé où

Mr. MENAN

Apollon soit loué ; je tiens

Me. LUC

Présentement, Monsieur, di
prie, où est mon fils ?

récipices : allons à l'autre .... Monsieur ... ısieur ....

Mr. Du Verger.

h! patience donc.

Marote.

ı pillule n'est pas encore dorée ... Essayons à Maîtresse ... Madame ! ... Madame ...

Me. Luce.

ıisez-vous, ignorante.

Marote.

ı Scene n'a pas encore trouvé sa place ; morne, que ne suis-je Auteur ! je ferois de ceci Scene assez drôle.

SCENE IV.

· MENANDRE, Me. LUCE, Mr. DU VERGER, MAROTE.

r. Du Verger *répétant son annonce.*

[Essieurs, nous vous donnerons demain pour la premiere fois.

Marote.

h, oh !

Me. Luce.

ɔn, cette Scéne n'est pas bien-là.

Marote.

ı, ah !

Mr. Menandre.

écipices affreux, & vous noires forêts ;

ALIDOR, Me.
MAROTE

MAROTE.

VOus prenez fort mal votre t
vous voyez bien qu'il joue
qu'il repaſſe ſon Rôle.

Me. LUCE.

N'importe... Monſieur.... Mo
Monſieur....

Mr. ALIDO

Ah! Madame, je ſuis votre ſ

Me. LUCE.

Va, toi, cependant chercher
tu le trouves, viens vîte m'avert

Mr. ALIDO

Ce n'eſt pas à moi qu'elle en v

MAROTE.

SCENE VI.

ALIDOR, Me. LUCE.

Mr. ALIDOR *répétant un Rôle.*

'quoi vous dérober vous-même en ce moment ?

Me. LUCE.

:eur, après ce que vous avez dit de ma ion fils, je voudrois bien sçavoir pourraime encore Mademoiselle Beauregard, i'il vient chercher ici ?

Mr. ALIDOR.

iisir de lui faire un aveu si charmant.

Me. LUCE.

en mocque.

Mr. ALIDOR.

'attend, Madame, avec impatience.

Me. LUCE.

n doute pas.

Mr. ALIDOR.

ɔonds en partant de son obéissance.

Me. LUCE.

:ons !

Mr. ALIDOR.

ie elle m'a dit, que prêt à l'épouser ;
: la verriez plus que pour l'y disposer.

Me. LUCE.

:n a menti, Monsieur Alidor, elle en a

Mr. ALIDOR.

Qui, Madame ?

Me. LUCE.

Mademoiselle Beauregard.

Mr. ALIDOR.

Et qui vous parle d'elle, Madame ?

Me. LUCE.

Vous, Monsieur, qui me dites que i prêt a l'épouser.

Mr. ALIDOR.

Moi, Madame ? Je ne songe ni à Monsieur votre fils.

Me. LUCE.

Vous ne m'avez pas répondu ?

Mr. ALIDOR.

Je repasse quelques endroits d'un R joue aujourd'hui.

Me. LUCE.

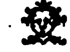
Vous ne m'avez donc pas entendu

Mr. ALIDOR.

J'entendois qu'on parloit derriere i nous arrive tous les jours de repasser dans la confusion de ceux qui nous en

Me. LUCE.

En effet, j'étois bien bête de ne pa cevoir, que ce qu'il disoit étoit du F tiochus. Eh bien ! Monsieur, je ne v romps pas davantage..... & je vais chercher mon fils. Cette coquine de M roit bien être d'intelligence avec eux.



SCENE VII.

ALIDOR, LE MARQUIS.

Mr. ALIDOR.

A peste soit de la folle.... (*il répéte*) Madame après cela.

LE MARQUIS.

h, ah, ah, ah!

Mr. ALIDOR.

itus m'a commandé..... (*à part*) Non, j'ai : quatre vers: au diable soient les rieurs.

LE MARQUIS.

h, ah, ah, ah, ah, ah!

Mr. ALIDOR.

h, Monsieur, ne sçauriez-vous aller rire ailles? vous riez de bien peu de chose.

LE MARQUIS.

h! par la sambleu, celui-ci est encore assez ant; je ris de bien peu de chose? vous vous rez donc qu'on rit de vous, Monsieur Ali-?

Mr. ALIDOR.

'ous feriez bien mieux, Monsieur le Marquis, er dire à Monsieur le Baron, votre ami, de idre garde à Madame Luce sa mere, qui le che.

LE MARQUIS.

)ui, Monsieur Alidor.... ah, ah, ah, ah!

Mr. ALIDOR.

a place n'est pas tenable.

LE MARQUI

Adieu, Roi de Comagene.

Mr. ALIDOR.

Adieu, Monsieur le Marquis.... aller pour ne pas trouver des fâ pleut ici de tous les côtés.

SCENE VI

LE MARQUIS, LE I

LE MARQUIS, *à pa*

LA peste me tue, si ce petit M crû que je riois de lui. Ah, ah voilà, mon cher Baron ? & d'où di je t'allois chercher pour te dire que ta

LE BARON.

Eh je le sçais, Marote me l'a dit, ris-tu ?

LE MARQUIS.

Peux-tu, toi-même.... t'empêch

LE BARON.

Eh par la san-dis, dequoi veux-t de te voir rire.

LE MARQUIS.

Tu n'as donc encore rien vû ?

LE BARON.

Je sors d'entrer tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

Tu ne fais que d'entrer ?

LE BARON.

Eh non, te dis-je ; est-ce qu'on sans moi ?

LE M

LE MARQUIS.

Eh morbleu, n'entends-tu pas ? voilà qu'on finit le second acte, & je suis venu me cacher ici pour y rire tout mon sou.

LE BARON.

Et dis-moi donc, quelle piéce joue-t-on, qui te fait tant rire ?

LE MARQUIS.

Bérénice.

LE BARON.

Bérénice.

LE MARQUIS.

Oui, Bérénice, de l'illustre Monsieur Racine.

LE BARON.

Eh Dieu me damne si je n'y pleure toujours comme un veau.

LE MARQUIS.

Or regarde si tu y pleureras aujourd'hui, voici celui qui joue Titus.

SCENE IX.

Mr. DE L'ETOILE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

EH, cadedis, qu'est-ce que je vois ? Monsieur de l'Etoile Titus ! Ah, ah, ah, ah, c'est donc aujourd'hui le monde renversé. Ah, ah, ah, ah.

LE MARQUIS.

Eh, mon cher, avois-je tort ?

LE BARON.

Eh par la ſan-dis, approchez-dc de l'Etoile, que je vous voye de ; ah, ah.

Mr. DE L'ETOI

Ah, ah, ah, ah. Par la ſan-dis, quand vous aurez achevé de rire. Floridor, Monſieur Floridor, voi faire la ſottiſe, vous ne m'y ratt ou le diable m'emporte.

LE MARQUI

Mais, mais, par la ſambleu, M toile depuis quand vous fâchez - faire rire les gens ? cela n'eſt pas le monde.

Mr. DE L'ETOI

Oh, parbleu, Monſieur, je me fâcl rient, quand ce n'eſt pas mon deſſe rire. . . . Je l'avois bien prévû, que verroit ſous cet équipage, tout le ſéri s'en iroit au diable. . . Mes camar voulu me croire, je me ſuis laiſſé e Paſquin que j'étois hier, on m'a fai malgré moi, Empéreur Romain. Dès tré le nés, on a ri . . . J'entends qu' voici des rieurs qui m'attendent oui. . . cela eſt-il donc ainſi ? je renoı Acheve la piéce qui voudra.

LE BARON.

Eh donc, Monſieur de l'Etoile ?

Mr. DE L'ETOI

Eh donc, Monſieur le Baron ?

LE BARON

Il m'eſt avis, que quand on a

n ne le quitte pas ; & les Spectateurs ?

Mr. DE L'ETOILE.

les Spectateurs, les Spectateurs, ils doivent
quand ils doivent rire, & pleurer quand ils
t pleurer ; c'est-la leur rôle ; s'ils le quittent,
ur doit quitter le sien aussi.

LE MARQUIS.

est morbleu en colére tout de bon. Ah, ah,
h !

Mr. DE L'ETOILE.

h ! riez, riez tant qu'il vous plaira : mais il
ne voit jamais ni Empereur, ni Roi, ni Con-
ni Tribun, ni seulement Prêteur, je veux bien
er dire à Rome.

LE BARON.

Eh, Mardis ! si vous cessez de jouer, que dira
Public ?

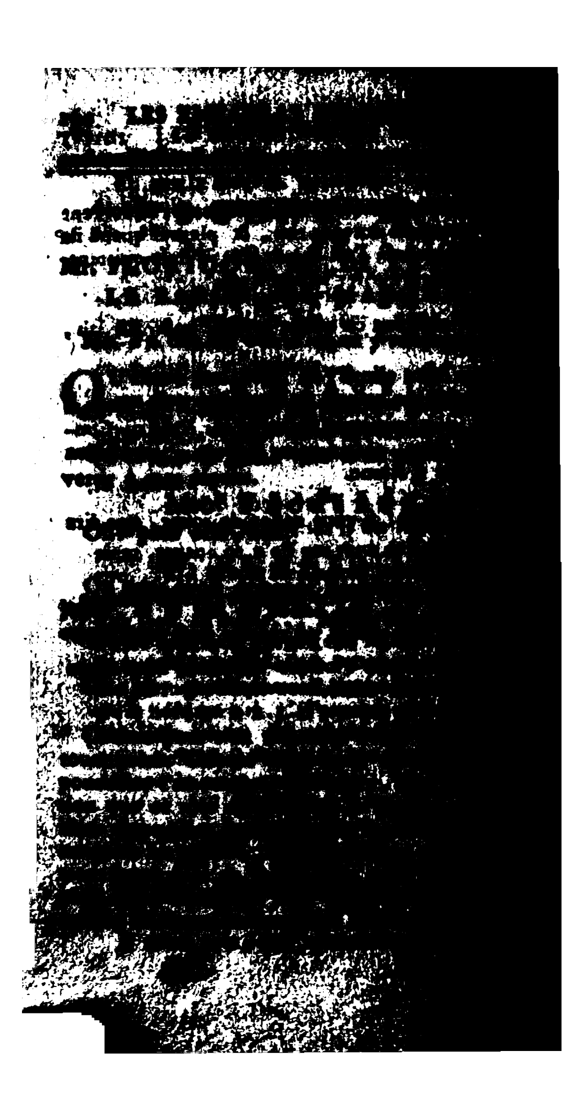
Mr. DE L'ETOILE.

Eh, Mardis ! on lui donnera Merlin Dragon,
u quelqu'autre piéce.

LE MARQUIS.

Voici Monsieur Floridor qui vient sans doute
pour y donner ordre.





ge que je devois aller retirer au port; mais je
obligé de consentir, à la pluralité des voix, que
chose fût mise au sort, & vous avez fait ensorte,
mon malheur a voulu que l'Empire Romain me
it échû en partage. Vous voyez ce qui est arri-
: vous devez être bien content au moins, car
ut le monde en a ri, vous l'avez vû.

Mr. FLORIDOR.

J'ai vû... j'ai vû... que... que voulez-vous
ue je vous dise... Voilà un grand mal, on a
i, eh bien?

Mr. DE L'ETOILE.

Eh bien, ne vous voilà-t-il pas avec votre sang-
roid? j'aimerois autant qu'on me rît au nez.

LE MARQUIS.

Mais, Mr. de l'Etoile, j'ai pourtant vû cinq ou
x Dames qui pleuroient à chaudes larmes.

Mr. DE L'ETOILE.

Oui, je l'ai bien vû aussi; mais c'étoit à force
rire, & je gagerois bien...

Mr. FLORIDOR.

r. de l'Etoile, notre profession nous engage à
ter tout ce qui vient du public.

LE BARON.

cadedis, mocquez-vous de cela Mr. de
e: un bon Acteur ne s'émeut de rien: qu'on
'on pleure, qu'on sifle, il va toujours son
prenez exemple de Monsieur; l'avez-vous
vû déconcerté, quoique je l'aye sifflé plus
fois?

SCENE X

Mlle. DE L'ETOILE, Mr. FI
Mr. DE L'ETOILE, LE
LE MARQUIS

Mlle. DE L'ETOI

EH mon Dieu ! quel désordre

LE MARQU

Ah ! Mademoiselle de l'Etoile, jourd'hui belle à ravir.

LE BARON.

Voilà, Dieu me damne, une petit dois rien au soleil.

Mlle. DE L'ETOI

Oui, Messieurs, je suis belle, grine, & j'ai sujet de l'être.

Mr. FLORID

Eh, morbleu Mademoiselle, ave sez-vous-là ? venez, s'il vous plai Messieurs de nous laisser en repo

Mlle. DE L'ETOI

Messieurs, allez, je vous prie, vo le Théatre ; parlez, gesticulez, étal & votre bonne mine aux Dames & enfin divertissez le public, & donne de regler tout ceci.

Mr. FLORIDO

Oui, ces Messieurs sont fort com

e ils s'en vont. Il eſt vrai que vous n'êtes propres à chaſſer les gens.

M.le. DE L'ETOILE.

! qu'ils demeurent, je ne ſçaurois qu'y faire.

Mr. FLORIDOR.

là cependant votre mari qui ne veut pas

M.lle. DE L'ETOILE.

a bien d'autres nouvelles. Mademoiſelle egard a ſçû que Madame Luce eſt ici, elle qu'elle ne ſortiroit point, & s'eſt barricaıns ſa loge.

Mr. DE L'ETOILE.

! courage ; voilà ma Bérénice aux arrêts. eſſe de jouer, ce ne ſera plus ma faute.

Mr. FLORIDOR.

:i eſt embarraſſant, Mr. le Baron ; prenez, ous plaît, la peine d'aller trouver Mr. du r, il eſt dans ma loge avec Mr. Menandre ; tous enſemble de faire entendre raiſon à ne Luce, Vous ſçavez ſon foible, il ne faut i dire..... vous comprenez bien.

LE BARON.

e comprens ? & qui comprendra donc ? viens, iis ; tu nous aideras.

LE MARQUIS.

tout mon cœur ; auſſi-bien, ſi tu entres dans ape, parbleu je ſonge à te ſuivre.

LE BARON.

te réponds qu'une part vaut bien le revenu n Marquiſat.

LE MARQUIS.

de ta Baronnie auſſi.

SCENE XII

Mr. FLORIDOR, Mr. DE L'E
Mlle. DE L'ETOILE

Mr. FLORIDOR

SOngeons à difpofer votre mari à
fon tour viendra. Je vous réponds
qu'on ne rira plus, pourvû que vo
comme je vous ai dit.

Mr. DE L'ETOIL

Eh! ventrebleu, Monfieur, ne l'ai
fait inutilement? Tenez, pour vous
j'ai d'abord jetté nonchalamment un
perruque, comme cela fur l'épaule dr
fur la gauche: car vous m'avez dit q
même chofe.

Mr. FLORIDOR.

Cela eft d'un grand maître.

Mr. DE L'ETOILE.

Après j'ai étendu les bras amoureu

Mr. FLORIDO

Fo.... fort bien.

Mr. DE L'ETOIL

Enfuite, pour varier, je les ai trift
fés fur la poitrine.

Mr. FLORIDOR.

Pa.... pa,... pas mal.

Mr. DE L'ETOILE.

Quelquefois le chapeau à la main d'un côté, & le poing ferré de l'autre, j'ai balancé tout mon corps fur la pointe de mes pieds comme cela.

Mr. FLORIDOR.

On ne peut pas mieux.

Mr. DE L'ETOILE.

Dans cet endroit de la piéce où mon Paulin me vient dire que Rome n'entend pas raillerie, vous ſçavez bien ?

Mr. FLORIDOR.

Oui, eh bien! par quelle action avez-vous marqué votre triſteſſe ?

Mr. DE L'ETOILE.

J'ai mis bruſquement mes gands, comme ceci.

Mr. FLORIDOR.

Cela parle aſſûrement.

Mr. DE L'ETOILE.

Et après, quand on m'eſt venu dire que le Sénat fait l'entendu... Je les ai arrachés avec tranſport, comme ceci.

Mr. FLORIDOR.

Cela eſt très-pathétique.

Mr. DE L'ETOILE.

Oui; mais tout cela au diable n'a de rien fervi.



O

SCENE X

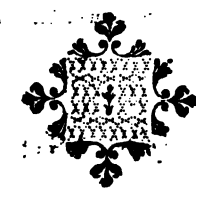
MAROTE, Mr. DE L'E
Mlle. DE L'ETO

Mlle. DE L'ETOI

EH ! mon Dieu dépêchons-
vient sans doute avertir que l
de notre retardement.

MAROTE.

Non, je viens vous dire que Mr.
gnant que le Parterre ne s'impa
louable coutume, a fait habiller pr
tre danseurs qui amusent le Public
Pour moi, j'ai laissé Madame Luce
de gens qui ne la quitteront point,
rendue traitable sur ce que l'on d
Menandre raisonne fortement ave
sur la piéce que vous refusâtes hi
ce à croire que ce qui se passe ici
ques mariages, comme les Comé
nos disputeurs.



SCENE XIV.

Mr. MENANDRE, Mr. DU VERGER, Me. LUCE, MAROTE, Mr. FLORIDOR.

Mr. DU VERGER.

EH! ſans paſſion, Monſieur, ſans paſſion.

Mr. MENANDRE.

Non, non, je vous ſoutiens que ſi vous n'avez trouvé que cela à redire à la Comédie que Madame vous lut hier, vous errez *toto cœlo*, *toto cœlo*.

Mr. DU VERGER.

Mais, Madame, il ne faut que le ſens commun pour voir....

Me. LUCE.

Pures chiméres, Monſieur, pures viſions.

Mr. DU VERGER

Mais, Monſieur.

Mr. MENANDRE.

Je vous prouverai par Ariſtote, Horace, Anaxagore....

Mr. DU VERGER.

Monſieur, ſans aller chercher ces grands hommes-là, je ne veux pour juge que cette fille; je ſçais qu'elle a aſſez de bon ſens pour le différend dont il s'agit, elle ne vous eſt pas ſuſpecte.

Mr. MENANDRE.

Non.

MAROTE.

Çà voyons, de quoi eſt-il queſtio[n] je vous écoute... Tâchons de conte[n] monde.

Mr. DU VERGER.

Monſieur & Madame ont fait une intitulée : *L'Amour Soldat.*

MAROTE.

Ce titre eſt fort galant.

Mr. MENANDRE.

Il vaut ſeul une Comédie. *L'Amour*

Me. LUCE.

Voilà ce qu'on appelle un titre: *L'Am*

Mr. DU VERGER.

Tous les Perſonnages de cette Piéce taines ou Gens d'épée.

MAROTE.

On ne ſçauroit mettre ſur le Théât braves Gens.

Me. LUCE.

Quel dommage !

Mr. DU VERGER.

La Scéne eſt à Paris, dans la maiſon Comteſſe, où ſe rendent d'autres Dam on y joue, on y feſtine, on y fait l'a

MAROTE.

Eh bien ! cela n'eſt-il pas dans l'ordr ciers font-ils autre choſe, quand ils ſ

Mr. MENANDRE.

Quelle imagination !

Mr. DU VERGER.

Ecoute-moi ſeulement, voici la di veut nous faire jouer cette Comédie Eté.

MAROTE.

Ah ! je vous comprends, Monsieur, vous voulez dire que les Gens d'Epée sont partis, & qu'il n'est pas à propos de les mettre sur la Scéne à Paris, dans un tems où ils sont tous à la guerre.

Mr. DU VERGER.

Te voilà au-fait.

MAROTE.

Par ma foi, Madame, Monsieur a raison ; j'ai oüi dire qu'il n'a resté à Paris que les Officiers qui ne sont plus en état de servir. Les femmes ne s'accommoderoient pas de ces gens-là.

Mr. MENANDRE.

C'est une illusion.

MAROTE.

Ne vous jouez pas à cela, Monsieur, on prendroit à présent la maison de votre Comtesse pour les Invalides.

Me. LUCE.

Et ne verroit-on pas que ce seroient de jeunes Officiers, galants & bienfaits.

MAROTE.

Eh ! bien, Madame, cela fait contre votre Comédie ; les femmes qui la verroient, enrageroient de voir un si grand nombre d'Officiers sur le Théatre, & de n'en avoir plus chez elles. Je suis de l'avis de Monsieur ; cette Piéce ne vaut rien pour l'Eté ; mais aussi, Monsieur, il y a un expédient ; recevez-la pour l'Hiver, & tout le monde sera content.

Mr. DU VERGER.

Eh ! bien, Monsieur, pour juger votre différend avions-nous besoin d'Aristote ?

MAROTE.

Bon ! Ariſtote ; il faut être benêt p
fulter fur le goût des femmes d'aujour
fuis qu'une fervante ; mais fi cet Ari
venoit au monde, je voudrois qu'il v
quinze jours à mon école ; encore n'
il pas tant que moi.

Mr. MENANDRE.

J'entre aſſez, Madame, dans les r
cette fille ; gardons cette Comédie po

Me. LUCE.

Donnons-leur, en attendant, cette
nous avons tiré le fujet de Térence :
des Bourgeois.

Mr. MENANDRE.

La voici dans cette poche.

Mr. FLORIDOR.

Quel titre lui donnez-vous ?

Mr. MENANDRE

L'Heautontimorumenos.

Mr. FLORIDOR.

Monfieur, ce nom feul feroit fu
Auditeurs.

Me. LUCE.

Eh bien ! Monfieur, nos fept Sages
ce ?

Mr. MENANDRE

La voici dans cette autre poche.

MAROTE.

Je crois qu'il en eft farci.

Mr. DU VERGE

Nous n'avons pas le temps de la
comment traitez-vous ce fujet ? les
tous fept fur la Scéne ?

Mr. MENANDRE.

Oui, Monsieur.

Me. LUCE.

Et ils sont tous sept amoureux ?

Mr. FLORIDOR.

Sept Sages amoureux ?

Mr. MENANDRE.

Oui, Monsieur, en amour le nombre de s[illegible] est mystérieux.

Me. LUCE.

Ce n'est pas tout ; chaque Sage a un confiden[illegible] chaque Maîtresse de Sage une confidente, q[illegible] [illegible]iment aussi.

MAROTE.

Et que faites-vous de tant d'amoureux ?

Me. LUCE.

[illegible]e que nous en faisons, ignorante ?

Mr. MENANDRE.

[illegible]ous les marions tous au dernier Acte.

Mr. FLORIDOR.

[illegible]ous les mariez tous ?

Mr. MENANDRE.

[illegible]i, Monsieur, & la piéce finit par quatorze [illegible]ges.

MAROTE.

[illegible]éricorde ! quatorze mariages !

Mr. MENANDRE.

[illegible]un Auteur ancien, ni moderne, n'est en[illegible] [illegible]lé jusques-là, que je sçache.

Mr. DU VERGER.

[illegible] assurément.

Me. LUCE.

[illegible] les avons surpassés en cela, à coup sûr.

Mr. FLORIDOR.

[illegible]oute.

il y a quatorze mariages, quand ce ne ...
pour faire celui de Monsieur le Baron. .
Mr. FLORIDOR.
Pour amuser Madame Luce, allez lui
par forme de tréve tout ce qu'elle vou
qu'elle laisse jouer en repos Mademoisell
gard, & consente à son mariage. Voici
de l'Etoile, je vais le disposer à sortir.

SCENE XV.

Mr. DE L'ETOILE, Mlle. DE L'
Mr. FLORIDOR.

Mr. FLORIDOR.

OH! ça, Monsieur, vous voilà, f
prêt à jouer, dès que l'entr'Acte
Mr. DE L'ETOILE
Non, & je venois vous dire que..

de voir fortir un autre Titus ?

Mr. DE L'ETOILE.

Au moins qu'on me donne un autre con
un autre Paulin, que Mr. Damis.

Mlle. DE L'ETOILE.

Bon, il eft bien temps à cette heure.

SCENE XVI.

Mr. DAMIS, Mr. DE L'ETOII
Mr. FLORIDOR, Mlle. DE L'ETOILE

Mr. DE L'ETOILE.

LE voici, le pauvre diable, il enrage auffi bi
que moi.

Mr. DAMIS.

Eh ! qui diantre n'enrageroit ? dès que nous pa
iffons enfemble, Monfieur Titus & moi, au di
un feul mot de notre Rôle veut-on écoute
us diriez qu'aujourd'hui Titus & Paulin jouer
céne qu'on a vû jouer autrefois à Arlequin
'aramouche.

Mr. FLORIDOR.

ous n'avez plus qu'une petite Scéne à paro
enfemble ; répétez-là ici, pour voir ; voi
z que cela ira mieux.

Mr. DAMIS.

! pour cela, non, cela ira de mal en pis.

Mlle. DE L'ETOILE.

Eh ! que ſçait-on ? Allons, répétez-la, le livre, je vous soufflerai. C'eſt à vous mencer, Monſieur Damis ; courage ! Béré s'en allant, dit adieu.

Mr. DAMIS.

. . . Dans quel deſſein vient-elle de ſortir
Seigneur, eſt elle enfin diſpoſée à partir ?

Mr. DE L'ETOILE.

Paulin, je ſuis perdu ; je n'y pourrai ſurvi
La Reine veut mourir : allons, il faut la ſui
Courons à ſon ſecours.

Mr. DAMIS.

Eh ! quoi n'avez-v
Ordonné dès tantôt qu'on obſerve ſes pas
Quels applaudiſſemens l'Univers vous pré
Quel rang dans l'avenir !

Mr. DE L'ETOILE.

Non, je ſuis un barb
Moi-même je me hais ; Néron tant déteſt
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire
Allons ; Rome en dira ce qu'elle en voudra

Mr. DAMIS.

Quoi, Seigneur ?

Mr. DE L'ETOILE.

Je ne ſçai, Paulin, ce que je di
Ah ! Rome, ah ! Bérénice ! ah ! Prince m
reux !
Pourquoi ſuis-je Empereur ? Pourquoi
amoureux ?

Mlle. DE L'ETOILE.

Oh ! ſi vous la récitez comme cela, pour ceux qui riront.

SCENE DERNIERE.

Mr. DU VERGER, Mr. DAMIS, Mr. DE L'ETOILE, Mr. FLORIDOR, Mlle. DE L'ETOILE.

Mr. DU VERGER.

Os Danseurs vont finir. Il faut vite aller commencer le troisiéme Acte.

Mr. DE L'ETOILE.

! mon pauvre Paulin.

Mr. DAMIS.

! Titus.

Mr. DU VERGER.

endant j'ai bien fait des affaires en peu de

Mr. FLORIDOR.

quoi ?

Mr. DU VERGER.

ne Luce consent au mariage.

Mlle. DE L'ETOILE.

nment l'avez-vous fait revenir ?

Mr. DU VERGER.

promettant de jouer ses Comédies à ses érils & fortune.

Allons donc continuer Bérénice, & suite terminer le mariage de Madèmoisel regard.

FIN.



RAPHRASE

DE

RT POETIQUE

'HORACE,

Par M. de BRUEYS.



A TRES-HAUT ET TRES-PUISSANT PRINCE Louis-Auguste de BOURBON DUC DU MAINE, Général des Suiffes & Grifons, Gouverneur & Lieutenant-Général pour le Roi de sa Province de Languedoc.

MONSEIGNEUR,

Je prens la liberté de présenter à V. A. cette Paraphrase, parce que j'ai crû qu'elle pourroit lui être de quelque usage, dans le temps que son âge l'oblige de s'occuper à l'étude des belles Lettres. Il est vrai que l'on dit par-tout tant de choses surprenantes des lumiéres de son esprit, que je crains bien que ce Livre ne puisse pas soutenir la justesse de son discernement; mais MONSEIGNEUR, *le nom d'Horace, à l'abri duquel le mien ose paroître, me fait espérer qu'en faveur de ce fameux Poëte, (qui est déja si cher & si connu à V. A.) Elle me fera la grace d'avoir plutôt égard à l'intention que j'ai de lui plaire, qu'aux defauts qu'elle pourroit remarquer dans mon Ouvrage. Je suis d'ailleurs très persuadé,* MONSEIGNEUR, *que bien que ce chef-d'œuvre de l'antiquité, sur lequel je viens de travailler, ait été composé sous le regne d'Auguste, il ne laisse pas néanmoins d'être entiérement du goût de notre siécle, puisque les regnes des Héros, quelques éloignés qu'ils puissent être, ont toujours une très-grande ressemblance. V. A. sçait qu'il y a tant de rapport de celui de cet Empereur (sous lequel florissoit l'Auteur de cet Art Poëtique) avec celui de notre grand Monarque, que l'on pourroit aisément croire que si Horace lui-même revenoit au monde, & qu'il vît les trophées qu'on éleve de tous côtés à la gloire du Roi, il prendroit Paris pour Rome, & les François d'aujourd'hui pour les*

bulles. Après cela, MONSEIGNE
peut-être espérer que rien ne manquer
avoir quelque agrément auprès de V.
core croire que les préceptes qu'il cont
rapport avec les desseins qu'elle forme
son nom : mais je ne puis pas me fl
parce que je sçai que les Princes vien
se rendre plutôt recommandables à la
tions éclatantes, que par des Ouvra
dant, MONSEIGNEUR, *comme*
nent les belles Lettres, ont fait quel
des plus grands hommes, peut-être
t-elle de croire qu'après l'exemple
Césars, elle voudra bien mêler quel
qu'elle commence à cueillir sur le Pa
moissonnera bien tôt dans les chan
m'estimerois alors heureux, MO
me sentois assez de forces pour oser
tre en pratique pour la gloire de V.
vrage que je lui présente aujourd'h
témoigner par ce moyen la juste re
rai toute ma vie de l'honneur qu'e
[illegible]



AVERTISSEMENT.

ON deſſein n'eſt pas d'avertir le Leċteur que l'Art Poëtique d'Hora- ſt dans ſon caraċtére un chef-d'œuvre 'Antiquité : tout le monde ſçait que ce me renferme dans moins de cinq cens les principales régles de l'Art de bien e.

n ſçait auſſi que ces régles ſont ſi géné- s, qu'elles inſtruiſent, non-ſeulement c qui compoſent des Livres, ou qui ent en public ; mais encore qu'elles ſer- t à bien juger des ouvrages d'autrui : a l'on ſçait que quoique l'on veuille re, on trouve à mettre en œuvre quel- précepte d'Horace, ou à profiter de lqu'un de ſes avis.

e ſuis ſeulement obligé d'avertir ceux liront cet Ouvrage, que bien que je aye donné le nom de Paraphraſe, je pas toujours paraphraſé mon Auteur. ſque je l'ai trouvé clair & intelligible, ie ſuis contenté de e traduire ſimple- nt : lorſqu'il m'a paru obſcur, je m'y un peu plus étendu, & j'ai tâché d'ex- ner toutes les beautés que j'y ai ſen- , & toutes les idées que les termes

ginal, qui semble avoir été
& sans liaison.

Je dis que l'original sem
composé de la sorte : car a
ouvrage ne fut ni mieux su
plus bel ordre que celui-ci
Horace écrivoit en vers &
préceptes, il falloit néces
pour la grace de la Poësi
briéveté du style, il retran
xions, en quoi il a suivi le
donne :

Quidquid præcipies, esto brevis:
Percipiant animi dociles, tenean
Omne supervacuum, pleno de pect

Comme j'écris en Prose,
de garder une autre méthod
quer par-tout cet ordre, af
teur passe sans peine d'un pré

rſqu'elle n'eſt pas aſſez connue, ſans
:anmoins perdre jamais de vûe le ſens de
›riginal. Il eſt vrai que pour éclaircir deux
ı trois paſſages aſſez obſcurs, j'ai haſardé
y ajoûter quelque choſe du mien : mais
ſens d'Horace m'y portoit ſi naturelle-
ent, que je ne ſçaurois m'empêcher de
oire qu'il l'avoit ainſi penſé lui-même,
que s'il avoit écrit en Proſe, il n'au-
ıit pas manqué de le dire.

Je tâche auſſi de donner la raiſon de
ıarmonie des Vers, & du rapport de
urs différentes meſures aux matiéres aux-
ıelles ils ont été deſtinés : Pourquoi (par
κemple) les Vers exametres ont été con-
crés au Poëme Epique? pourquoi les
'ers ïambiques aux piéces de Théatre, &
inſi des autres? il eſt vrai qu'en cela j'ai
:é peut-être un peu trop hardi ; je n'ai
en dit néanmoins que je n'aye premiére-
ent ſenti, & tous les gens de bon goût
ıe j'ai conſultés, m'ont avoué qu'ils l'a-
ɔient remarqué, auſſi-bien que moi.

Au reſte, je n'ai pas toujours ſuivi le
ns des Commentateurs, parce que je
y ai pas toujours trouvé mon compte.
ar exemple, ſans aller plus loin, ils di-
:nt tous, que le ſecond précepte qu'Ho-
ace donne, commence à ce Vers :

Inceptis gravibus plerumque & magna profeſſis,
Purpureus latè, &c.

dir il, de la démangeaiſon
part des Auteurs, de faire en
Ouvrages certains lieux con
tent leur imagination; & je
qu'on puiſſe déſavouer, que
qu'Horace donne dans ces
qui s'entreſuivent, & qui
ainſi : *Humano capiti. Incœpi*
Amphora cœpit inſtitui : que c
dis-je, ne répondent les une
& ne tendent toutes à éc
cepte de l'uniformité de l
quel précepte eſt ſeulement
Vers ici :

Denique ſit quodvis ſimplex dumt

C'eſt ainſi que j'en ai uſ
autres endroits, comme j
faire voir, ſi je n'appréhe
une Préface plus longue qu
ge : mais ceux qui voudr

eut-êrre ne ferois-je jamais venu à
de mon dessein : il est vrai que j'ai
en du chagrin de voir qu'ils m'aban-
ient quelquefois au plus grand be-
& j'aurois de bon cœur fait échange
ites les questions de Grammaire, &
utes les Moralités sur lesquelles ils
ient volontiers, avec la solution de
ies passages difficiles qui m'ont tenu
emps à la torture.
me suis sur-tout écarté du sens des
ientateurs, lorsqu'ils font dire à Ho-
les choses froides, ou qui ne répon-
pas à la justesse & à la délicatesse de
prit : véritablement dans ces endroits-
n'ai pas crû devoir les en croire sur
itorité, & (assûré que j'étois que ce
maitre qui instruit si bien les autres,
t rien pû dire lui même qui ne fût
ien pensé) j'ai cherché dans ses ex-
ons quelqu'autre chose que ce qu'ils
nt dire ; & j'ai trouvé qu'effective-
je ne me trompois point. & que les
és qui ne se présentent pas d'abord,
couvrent néanmoins lorsque l'on veut
rendre la peine de les chercher avec
ation.
rès avoir rendu raison de la conduite
ai tenue dans cette Paraphrase, je ne
is m'empêcher de remarquer ici, que
cius, & tous ceux qui ont crû avec

Nomen iambeis; quum senus re
Primus ad extremum similis sibi

C'est ainsi que le Poëte
entrevoir l'ordre qu'il a ga
qu'il ne s'y assujettit pas e
que l'on trouvera dans un l
qui seroient peut-être mie
un autre : mais qui ne sçai
écrit en Vers, cette trop
tude est quelquefois un c
suffit que dans un Poëme il
une belle œconomie qui
le corps de l'Ouvrage ?

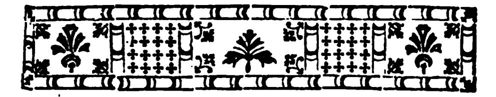
Comme j'ose croire que
sera en ceci de mon sentime
qu'on aura un extrême regre
prétendu défaut d'œconom
me d'Horace, ait porté un
meux Poëtes à nous donne
que effectivement sans ordre

'Horace y donne des Vers &
leries de Plaute ; je ferois ici
e prendre en main fa défenfe ,
ire voir que du temps d'Augufte
cation licentieufe, les jeux de
les équivoques & les railleries
de Plaute, n'étoient plus à la
mais il ne fe peut rien ajouter
ce judicieux Auteur en a dit;
is affuré que le Lecteur me fçau-
gré que je le renvoye pour cela
nparaifon de Pindare & d'Hora-
rimée chez Barbin en 1673.
ihaiterois que celui qui a fi bien
fur ce fujet le fentiment de no-
te , ne l'eût pas accufé d'être
lans la faute que Longin appelle
ors de faifon ; dans l'endroit où
parle de la jettée du Lac de
du deffèchement des Marais du
z du changement du cours du Ti-
eft vrai qu'en traduifant ce paf-
la maniére , que Monfieur Blon-
raduit, il femble que la critique
; mais il me femble auffi qu'en
à ce paffage le tour que je lui
é, l'on n'y trouve plus cette *fa-*
s de faifon : c'eft de quoi le Lec-
nt être éclairci en comparant ces
aductions.
leurs, quand on feroit obligé d'a-

l'occasion de faire l'éloge
vrages publics, qui faiso
son temps ; & c'est ain
de notre siécle ne man
naître l'occasion de parle
lorsque la matiére qu'il t
éloigner, comme par e
endroit du Lutrin, où l
loge du Roi d'une mani
ingénieuse.

Voilà ce que j'étois
Lecteur, pour l'avertir
j'ai tenue dans cette Pa
justifier l'Art Poëtique d'
l'on y a trouvé à redire

Au reste, comme il y
plusieurs passages qui
difficiles à entendre, &
expliqués diversement.
attaché à mes sentimen



PARAPHRASE DE L'ART POETIQUE D'HORACE.

PUISQUE j'ai fait dessein, mes chers Pisons, de vous donner les regles de l'Art Poëtique ; l'ordre veut que je commence par celle qui sert de fondement à toutes les autres. Cette regle est l'uniformité de l'Ouvrage, c'est-à-dire, qu'il faut nécessairement que toutes les parties qui le composent, répondent à la nature de leur tout, comme étant les membres d'un même corps.

Pour faire voir la nécessité de ce précepte, & combien sont ridicules ceux qui ne l'observent pas ; je me servirai d'un exemple tiré de la Peinture, laquelle, comme vous sçavez, a un si grand rapport avec la Poësie, qu'elle a été ap-

maine, formeroit ensuite le re
les membres de divers animau
fusément sur tous ces membres
seaux d'espéces différentes, &
son extravagance, qu'ayant
ssein par une belle tête de fe
par les extrêmités de quelque
deux ? Pourriez-vous vous er
vûe d'un tableau si monstrue
que vous suffiez de celui qu
pendant il est certain qu'un I
ouvrage d'esprit que ce fût
semblable à ce ridicule tablea
vagues qu'on y employeroit
non plus de rapport & de li
songes & les rêveries d'un
diverses parties dont il seroi

efois besoin moi-même qu'on m'accorde cette
erté, & à mon tour je rends volontiers la pa-
lle aux autres : mais cette licence ne doit pas
er jusqu'à nous permettre de manquer à l'u-
ormité, en associant des choses formellement
posées : comme si nous voulions mêler les oi-
ux, qui volent dans l'air, avec les serpens
i rampent sur la terre ; les agneaux, qui sont
symbole de la douceur, avec les tigres, qui
it le symbole de la cruauté.

Vous venez de voir par l'exemple de ce ta-
au ridicule que je viens de mettre devant vos
ux, que ce défaut n'est pas supportable dans
Peinture : Voyez maintenant, par un exem-
e à peu près semblable, l'effet qu'il produit
is la Poësie. Figurez-vous donc que comme
Peintre avoit commencé son dessein par une
e humaine, qui promettoit toute autre chose
e ce qui l'a suivie ; qu'aussi un Poëte, après
commencement grave, qui prépare l'esprit à
elque chose de grand, se relâche tout d'un
ip de cette gravité, & s'amuse à faire des
scriptions d'un bois sacré, d'un autel de Diane,
n ruisseau, qui serpente dans une belle cam-
gne, du fleuve du Rhin, ou de l'Arc-en-ciel :
est-il pas vrai que la conduite de ce Poëte est

coudre fur un habit noir une
dont l'éclat mal placé choque
Ce qui fait que l'on tombe f
faut, & que l'uniformité eft
gardée, c'eft que la plûpart
lent d'écrire, ont un grand p
trer dans leurs ouvrages certa
qui flattent leur imagination,
y peuvent entrer avec bienf
qu'une belle defcription mife
riche ornement; mais je dis
faut pas l'enchaffer mal-à-pr
qu'une piéce hors de fon li
qu'elle foit, ne fait jamais
Les Auteurs qui veulent
ce foit employer leurs lieux

n de fon tableau : je vous laiffe à penfer fi cyprès revenoit bien au deffein de celui qui lloit fe voir peint au milieu des vagues nant fans efpérance parmi les débris de fes vaifsx.

En un mot & ces Peintres & ces Poëtes, qui ent fans difcernement des chofes qui ne peut aller enfemble, reffemblent juftement à un ier de terre qui commenceroit d'abord à faire grand vafe, & après quelques tours de roue roit ce vafe en petit pot de terre, faifant ainfi e feule maffe d'argille une piéce à double ne & ridicule à voir.

l eft donc certain que ceux qui manquent à iformité de l'ouvrage, violent le plus effende tous les préceptes. Tous les autres déts peuvent être fupportés en quelque maniémais celui qui péche contre cette regle, ne pas attendre d'être pardonné.

Voici un autre écueil que ceux qui écrivent vent éviter avec d'autant plus de foin, que parence de bien faire les y entraîne, & les y donner. On fçait, par exemple, qu'il faut court pour n'être pas ennuyeux : & fi l'on prend garde, on fe rend obfcur, ce qui eft ore un plus grand défaut que d'être ennuyeux :

on s'applique à polir & à limer
pour le rendre agréable, & bien f
s'attacher trop à la politesse, la co
est moins nerveuse, & n'a plus rie
d'animé. Pour éviter la bassesse du
che de s'élever : & si on n'y garde
mesures, cette élévation est une
portable. Il arrive aussi que pour év
flure, on rampe quelquefois miséra
fin si un Auteur, pour paroître féc
dant, amplifie au-delà des justes b
qu'il manie, ce n'est plus cette agr
qui est tant estimée ; mais ce sont
& des prodiges en matiére d'éloque
lieu d'applications justes & bien condu
nécessairement les dauphins dans le
sangliers dans les mers. Tant il est
je viens de dire, que l'apparence
nous trompe en plusieurs occasions
crainte même qu'on a de faillir n'ét
nagée avec art, nous sert quelquef
pour nous faire tomber dans de plu
fauts, que ceux que nous voulons é

On donne encore dans cet écueil,
s'attacher avec trop de scrupule à
quelque endroit d'un ouvrage, on n

fection du tout enfemble, qui doit être toujours le principal but d'un habile Ecrivain; & c'eft juftement la faute que fait ce ftatuaire en bronze qui travaille auprès du Cirque Æmilien. Il épuife toute fon induftrie à exprimer au naturel & les ongles & les cheveux: mais pour s'attacher trop fcrupuleufement à la perfection des parties, il n'a jamais pû réuffir à faire un beau tout. Pour moi, fi j'entreprenois de compofer quelque chofe, & que j'imitaffe cet ouvrier, il me femble que l'ouvrage que je mettrois au jour, feroit auffi ridicule que le feroit un homme auquel la nature auroit véritablement donné de beaux yeux & de beaux cheveux noirs, mais affortis d'un nez difforme & défiguré.

Pour éviter tous ces défauts & garder un jufte milieu entre ces extrêmités dangereufes, il faut toujours choifir pour écrire, un fujet proportionné à nos forces: examiner long-temps fi ce que nous entreprenons eft de notre portée, ou s'il eft au-deffus: car il eft certain que celui qui aura bien choifi fon fujet, ne manquera ni d'élégance, ni d'ordre, ni de clarté.

Pour ce qui eft de l'œconomie d'un ouvrage; toute fa grace & toute fa beauté confifte, fi je ne me trompe, à fçavoir ranger les chofes qu'on a

à dire, selon l'ordre dans lequel
faire un plus bel effet : par exemp
choses qu'il faut placer au commenc
me dans leur véritable jour : il y en a
faut se donner patience que le lieu
employer : il faut rejetter celles-ci,
celles-là, & ne prendre pas indifférer
ce qui se présente à l'esprit, mais
qui convient le mieux à l'ouvrage qu
tre au jour. Il faut encore qu'un A
bre & retenu à inventer de nouv
quelquefois même l'arrangement d
plée à la grace de la nouveauté, p
plus grandes beautés de l'élocution
voir détourner adroitement les te
communs de leur signification pro
le, pour leur en donner une figuré
rique, en donnant à la phrase où il
fés, ce tour fin & délicat qui répa
dire, quelque air de nouveauté
les plus connus.

Ce n'est pas que lorsque la nécef
dera, & que l'on sera obligé d'exp
ses si difficiles à faire entendre,
noncer clairement on aura besoin d
par quelque nouvelle expression,

puisse hasarder de faire des mots nouveaux : je dis nouveaux, même pour les gens de guerre, qui se donnent en cela plus de licence que les autres gens : ces mots-là n'eussent-ils jamais été connus de l'ancien Orateur Céthégus, ni de ceux de son temps. Mais on ne doit se servir de cette permission que dans l'extrême besoin, & avec grande sobriété ; & pour lors les termes qu'on aura inventés soi-même, ou ceux qui auront été inventés depuis peu par d'autres, seront reçus avec approbation ; pourvû qu'ils tirent leur étimologie de quelque langue aussi riche que la langue Grecque ; & qu'on ne leur ait pas fait une trop grande violence, pour leur donner l'air de la langue dans laquelle on les introduit.

Après tout, pourquoi trouveroit-on mauvais qu'on invente des mots dans le besoin ? & si l'on a accordé autrefois cette liberté à Cécilius & à Plaute, pourquoi la refusera-t-on à Virgile & à Varius ? pourquoi enfin m'envieroit-on à moi-même le bonheur que je pourrois avoir de faire quelque acquisition en faveur de notre langue ; puisque nous sçavons que Caton & Ennius ont enrichi celle de leur temps de plusieurs termes, qu'ils ont mis les premiers en lumiére ?

Il est donc vrai qu'il a toujours été permis, &

étrangers parmi ceux avec lef

Non feulement il doit être a même néceffité de faire de fraîchir de temps en temps l que nouveau fecours, pour r pertes qu'elles font de l'autre riffent, & qui tombent de vi vrai que les termes ont leur limité; que les plus vieux p place aux autres, qui, com velles, n'ont jamais plus d beauté que dans leur naiffan

Seroit-il jufte après tout qu toujours, puifque nous-mêm ouvrages, & généralement fujettes à cette viciffitude in tout change? Le Lac de Lu

Ce riche terroir qu'on appelle encore les Marais du Pont, étoit n'aguéres couvert d'eau; & maintenant on voit rouler les charrues, où les barques voguoient autrefois; & ces vastes & inutiles étangs ont été changés en une campagne fertile, qui fournit des vivres à toutes les villes voisines. Le Tibre ne coule plus dans le lit que la nature lui avoit donné; on l'a forcé d'en prendre un autre pour éviter les débordemens qui ravageoient nos plaines. Si donc des choses de cette importance sont sujettes au changement, quelle apparence que de simples mots, qui ne sont que l'arrangement de quelques lettres, en fussent exempts? Non sans doute ils ne le sont point; plusieurs de ceux qui sont aujourd'hui en crédit, seront un jour rejettés; & ceux qu'on rejette aujourd'hui, reviendront quelque jour en vogue, selon qu'il plaira à l'usage d'en disposer, lequel ne regne pas moins souverainement sur les langues, que les Rois dans leurs Etats: & comme nous venons de voir que dans leurs Royaumes ils changent, quand il leur plaît, les lacs, les marais & le cours des rivieres; l'usage aussi dans les Langues fait ce que bon lui semble, & change & rechange ce qu'il lui plaît.

Ce n'est pas assez de sçavoir choisir les termes

diverſité des ...

meſures de vers. Homére, par e:
à tous ceux qui l'ont ſuivi, qu'
des vers exametres pour chant
les exploits des Rois & des Gé
parce que la cadence noble & m
vers répond merveilleuſement b
du ſujet. Ceux qui compoſere
des élégies, employerent les pı
inégaux alternativement mêlés,
examétres & le pentamétres;
être dans leurs chûtes entrecouj
quérent quelque air de plainte &
mais enſuite ceux qui écrivirer
laiſſerent pas de s'en ſervir pour
tentement & la joye, parce
doute qu'ils étoient auſſi propı
... les ... ſaillemer

en deux vers ; je ſçai ſeulement que les critiques en diſputent entr'eux, & que cela reſte encore à juger.

Nous devons l'invention des vers ïambiques à la colére d'Archiloque. Ce Poëte Grec fut ſi piqué de ce que Lycambe, après lui avoir promis ſa fille en mariage, la donna à un autre, que s'abandonnant à l'impétuoſité de la rage qu'il en conçut, dans la ſatire qu'il compoſa contre lui, il tomba ſans y penſer dans la meſure de ces ſortes de vers, leſquels, ſi l'on y prend bien garde, ont un certain ſon qui rend les invectives plus aigres & plus piquantes, leur cadence ayant je ne ſçai quoi qui ſe rapporte au ton de la voix d'un homme qui dit des injures.

Trois raiſons ont obligé les Poëtes à ſe ſervir de ces vers pour les piéces de Théatre. Premiérement, il leur a ſemblé que n'étant pas ſi harmonieux que les autres, leur meſure avoit quelque choſe qui convenoit mieux à la liberté de la converſation : ſecondement, leur cadence allant à repriſes, & n'étant pas ſi enchaînée & ſi ſuivie que celle des autres vers, elle donne à celui qui les prononce plus de facilité pour élever ſa voix, & pour ſe faire entendre dans les grandes aſſemblées, où la foule excite ordinairement le bruit

étant une image des actions de
raisonnable de les exprimer p
approche le plus du naturel.

C'est pour garder ce juste r
donné en partage aux Poëtes Ly
ges des Dieux & des Héros, l
jeux, les soins des Amans, la
liberté de la table; parce que
& riantes, demandent les grac
mens de la musique; & il se
sortes de vers sont les plus pr
tés, à cause qu'ils se trouve
phes, ou par stances d'égale

Celui qui ne sçait pas bie
bienséances, qui font qu'on
pour ainsi dire de couleurs s
ne doit point s'applaudir du r

ont donné lieu à la différente mesure des vers ; aussi ces matiéres différentes ont donné lieu à la différence des stiles : un sujet comique, par exemple, ne peut pas souffrir l'emphase du stile tragique ; & ce seroit faire violence à un sujet tragique, de le dégrader de son élévation, & de le réduire à la simplicité du stile comique ; & c'est ce qu'on feroit si l'on traitoit l'avanture fameuse d'Atrée & de Thieste, du même stile dont on traiteroit une avanture commune. Il faut donc assortir les sujets qu'on traite, du caractere qui leur est le plus naturel ; & approprier à chacun le stile qui lui est le plus convenable.

Prenez garde que je ne dis pas absolument que la différence du stile dépend de la différence de l'ouvrage, mais de la différence du sujet ; & l'on se tromperoit sans doute, si l'on croyoit que la Tragédie, parce que ses personnages sont des Dieux ou des Rois, ne doit jamais sortir du stile sublime ; & que la Comédie, parce que ces personnages sont des bourgeois ou des personnes privées, doit toujours être renfermée dans le simple : puisqu'il est vrai que celle-ci, lorsque le sujet la demande, doit prendre un ton plus élevé qu'à son ordinaire. C'est ainsi, par exemple, que vous voyez dans Térence que Chrémès, quand il est

pour ainfi dire, dans un car
perfonnages, quand ils font 1
tunés, empruntent pour fe
le ftile & l'air humble de la
que vous pouvez remarque
lorfque Télephe & Pélée pa
comme exilés & miférables
nir à fon but, & toucher d
des fpectateurs, ne manqu
ces Princes un langage conf
préfente, & fe garde bien
bouche de grands termes,
bles & emphatiques.

La raifon de cette condui
pas qu'un ouvrage foit ag
prit; il faut principalemen

mes de nos yeux, doit premiérement en faire couler des fiens; en un mot, il doit nous préfenter fa douleur, s'il veut exciter la nôtre; & c'eft par cette innocente adreffe que les deux Héros d'Euripide, dont nous venons de parler, s'attirent la compaffion des fpectateurs, & les rendent fenfibles à leurs difgraces.

Non-feulement il eft néceffaire que ceux qui compofent, gardent tous ces caractéres différens; mais il faut même que ceux qui récitent leurs ouvrages, peignent fur leurs vifages, & dans leurs geftes, tous les mouvemens & toutes les agitations qui doivent être dans l'ame de ceux qu'ils repréfentent; & s'il y manquent, ils rifquent, ou d'endormir leurs auditeurs, ou de leur fervir de rifée. Car je vous prie, qui ne riroit, ou qui ne dormiroit, lorfqu'on voit des Acteurs qui dans un rôle trifte, ou ménaçant, enjoué, ou grave, ne compofent pas leurs vifages & leurs geftes à la trifteffe ou à la colere, à la joye ou à la gravité?

Au refte, il n'eft pas difficile de pratiquer ce précepte: car comme la Nature nous a tous formés capables de reffentir intérieurement toutes fortes de paffions, les épanouiffemens de la joye, les impétuofités de la colére, ou les abbattemens

dans nos cœurs, tout de ...
donné une langue pour être ensi
tous ces différens mouvemens.

Nos passions ont donc chacun
leurs expressions & leurs gest
que de les assortir de ce qui leu
en mettant à la bouche d'une
les, ou lui faisant faire des ges
nent pas aux mouvemens de
pose infailliblement à la risée d

Non-seulement le stile, les
gestes doivent convenir aux
représenter ; mais encore t
doivent rapporter à la condi
personnes qu'on fait parler:
il y doit avoir de la différence
les expressions, & les gestes

chand qui ſe plaît à rouler par le monde, & d'un laboureur qui eſt attaché à la culture de ſes champs.

On doit même obſerver cette différence ſuivant la différence des Nations : ainſi, autrement doit-on repréſenter un homme de Colchos & un homme d'Aſſirie ; un Thébain & un Argien ; c'eſt-à-dire, que chacun doit garder l'eſprit, l'éducation & les maniéres qu'il peut avoir reçues de ſon pays.

La raiſon de cette conduite, c'eſt qu'il faut néceſſairement que les portraits qu'on fait des hommes, reſſemblent à leurs originaux ; & c'eſt pour cela même qu'un Auteur, qui ſe propoſe de mettre ſur la ſcéne un homme déja connu, doit bien prendre garde de le repréſenter tel que la renommée nous l'a déja fait connoître ; & de ne rien feindre de lui, qui ne conviènne à l'opinion qu'on en a déja conçue : ainſi s'il fait choix du fameux Achille, il faut qu'il nous le repréſente infatigable, prompt à ſe mettre en colére, inexorable, intraitable, ſe croyant diſpenſé de s'aſſujettir à aucune ſorte de droit, & ne voulant rien décider que par la voie des armes : Que Médée ſoit cruelle, & ne ſuccombe jamais ſous les coups de la Fortune : qu'Ino verſe des larmes :

De ce Héros, qu'on vit errant par
Après l'embrasement de la superbe Tr

Vous voyez qu'il ne promet, ce f
récit d'un voyage: & cependant o
la suite étalant toutes les beautés
me, dans les choses merveilleuses
& d'Antiphatès, Roi des Lestrigor
roit les hommes vivans; & du
phéme ce Géant épouventable qui
œil au milieu du front; & des go
de Sylla & de Caribde. Voilà l'a
de n'éblouïr pas d'abord par des l
sont pas soutenus, & qu'on laisse d
d'un coup: mais au contraire, p
agréablement les Lecteurs, un Au
se servir de la même adresse dont

flamme qui en sort ensuite, en est plus belle & plus brillante.

Une autre faute qu'on commet quelquefois en commençant un ouvrage, c'est lorsqu'on va chercher trop loin l'origine du sujet qu'on traite : comme le Poëte Antimachus, qui ayant dessein de chanter l'heureux retour du Prince Diomede, va prendre le commencement de cette avanture à la mort de Méléagre : ou comme cet autre Poëte qui pour chanter la guerre de Troye, remonte jusques à l'Oeuf, dont la fable raconte qu'Hélène étoit sortie.

Cette trop grande exactitude fatigue l'esprit du Lecteur, sur-tout dans le Poëme Epique, dans lequel un Auteur doit se hâter de venir au fait principal, & présupposant comme connues les choses qui le précédent de trop loin, il doit entraîner tout d'un coup ses Auditeurs au milieu de son sujet, sans leur donner le temps d'en rechercher trop scrupuleusement l'origine. En un mot, il doit être absolument le maître de sa matiere : il peut supprimer & ajouter ce que bon lui semble ; retrancher les circonstances véritables, si elles ne sont pas susceptibles des ornemens de la Poësie ; substituer en leur place des fictions ingénieuses, pourvû qu'elles puissent être mêlées

que toutes les diverses pi...
vre, s'y rapportent uniquement.

Bien que nous ayons déja parlé de
doit observer pour ne rien dire qu
ble, il est pourtant nécessaire d'y r
pas oublier un précepte, qui est
goût, & de celui de tout le mond
que ceux qui se mêlent d'écrire,
se dispenser de l'observer, s'ils veul
diteurs soient si enchantés de le
qu'après en avoir vû la représe
quittent le Théatre qu'à regret,
celui qui annonce aura congédié
qu'on aura tiré le rideau.

Ce précepte est, en un mot, q
soigneusement les moeurs & les
divers âges de l'homme pour le

t à jouer, & à badiner avec des petits com-
lui, facile à se mettre en colére, & facile à
iiser, voulant à tout moment tantôt une
e & tantôt une autre.

n jeune garçon qui n'a pas encore de barbe
ienton, & qui n'est plus sous la conduite d'un
epteur, doit être dépeint aimant les che-
t, les chiens, & la campagne : ayant un
d penchant aux plaisirs, & de l'aversion pour-
t qui le reprennent de ses fautes : il renvoye
ours le plus loin qu'il peut la recherche des
es qui lui peuvent être utiles, & n'y pense
l'extrêmité : il aime à faire grande dépense :
rempli de présomption, passionné pour tout
u'il désire, & prompt à abandonner ce qu'il
haité avec le plus d'empressement.

es inclinations venant à changer dans un âge
mûr, il faut représenter un homme fait, don-
: tous ses soins & toute son application à amas-
lu bien, à se faire des amis, à acquérir de la
ation, & concertant ses desseins de telle for-
u'il ne puisse jamais avoir lieu de se repentir,
le se retracter de ce qu'il a une fois entre-

nfin, il faut représenter un vieillard accablé
toutes les infirmités de l'âge, étant sans cesse

tout autant qu'il peut à le fa
& ſes eſpérances auſſi loin d
avoit encore long-temps à
cependant plus avide de la
grin, fâcheux, difficile à co
momens des plaintes à fair
les louanges du temps pa
jeune ; ne pouvant ſouffrir
n'en ſçauroit jouir ; ſoupir
ce que l'eſpérance ne nou
aimant à reprendre les jeun
de bons préceptes, pour
plus en état de leur ſervir

Ainſi, un Auteur, qui
nées qui nous conduiſent
perfection, nous donnent
liée à meſure que nous

tes ces choſes, ſe donnera bien de garde de faire jouer le rôle d'un vieillard à un jeune homme, ou celui d'un homme fait à un enfant; mais s'il veut être aſſûré de plaire, il ne ſortira jamais du naturel, & donnera à chaque âge ce qu'il a de propre & de convenable.

Les régles de la bienſéance demandent auſſi qu'un Auteur mette de la différence entre les choſes qui doivent être repréſentées en plein théâtre, & celles qui n'y doivent être portées que par le récit ſeulement. Car bien que ce que nous voyons de nos propres yeux frappe davantage notre eſprit, que ce que nous oyons raconter & que le propre ſpectacle d'une action ſoit plus vif & plus touchant que la ſimple narration; il y a pourtant certaines avantures qui (pour être trop cruelles ou trop incroyables) ſe doivent paſſer derriere le rideau, & demandent d'être dérobées aux yeux des ſpectateurs, pour leur être enſuite rapportées par un récit, dans lequel le Poëte aura un beau champ pour déployer ſon éloquence.

Seroit-il ſéant, par exemple, que Médée (pour ſe venger de la perfidie de Jaſon) précipitât du haut d'une tour, à la vûe de tout le monde, les enfans qu'elle avoit eu de lui? ou que

Vous voyez, ſans doute, q
trop cruels pour être mis d
. Il ne feroit pas non plu
loir faire accroire aux ſpecta
ſence Progné a été changé
mus en ſerpent; ce feroit
leur crédulité: & pour moi,
le monde eſt en cela de mo
on voit devant ſes yeux d
ture, ou ils ſont horreur,
cruels, ou l'on n'y ajout
qu'ils ſont incroyables.

Ce n'eſt pas aſſez de ne
ſpectateurs par de ſemblab
core qu'une piéce de thé
longue, ni trop courte,
ſité des Auditeurs, ſans la

vention: & l'on ne fera jamais aussi parler de trois personnes dans une même Scéne, éviter la confusion.

ous voyez, sans doute, que l'on ne sçau se dispenser d'observer toutes ces choses, si veut qu'une piéce soit demandée avec em ement, si l'on veut qu'on ne se lasse point voir représenter, & qu'après qu'on l'aura & revûe avec plaisir, on la redemande tou l.

en que le chœur semble séparé & détaché 'ouvrage, il doit pourtant être composé de sorte qu'il s'intéresse dans toute l'action, oue, pour ainsi dire, son rôle comme les s Acteurs, bien qu'il le joue séparément, sa maniére: afin qu'on n'entende rien chan les intermédes, qui ne se rapporte au principal, & semble n'en pouvoir être dé l. Il faut, s'il veut plaire, qu'il prenne tou le parti de la vertu, qu'il aime à entre la bonne intelligence entre les amis, à ré & à modérer les emportemens de la colére, se montre favorable à ceux qui ont aver pour les crimes, & qui ne peuvent se ré e à commettre une méchante action; qu'il manque pas de louer les mets des tables où

famment fur leurs gardes, l
heureufe tranquillité.

Que le chœur fur-tout fe
de de découvrir le fecret de
eft inftruit; c'eft-à-dire, qu
donne lieu aux Auditeurs de
ment de l'intrigue, afin de
par avance le plaifir de la fi
me s'il étoit lui-même dans
qui doit arriver) qu'il laiff
fufpens; qu'il entre, pour a
cœurs; qu'il prenne part a
à leurs fouhaits; & qu'il prie
qu'il leur plaife de donner
l'innocence, à la vertu, qu
fécutée & malheureufe, & c
du crime, qui paroît d'abord

n ; & il en a été à peu-près du Choeur, com-
e de la symphonie qui l'accompagne : car autre-
s la flûte n'étoit pas comme aujourd'hui em-
uchée de laton, & d'une taille à pouvoir être
esque égalée à la trompette ; mais elle étoit au
mmencement petite & douce, n'ayant que peu
trous, parce qu'il n'en falloit pas davantage
ur former un son qui pût assortir le Choeur, &
nplir l'auditoire de ce temps-là, qui n'étoit pas
vaste & si rempli de monde que nous le voyons
jourd'hui, n'y ayant alors qu'un petit nombre
uditeurs, qu'on pouvoit facilement compter,
i d'ailleurs n'aimoient ni l'excès, ni la somptuo-
é, & dont les moeurs douces & bien réglées ne
mandoient ni tant de bruit, ni tant de dépense.
Mais lorsque ce peuple victorieux commença à
ndre les limites de son Empire ; & l'enceinte de
ville, alors il changea de goût, en changeant
condition ; & comme la plûpart passoient im-
nément tout le jour à table, à se donner du bon
nps dans le vin & dans la débauche, cette li-
nce passa insensiblement des moeurs, jusques
ns les vers & dans la symphonie.

Après tout, ce changement étoit inévitable ;
, enfin, bien que ce peuple eût la commodité
vivre en Bourgeois, après s'être affranchi, par

vouluſſent être divertis à
puſſent pas donner dans l
gens, & des eſprits cultivés,
parmi eux.

Ainſi les Joueurs de flût
miéres régles de leur art,
& toutes ces ſuperfluités q
duites, & furent vûs ſur le
menans avec de longues rol
harpe, toute grave qu'elle
choſes ſérieuſes, reçut de l'
ſons par la multiplication d
le Chœur pour s'accommo
reçut auſſi du changement
& dans la penſée : car l'éloc
à l'éloquence du temps qui
obligée de ſouffrir des tour

de prophétique, ne différoit presque en rien des Oracles de Delphes.

Et pour faire voir qu'on s'est moulé de tout temps sur le goût du siécle, c'est que les Poëtes (qu'on vit entrer en lice les premiers pour disputer entr'eux ce bouc qui étoit le prix destiné à ceux qui avoient le mieux réussi à quelque piéce de théatre) firent d'abord paroître sur la Scéne des Satyres tous nuds & hideux à voir, & tâcherent d'égayer par des plaisanteries grossiéres la gravité de la Tragédie : parce qu'ayant à faire à un peuple yvrogne & dereglé, qui venoit à la représentation de leurs ouvrages au sortir des banquets sacrés, où ils se souloient de vin & de viande, il falloit arrêter leurs esprits par quelque nouveauté qui fût de leur goût, & qui chatouillât leur inclination.

Cette licence d'introduire des Satyres dans la Tragédie, s'étant ainsi glissée dans les Ouvrages de Théatre, tout ce que l'on peut faire aujourd'hui, c'est d'en corriger l'excès autant qu'il se peut : & si l'on trouve qu'il y a quelque plaisir de voir que des Satyres en belle humeur, tournent en jeu les choses les plus sérieuses : ce mêlange doit être conduit de telle sorte, que les personnages, qui doivent être graves & majestueux, comme les Dieux & les Héros, tiennent toujours leur rang, & ne des-

voit sous la pourpre
pierreries, oublioient si fort leur dig
les vît après cela dans des gargotte
langage des halles ?

Ce n'est pas que je prétende aussi
entêtés de leur grandeur, qu'ils de
jours guindés dans les nues, & a
leur fortune, sans s'humaniser en
re, & n'oser rire quelquefois ave
au-dessous d'eux ; mais je dis
doivent garder en cela quelque m
me ils doivent s'élever sans ost
orgueil, ils doivent aussi sçavoi
bassesse & sans indignité.

En un mot, il en doit être à
Tragédie, (que les Anciens app
à cause des personnages des Sa
) comme d'une Dam

dans sa danse garde toujours la bienséance, & ne s'abandonne jamais à des postures indécentes. Ainsi la Tragédie (dont l'air noble & le caractére élevé ne supporte qu'à regret les bouffonneries & les turlupinades) lorsqu'elle se trouve engagée d'y descendre, ne s'y doit pas abandonner tout-à-fait; mais elle doit faire connoître sans affectation, qu'elle se fait quelque violence de les souffrir; enfin si elle badine quelquefois, elle doit badiner noblement, sans qu'il lui échappe rien d'indécent, & qui déroge à la gravité dont elle fait profession.

C'est ainsi qu'on doit ménager la pudeur de la Tragédie; & il faut même que les personnages satyriques, quand ils ont l'honneur d'y être introduits, ne disent pas toujours les choses par leur nom; mais il est beaucoup mieux qu'ils parlent à mots couverts, pour ne pas allarmer les oreilles chastes.

Il ne suffit pas d'avoir remarqué de quelle maniere les personnages de la Tragédie se doivent distinguer des Satyres; l'on doit aussi remarquer que le caractere des Satyres doit être différent de celui des Bouffons & des Comiques ordinaires du Théatre: la raison en est, que ceux-ci jouent le rôle des personnes qui vivent dans l'enceinte des Villes, & dans la société humaine; au lieu

différence entre le langage
Compagnons, (dont toute l'inclina
de sçavoir jouer quelque tour de
excroquer finement l'argent de que
me) & le langage du Pere Siléne,
chés de sa suite, dont tous les sen
tes les expressions doivent tenir
de la rudesse des forêts, & sentir l'
des Yvrognes, dont on leur a comn

L'on prend un si grand plaisir
fictions des Poëtes suivent la na
que l'on connoît, que tout le m
d'abord qu'il n'est rien de plus ais
autant; cependant ces graces natu
tant plus difficiles à imiter, q
aisées à ceux qui ne connoissen
coûtent, & qui d'ordinaire, ap

uisse être) qui, conduit & manié de
ait une grace & une beauté toute sin-
ne fasse honneur à celui qui l'a traité

: persuadés de cette vérité, revenons,
:, aux Faunes & aux Satyres. Ne se-
une chose choquante, si ceux que
ıde sçait être sortis du fond des forêts,
: instruits du tracas & des intrigues des
nme s'ils étoient nés dans les carre-
u'ils eussent passé toute leur vie dans
& dans les places publiques, ou qu'ils
dans leurs vers une douceur & une
puérile ? Vous voyez, sans doute,
ıs de bon sens seroient choqués d'une
ıite.

pas aussi que je prétende que les Sa-
bien faire les Satyres, prononcent des
, & vomissent toutes sortes d'ordures;
e les gens de la lie du peuple approu-
langage, il est certain que les hon-
, dont on doit principalement consul-
, bien loin d'applaudir à ces infamies,
assûrement scandalisés, & ne les pren-
; en bonne part.

ɔëtique est d'une si vaste étendue, &

reille par un même son ; ce qui étoit désagréable & ennuyeux : & le second, qu'ils couloient avec trop de rapidite ; ce qui étoit cause que les choses qui y étoient dites, n'avoient pas le temps de faire impression sur l'esprit. Pour remédier tout à la fois à ces deux défauts, on s'avisa judicieusement de mêler dans ces Vers les pieds qu'on appelle Spondées, qui sont composés de deux syllabes longues ; & ainsi, par la lenteur de cette mesure, l'on diversifia le son de ces Vers, & l'on modifia en même-temps la rapidité de leur cadence.

Mais, voyez combien en cela même on prit de précautions pour la douceur de l'harmonie : c'est, que bien qu'on reçût les Spondées dans les vers Iambiques, l'on établit néanmoins que l'iambe, (auquel on faisoit perdre quelque chose de ses droits en lui associant un étranger) demeureroit toujours dans le second, dans le quatriéme & dans le dernier pied du Vers, pour empêcher qu'on ne rencontrât deux Spondées de suite, à cause qu'ils auroient produit une trop grande lenteur ; & ainsi, par le mélange bien concerté de deux qualités opposées qui s'entre-prêtent du secours l'un à l'autre, l'on diversifia agréablement la cadence de ces Vers, en se

quées) a laiffé, au fenti

de la rudeffe & de la du

fententieux Vers que no

que ceux du Poëte Enniu

foient récités avec empha

qui ont l'oreille délicate n

par les charmes de la pr

noiffent facilement, ou q

dans fes vers, à caufe qu'il

le temps & tout le travai

véritablement ignoré les

eft une faute qui n'eft pa

Je dis que ceux qui ont

ont fait cette remarque ; ca

pas également de la mélod

que l'on a fouvent fait gra

Latins, ce qui n'eft pas tr

Que doit donc faire, à votre avis, un habile Auteur ? Lui conseilleriez-vous d'écrire négligemment & à l'avanture, sur ce fondement que peu de gens prendront garde à ce qui lui aura échappé contre les régles de l'Art ? ou bien trouvez-vous que ce soit plus sagement fait, qu'il s'imagine que tout le monde decouvrira d'abord toutes ses fautes, & que dans cette pensée il s'applique à n'en commettre aucune pour n'avoir pas besoin de pardon ? Je ne pense pas qu'il soit difficile à se déterminer sur cela, puisqu'il vaut, sans doute, beaucoup mieux qu'un Auteur prenne ce dernier parti. Car enfin, si son ouvrage ne mérite pas d'ailleurs d'être loué, il aura au moins cet avantage, qu'on ne pourra lui reprocher aucune faute.

En un mot, voulez-vous des guides assurés pour vous enseigner la route qu'il faut tenir ? Proposez-vous, pour exemple, les Auteurs d'entre les Grecs qui ont le mieux écrit ; lisez-les sans cesse, feuilletez-les jour & nuit, & vous vous ferez une habitude d'écrire comme eux, en imitant leur pureté & leur exactitude.

Je pardonne à nos ayeux qui ne vivoient pas dans un siécle si éclairé que le nôtre d'avoir donné des éloges à la versification licentieuse de Plaute, & à ses fades plaisanteries ; & d'avoir admiré ces

de toutes ſortes de Vers, & à co
ſur leur harmonie; nous devons a
peu plus délicat, & nous mouler
plus exacts & plus achevés.

Ce n'eſt pas aſſez d'imiter ceux
écrit, il faut, s'il eſt poſſible, les
chérir par-deſſus ce qu'ils nous o
ainſi que les plus beaux Arts ont é
perfection, & que la Tragédie a é
élévation où elle eſt parvenue, p
tain que ſa naiſſance eſt auſſi baſſe
qu'on la puiſſe imaginer.

Theſpis, Poëte Grec, fut le p
cha cette matiére, & voici ce q
l'occaſion. On raconte qu'un jo
étoit Seigneur d'un petit village

i la saison des vendanges ; & comme le vin nou-
ı met en belle humeur, cette troupe rustique
nt couronnée de Pampres, & barbouillé le
ge avec de la lie, se mit à sauter autour de cette
ı, en dansant & en folâtrant. Il arriva cepen-
que ce que le hasard avoit fait naître cette an-
là, fut renouvellé les années suivantes dans la
ıe saison, & passa ensuite en coûtume dans
es les bourgades voisines. Ce ne fut pas tout,
ɔaysans ainsi déguisés, & suivis de la foule que
ɔectacle attiroit de tous côtés, prirent de-là oc-
ɔn d'aller impunément chanter des injures en
équipage devant les portes des Bourgeois d'A-
ies, dont ils avoient reçu quelque mauvais
ement : & le Poëte Thespis s'avisa de compo-
les chansons satyriques pour ces nouveaux Ac-
s, & leur apprit à monter sur des tombereaux,
r aller plus commodément d'un côté & d'autre.
ıile ensuite fixa cette troupe ambulante sur un
ıfaut, inventa les personnages, le fameux
hurne, les habits de théatre, & (au lieu de
nsons & d'Invectives) leur apprit à réciter des
s graves & majestueux. Voilà l'origine de la
gédie. Si cette chévre ne fût pas entrée dans
vignes d'Icarius, peut-être seroit-on privé de
livertissemens.

& ces concerts satyriques qui ne r
d'injures, se voyant dépouillés d
re, dont ils étoient en possessi
traints de se taire honteusement
châtiment.

Nos Poëtes Latins qui suivirent
près les Poëtes Grecs, ne mire
pour réussir, & firent essai de to
jets, soit graves, soit comiques
leur avantage qu'ils n'acquirent p
médiocre, lorsqu'ils osérent bien
des premiers inventeurs pour s'a
matiéres qu'à celles qui avoient
& célébrer sur la Scéne les actio
soit celles qui étoient susceptibl
du caractére tragique, soit celle
doient que la simplicité du comiq

leurs ouvrages, & si (sans se rebuter du
ail) ils mettoient plus de temps qu'ils n'en
loyoient à les composer.
ous donc, mes chers Pisons, qui écrivez dans
eau siécle, & qui (étant sortis de l'illustre sang
fuma Pompilius,) êtes obligés de songer à la
e du nom Romain, aussi bien qu'à votre pro-
éputation; vous, qui par toutes ces considé-
ns êtes plus exposés en vûe que les autres;
iez-vous bien de garde de produire témeraire-
t vos ouvrages, s'ils n'ont pas été châtiés
la derniere exactitude, & ne les exposez pas
ublic, que vous ne les ayez retouchés plu-
s fois; en un mot, jusques à ce que vous
ayez donné toute la perfection dont vous êtes
ıles.
ne faut pas néanmoins que cette trop grande
cation posséde un Poëte à tel point, qu'elle
nde sombre, farouche, & l'oblige à se refuser,
ne font la plupart, les choses qui regardent
propreté, ou la commodité de la vie; enfors
'à son air taciturne & négligé il se fasse distin-
des autres hommes. Je sçai bien qu'à cause
Démocrite (qui, en fait de Poësie, donnoit
à la Nature, & presque rien à l'Art) qu'à
, dis-je, que ce Philosophe a dit en raillant

tre craſſeux & mal-propres ; & ſ
leurs ongles & de leurs barbes , q
y faire toucher : Je ſçai que comn
cherchent la ſolitude & évitent ſ
bains, de peur d'y laiſſer leur c
qu'ils ſont tout cela , parce que c
titre de bel eſprit & de grand Poët
mais donné au Barbier Licinus à
veux de ces têtes folles , que to
Anticires ne ſçauroit rendre ſaine

Mais en vérité n'eſt ce pas la
qui puiſſe tomber dans l'eſprit ?
j'avoue de bonne foi que (ſi po
ſie , il ne faut qu'avoir cet air triſt
lancolique) je ſuis bien fou de n
Printemps comme je fais, pour
qui me donne la jauniſſe , puiſqu

de trop ; la chose ne seroit pas fort mal-aisée, s'il ne falloit que pratiquer les maximes de ces gens-là : vraiment suivant les préceptes que je donne, je n'oserois avoir une telle présomption, & j'avoue que tout ce que je puis faire, c'est d'enseigner aux autres ce qu'on est obligé d'observer pour bien écrire, sans prétendre le pouvoir pratiquer moi-même : heureux encore si je leur puis apprendre ce que je ne me vante pas de sçavoir exécuter, & si je puis faire en cela comme les pierres dont on se sert à aiguiser, qui communiquent au fer une qualité qu'elles n'ont pas par elles-mêmes !

Voulez-vous donc, mes chers Pisons, qu'au lieu de ces imaginations extravagantes, je vous enseigne où les Poëtes doivent puiser toutes leurs richesses ? Voulez-vous que je vous dise ce qui produit & ce qui forme la belle Poësie ; ce qui apprend à discerner la véritable éloquence d'avec la fausse ; ce qui montre jusques où l'excellence de l'Art peut être portée, & jusques où l'erreur & l'ignorance nous peuvent entraîner ? Pour vous le dire en un mot, le fond & la source de toutes ces choses, c'est la vertu de la véritable sagesse.

Il faut que les Auteurs commencent par être

écrits des Disciples de ...,
reté de leurs ouvrages est un frui
de l'innocence de leur vie. Si v
l'esprit rempli de belles pensées,
un grand fonds de vertu, & vous
ce que vous produirez coulera
si riche source. Celui qui est
obligations où son devoir l'e
Patrie; celui qui sçait rendre à
que les loix de l'amitié demande
mere, l'honneur & la révére
dûs; à ses freres, ce que le dr
de lui; à ses hôtes, & à ses
l'hospitalité & la civilité l'eng
connoît exactement les devoi
d'un Magistrat & d'un Général d
non seulement sçait toutes ce

ions feront naïves & bien entendues ; parce qu'un tel Auteur tire toutes fes penfées de fon propre fonds, & fent lui-même le premier les chofes qu'il veut exprimer & faire fentir aux autres.

J'ai raifon de dire qu'avec toutes ces qualités un Auteur ne manquera jamais de réuffir ; car quand il ne poffféderoit pas toute l'adreffe de l'Art, & n'auroit pas une grande politeffe, il eft certain qu'au moins il imitera parfaitement bien la Nature, & c'eft ce qu'il y a de plus effentiel dans l'Art de bien écrire. N'avez-vous pas remarqué auffi-bien que moi, que fouvent une piéce de Théatre (qui n'aura que cette feule beauté de bien convenir au lieu où eft la Scéne, & aux mœurs & aux maniéres de ceux qu'on y repréfente) bien qu'elle ne foit pas ornée des graces de l'éloquence & de la richeffe des expreffions ; n'avez-vous pas, dis-je, remarqué qu'une telle piéce attachera davantage l'efprit, & donnera plus de fatisfaction, que celle dans laquelle l'on trouvera véritablement une belle verfification, mais dépourvûe de fens & de folidité ; & qui ne contiendra que des bagatelles qui feront plus de bruit aux oreilles, que d'impreffion fur les cœurs ?

qu'il faut le faire) l'étude de la
de des belles Lettres, & que l
la gloire étoient les seuls objets
désirs.

Au lieu de ces nobles sentim
vent seuls élever l'esprit à de bel
à quoi est-ce, je vous prie, q
jeunes gens de Rome? on les é
des richesses: on leur apprend a
gles de l'Arithmétique, à diviser
cent parties: on les instruit à c
l'addition, & la soustraction. I
d'interroger sur toutes ces belles
de l'usurier Albinus, il ne manqu
satisfaire, & répondant docte
que vous lui demanderez, vous
rément capable de conserver l

:, dis-je, qu'étant une fois gâtés de
ıdite rouille, ils ſoient jamais capables
des vers qui méritent qu'on les enduiſe
ſuc de Cédre, ou qu'on les enferme
caſſettes faites avec du bois de Cyprez,
empêcher de périr ? Il y auroit ſans
: l'injuſtice de le prétendre ; ces gens
ne ſçavent que compter leur argent,
ıpables de remplir les devoirs que ſe
ıt les Auteurs, dont les Ouvrages ne
jamais ; parce que ceux-ci (au lieu
ıngés des déſirs ſordides de ces eſprits
[ui ne ſongent qu'à eux-mêmes) négli-
contraire leurs propres intérêts, pour
ıer à la ſatisfaction des autres : & tout
· eſt, ou d'inſtruire, ou de plaire, ou
tous les deux enſemble en faveur du

:ſte, ſi vous voulez inſtruire, expliquez
de mots les préceptes que vous aurez à
afin qu'on les conçoive promptement,
vous rencontriez des eſprits dociles à
nettre, & fidéles à les retenir ; tout
n dit de trop en matiére d'inſtruction eſt
t, & l'eſprit raſſaſié, le rejette avec dé-

qu'on vous permet de feindre,
croire à vos Auditeurs des chof
le fens commun, comme le fere
ple, ces fornettes, qu'on noı
forciéres, qui après avoir, dit
beaux enfans dont elles font a
enfuite tous vivans de leurs en

Enfin, un Auteur doit pren
des gens de différent goût à c
par conféquent il faut que fes
affaifonnés d'une telle maniére
à tout le monde. Les gens de
ple, qui font ordinairement g
en âge, comme les Sénateurs,
frir les Poëmes dont on ne fçau
cun fruit folide, & aucune bo
les Gens d'épée, & les Gala

& rendre un ouvrage achevé de tout point, il faut mêler l'agréable à l'utile; en un mot, il faut plaire & inftruire en même temps, afin que chacun y puiffe trouver fon compte.

Voilà le véritable caractere des Livres qui enrichiffent les Libraires, & qui bien loin d'être enfevelis comme les méchans ouvrages dans la pouffiere d'une boutique, font portés par toute la Terre, & au-delà des Mers. Voilà les livres qui rendent les noms de leurs Auteurs célébres par tout le monde, & dans la poftérité la plus éloignée, en les faifant revivre long-temps après leur mort dans la mémoire des hommes.

Bien qu'il y ait tant de chofes à pratiquer pour acquérir à jufte titre la réputation de bien écrire, la difficulté ne doit pas vous rebuter, & vous faire perdre courage. On n'exige pas des Auteurs une perfection entiere : il y a certaines fautes qui font fi légeres, qu'on veut bien les laiffer paffer à ceux qui écrivent, parce qu'en effet ils n'en font pas abfolument les maîtres. L'on pardonne à un habile Joueur de Luth de ne pincer pas toujours les cordes avec le même fuccès. On fçait bien que ces cordes rendent quelquefois des fons qui ne répondent pas à fa main & à fon intention: il peut arriver qu'il le demandera grave, & que

bien le luth, & que celui-ci tire j'

Il en eſt de même d'un Auteur ſes Ouvrages ſoint remplis de gr on ne ſera pas ſcandaliſé qu'il y quelques fautes de peu de conſéc ſa propre faute, ſoit à cauſe que pas parfaits, & que nous ne pou (quelque précaution que nous tout ce que nous faiſons ne ſe ſ foibleſſe de notre nature.

Ce n'eſt pas qu'il faille étendı tolérance: On ne feroit pas d'h toujours ce qu'on ſupporte que plaiſance: & comme un Copi ſeroit pas pardonnable s'il re dans la même faute dont il a e- ... l'on ſe mocqueroit

ouvrages la même justice que l'on rend à ceux du Poëte Cherile : On l'admire avec plaisir dans les endroits de son Livre, qui sont dignes d'être admirés, mais en même-temps aussi on a du mépris pour les endroits qui le méritent.

Vous me direz sans doute qu'Homére luimême, tout grand Poëte qu'il étoit, s'est bien oublié quelquefois : je l'avoue ; mais enfin dans un Ouvrage aussi long que le sien, il n'est pas possible que l'esprit veille sans cesse, & soit toujours également tendu : d'ailleurs, comme nous avons déja dit, il en est de la Poësie comme de la Peinture ; il y a certains endroits dans les Poëmes, qui, plus on les examine de près, plus ils paroissent beaux ; il y en a d'autres, qu'il ne faut pas regarder de si près : les uns ne sont pas faits pour être exposés au grand jour, & pour être examinés avec la derniere exactitude ; les autres peuvent soutenir la plus vive lumiére, & la critique la plus rigoureuse : enfin les uns ont été faits pour plaire à la premiere vûe ; mais les autres ont été travaillés pour être vûs & revûs avec plaisir.

Celui qui ne connoît pas toutes ces délicatesses, ne doit pas se mêler d'écrire ; & trouvez bon

fur cela, (vous-même, cher Pifo
né de votre maifon, vous qui
judicieux par vos propres lumiér
inftructions de votre illuftre pere
tous les jours) trouvez bon, je
je vous dife ici une chofe fur la
confeille de faire férieufement réfl
un mot, qu'il y a certaines profe
quelles la médiocrité de mérite pe
te en quelque maniére: on fuppo
ple, un Orateur, bien qu'il n'ai
loquence de Meffala Corvinus:
Jurifconfulte, bien qu'il n'ait pa
fçavoir qu'Aulus Caffelius; & q
l'autre n'excellent pas dans leur
fent pas d'être eftimés, & d'avoir
pour la Poëfie, il n'en va pas
faut exceller, ou ne s'en mêler
Les Poëtes médiocres ne peuve
aucune forte d'eftime, il n'y a
eux; les Dieux ni les hommes n'
trouvé bon, & n'approuveront ja
éléve des colonnes, pour y grav
ou pour y étaler les affiches de leu

La raifon de cela eft que tout ce
né pour le divertiffement, doit êt

lence parfaite, ou n'eſt pas ſupportable : & tout de même que l'on trouble plutôt la joie d'un repas, que l'on n'y contribue au plaiſir, ſi l'on y mêle une ſymphonie diſcordante, ſi l'on parfume la tête des conviés avec des odeurs déſagréables, & ſi à cauſe de la rareté ſeulement on s'aviſe d'y ſervir des mets rebutans, comme ſont les vieux pavots blancs aſſaiſonnés avec du miel de Sardaigne, que les herbes & les fleurs de cette Iſle rendent amer & de mauvais goût ; tout de même, dis-je, que toutes ces choſes ne ſervent qu'à troubler la joie de la table, ſi elles ne ſont exquiſes, parce qu'on s'en peut paſſer, & que c'eſt ſeulement pour le plaiſir qu'elles ſont introduites ; il en eſt de même de la Poëſie, (comme elle n'a été inventée que pour plaire, & que l'on s'en pourroit facilement paſſer, ſi on vouloit) ſi elle n'eſt exquiſe & du premier ordre ; ſi comme la Muſique, elle n'a de la mélodie ; ſi comme les parfums, elle n'eſt agréable ; ſi comme le miel, elle n'a une douceur naturelle, elle eſt dégoûtante & ennuyeuſe, & l'on n'en fait aucun compte.

Cependant c'eſt une choſe étrange que la manie de la plûpart des gens ſur ce chapitre-là. Ceux qui n'excellent point à jouer de la flûte,

... ou à faire
mettent point aux
ce que les uns & les
ser à la risée des spe
justement par leur in
que trop vrai que c
Poësie, ne laissent p
de faire des vers, &
(me dira quelqu'un c
pas? Ne suis-je pas ne
ne suis-je pas honnêt
sera-t-il pas permis c
des vers, & de les m
taines gens raisonnent.
Je sçai, mes chers P
éloignés de ces sentime
persuadés que l'on ne
...

que de les produire, de les ſoumettre au jugement du ſçavant Critique Métius Tarpeïus, & de bien conſulter le ſentiment de votre pere ou le mien propre, ſi vous m'en jugez capable.

N'ayez pas ſur-tout cette impatience que l'on remarque dans la plupart des Auteurs, de vouloir produire leurs ouvrages auſſi-tôt qu'ils ſont faits; il vaut beaucoup mieux les garder long-tems dans le cabinet, que de les publier avec trop de précipitation; parce que tandis qu'on les tient en ſon pouvoir, on eſt toujours en état de corriger ce qu'on veut, au lieu qu'il n'y a plus de retour quand on les a une fois donnés au Public.

Penſez-vous que ſi les premiers Poëtes n'avoient pas obſervé tous ces préceptes, & n'avoient pas gardé toutes ces précautions, la Poëſie eût jamais produit ces fruits & ces grands avantages que le monde en a recueilli? Non ſans doute; car lorſque les Dieux voulurent bannir de la Terre la férocité & la barbarie qui y regnoient autrefois, ils inſpirerent cette ſage conduite au divin Orphée, pour être l'interpréte de leur volonté: ce fut en pratiquant ces enſeignemens que cet homme extraordinaire (mettant la derniere main à ſes Ouvrages, & leur donnant ce charme ſecret, qui eut le pouvoir d'hu-

la Poëfie, voulurent que
quaffent par le miniftére de
ce langage pour prédire au
accidens de leur vie: les
après les Dieux tiennent
le monde, voulurent bien
fe fervît du fecours & de
pour mériter leurs faveurs
nes graces: enfin c'eft à la
vons (parmi tant d'autres
donne) les divertiffemens
charmans, qui nous délaffe
nos plus pénibles travaux &
fatigues.

J'ai bien voulu, mes ch
ter à faire réfléxion à to

Après cela peut-être feriez-vous bien aife de fçavoir, fi c'eft à l'Art ou à la Nature, que l'on doit l'excellence de la Poëfie. A vous dire ce que j'en penfe, comme je ne vois pas ce qu'on peut attendre de toutes les régles de l'Art fans une heureufe naiffance, je ne vois pas auffi ce qu'on peut efpérer du plus beau génie, s'il n'eft cultivé par les régles de l'Art: & pour moi je fuis perfuadé qu'il ne faut point féparer ces deux chofes, puifqu'elles fe prêtent du fecours l'une à l'autre, & qu'elles concourent mutuellement à former un excellent Poëte.

Ce n'eft, après tout, qu'à force de travail & d'application, qu'on excelle en toutes chofes: vous n'ignorez pas les peines que fe donnent en leur enfance, ceux qui fe propofent d'être un jour couronnés dans les jeux Olympiques, & de remporter l'honneur de la courfe: vous fçavez pour en venir là, combien ils ont fué, combien il leur a fallu endurer & du froid & du chaud, & avec quelle exactitude ils fe font privés & du vin & des femmes: & vous n'ignorez pas auffi que ceux qui dans les jeux Pythiques chantent fur la flûte la victoire qu'Apollon remporta fur le ferpent Pithon, avant que de prétendre d'être couronnés en public, fe font

fure des maîtres.

Si nous étions nous-
des louanges que nous v
ne, il ne feroit pas be
peine pour acquérir de
malheur il n'en va pas
l'encens, fi nous vouloı

Je fçai pourtant que
font pas difficulté de fe
voyant que perfonne n'
je fçai qu'ils ont accoû
fomptueux langage : *Je*
admirable, me fuive qui p
nier à bien écrire, pour m
infupportable, fi quelqu'un
je ne fuis point, ajoûte-t'
qui au lieu de dire franc

qui véritablement ne se donnent pas des
nges eux-mêmes, mais qui ne cherchent à
er leurs Ouvrages qu'à des gens qui ne leur
puissent pas refuser : il n'est pas difficile, par
nple, à un Poëte, qui a de belles terres,
eaucoup d'argent à intérêt, d'amasser une
pe de flateurs, que l'espérance du profit at-
de tous côtés auprès de lui, à peu-près
me la foule qui s'assemble autour d'un
ur public, dans la vûe de gagner quelque
e sur les marchandises qu'il expose en vente.
lais après tout, celui qui est en état de trai-
nagnifiquement ceux dont il veut consulter
ntiment sur ses Ouvrages; celui qui les réci-
ceux pour lesquels il offre de cautionner,
qui leur promet de les retirer de quelque mé-
d procès où ils sont engagés; celui-là, dis-
ne sera-t-il pas bienheureux, si parmi cette
e de gens intéressés il peut distinguer un vé-
le & sincére ami d'avec un fourbe & un
mulé ?

i vous voulez qu'on vous conseille avec sin-
té sur vos Ouvrages, donnez-vous bien de
le de consulter de telles gens : au contraire,
ous avez obligé quelqu'un, ou que vous
ez prêt à le faire, ne prenez point ce temps-

O ! que cela eſt beau ! que
cela eſt juſte ! vous le verri
lir & s'extaſier à chaque ver
voit jamais rien vû de pareil
ler de ſes yeux des larmes d
roit pas vous refuſer ; il fau
du pied en terre , & toutes ſ
roient croire qu'il ſeroit ch
ſeriez-vous. ſatisfait de lui
Comédie , vous qui ſçave
prend à louage pour pleurer
& qui ne s'affligent que par
l'argent, font cent fois plu
ceux qui ſont affligés tout d
même d'un flateur impudent
de fauſſes louanges : il ſe dé
ge qu'un ami ſincére qui

nt exposés plus que les autres hom-
Timulation des flateurs, parce qu'ils
re du bien à tout le monde? & que
cela que l'on dit, que quand ils veu-
itre le fond du cœur de ceux qui les
, (pour s'assurer s'ils sont dignes de
rs) ils sont obligés de les faire bien
e se servir de l'usage du vin, com-
douce torture pour leur arracher la
s ont de la peine à découvrir autre-

ur vous dire qu'il ne faut pas se fier
monde, & que l'on ne doit jamais
'es Ouvrages au jugement de ceux,
beau dehors, & sous une franchise
cachent un esprit trompeur & diffi-
doit plutôt jetter les yeux sur un juge
lairé, & incorruptible, tel qu'étoit
uintilius Varus, ce Poëte de Cré-
, lorsqu'on le consultoit sur quelque
prioit franchement ceux qui le lui
t, de corriger, ou de retrancher les
u'il ne trouvoit pas à son gré; &
elqu'un avoit inutilement essayé par
is fois de le contenter, & qu'il lui ve-
u'il ne pouvoit pas mieux faire, il lui

... vers empoullés)
que puits, ou dans
qu'il arrive quelque
aux merles, pour
trop d'attachement)
qu'un tel Poëte a be
qu'on le vienne tirer d
treprendre ; car enfi
le pourroient secourir e
si un homme si extrava
pité lui-même de dessei

On sçait que le Poëte
Sicile, dans les accès de
cipita dans les fournaises
ginant follement que si le
pas son corps, ils se persu
enlevé au rang des Dieu

mort à un homme qui demande à vivre. Après-tout, qu'avanceroit-on de garantir une ; du péril un Poëte possédé de la folle envie mourir pour acquérir de la gloire, puisqu'il n seroit pas plus sage une autrefois, & ne :droit pas, pour cela, sa fureur & sa manie? Ne semble-t-il pas que les Dieux ont permis e ces gens-là soient possédés de l'enthousiasme Poëtique, pour leur faire expier quelque ind crime? Ne semble-t-il pas qu'ils ont violé sépulcres, foulé aux pieds les cendres de ceux i leur ont donné la vie, ou commis quelque :rilége?

Considérez un peu dans les rues un de ces rieux: à voir comme tout le monde évite sa ncontre, vous ne le prendriez pas pour un mme, mais pour une bête féroce: les sçans & les ignorans prennent la fuite dès qu'il roît, de crainte qu'il ne les accable par le ré: de ses vers: on a plus de frayeur de lui, l'on n'en auroit d'un ours, qui auroit échappé ceux qui le gardent; & ce n'est pas sans rain que l'on craint: car lorsqu'un tel Poëte a ie fois saisi quelqu'un, il l'assassine sans miséorde par la lecture de ses vers extravagans, n'y a point de quartier à attendre; c'est une

Poëſie eſt un métier déli
quefois en folie, & qu'il
mêler, quand on n'a pa
reuſe diſpoſition; enfin
eſt important de ſe ſoum
ſes de l'Art, & de prat
les avis que je viens de v

F I

ŒUVRES

DE

MR. DE PALAPRAT.



LE
CONCERT
RIDICULE,
COMEDIE.
EN UN ACTE,

Représentée pour la premiere fois le 14 de Septembre 1689.



DISCOURS

SUR LE

CONCERT RIDICULE.

VOICI une bagatelle qui eut une réussite bien au-dessus de mes espérances. Après quelques représentations qui avoient toujours de plus en plus le bonheur de plaire, elle eut cela de particulier qu'on la joua sept jours de suite, & sans alternative, pour profiter de l'engouement du Public, parce que Messieurs les Comédiens étoient obligés d'aller à Fontainebleau. Elle fut reprise à leur retour, & on y couroit avec tant de fureur, qu'elle fut jouée bien au-delà du tems marqué pour jouer des petites Pièces nouvelles, lequel finit ordinairement à la S. Martin.

Je crois qu'outre la mode & la nouveauté du badinage sur l'absence des Officiers, sa simplicité sur-tout fit son succès. Ce n'est qu'un rien. La premiere idée m'en vint dans une compagnie fort enjouée,

:e, quand on eſt contraint de l'élaguer
c précipitation.

Ce fut auſſi dans cette compagnie dont
viens de parler, avec laquelle j'étois
Feu d'artifice, que je fis la Parodie de

La Diſette des Chapeaux, &c.

:ette Parodie fut ſi bien goûtée, qu'elle
eva de me faire ſuccomber à la ten-
on de bâtir une petite Comédie ſur
auſſi leger fondement. Nous n'eûmes
ɔord, mon Aſſocié * & moi, d'autre
et que l'entrée du théatre, choſe très-
ımode à des gens qui l'aiment & qui
'ont auſſi ſouvent que nous y allions
ce tems-là ; en effet nous n'y étions
res moins aſſidus que les Acteurs mê-
, & le ſpectacle fini, nous paſſions
bonne partie de nos jours avec quel-
s-uns de ces Meſſieurs, qui étoient
ıe très-bonne & très-enjouée compa-
:, & dont les maiſons avoient des
ſmens que je regrette encore tous les
rs.

l'égard des Piéces de ce Recueil **,
ıe ſçaurois qu'être fort éloigné de ſouf-

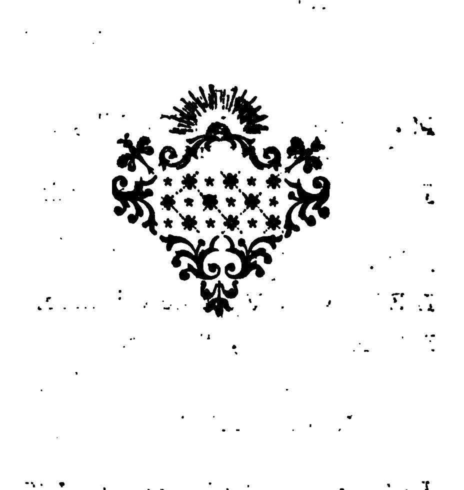
V. la Vie de M. de Brueys & ſes œuvres.
* Edition de Palaprat 1712.

fée là-dessus, ...

fut en 1696. au Siége de Valence, ...
Grand Prince, sous les ordres duquel Monsieur le Maréchal de Catinat commandoit notre armée, *m'ayant fait l'honneur de me dire des choses fort gracieuses sur le Grondeur*, *je répondis à S. A. R.* avec une modestie juste & vraie, mais dont peu d'Auteurs peut-être se seroient piqués à ma place, *qu'un de mes amis avoit beaucoup de part à cet Ouvrage.*

On a mis sous mon nom tant de Piéce de théatre, que si par cette nouvelle éd tion je ne faisois pas une déclaration pu blique de celles que nous avouons mo Ami & moi, un plus long silence de r part seroit criminel; & quelque horre que j'aye toujours eue pour l'ombre la p éloignée de tout ce qui peut seulem ... le plagiat, on pourroit m'ac

e édition nouvelle, qui est la pre-
re dont je me sois mêlé. Toutes les
:édentes sont allées comme il a plû à
ntaisie & à la négligence d'un Libraire.
ınt à celle-ci, je n'ai pas épargné mes
s pour la rendre correcte.



Madame DE PONTERAN, Veuve.

MARIANE, Fille de Madame de Ponteran.

CLITANDRE, Amant de Mariane.

Mr. COURTINET, Procureur.

Mr. COURTINET, Fils, Avocat, accordé à Mariane.

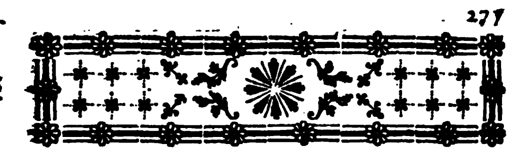
JAVOTE, Servante de Madame de Ponteran.

JONQUILLE, Laquais.

L'EPINE, Valet de Clitandre.

LA MOTTE, Sergent.

Mr. MARTINET, Muſicien.



LE CONCERT RIDICULE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

Mde. DE PONTERAN, JAVOTE, JONQUILLE.

Mde. DE PONTERAN.

JONQUILLE, il y a long-temps que mes gens ont dîné, qu'on mette les chevaux au carosse. Javote.

JAVOTE.

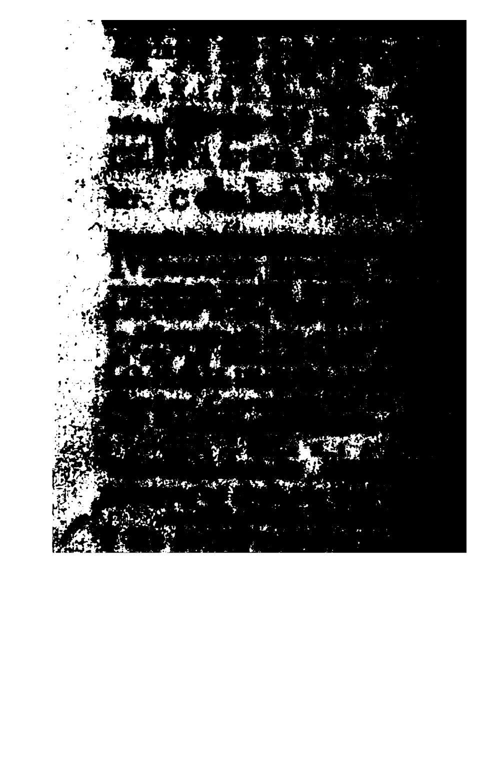
Madame.

Mde. DE PONTERAN.

Ma fille est dans sa chambre, faites-la venir.

JAVOTE.

Est-ce pour sortir avec vous, Madame?



Mde. DE PONTERAN.

, ma fille, ce n'eſt pas aſſez, & je vou-
ue vous le fiſſiez ſans répugnance.

MARIANE.

beaucoup demander, Madame, pour des
omme Meſſieurs Courtinet ; vous ſçavez
ien les ſcandaliſe, qu'ils prennent toujours
ers toutes les honnêtetés que l'on a pour
t vous avez été brouillés je ne ſçai com-
 fois pour des bagatelles.

JAVOTE.

t vrai, Madame, que ce ſont de vilaines
ls diſent par tout que vous les mépriſez
qu'ils ſont de la robe, & que vous êtes la
d'un Colonel.

Mde. DE PONTERAN.

te, vous plairoit-il de vous taire ?

JAVOTE.

e puis ſouffrir, Madame, qu'on parle mal
s.

Mde. DE PONTERAN.

te....

JAVOTE.

un Procureur, parce qu'il a trente mille écus
ner en mariage à ſon grand benêt de fils
at, oſe publier par-tout que Madame de
an eſt la femme de Paris la plus glorieuſe
lus vindicative.

Mde. DE PONTERAN.

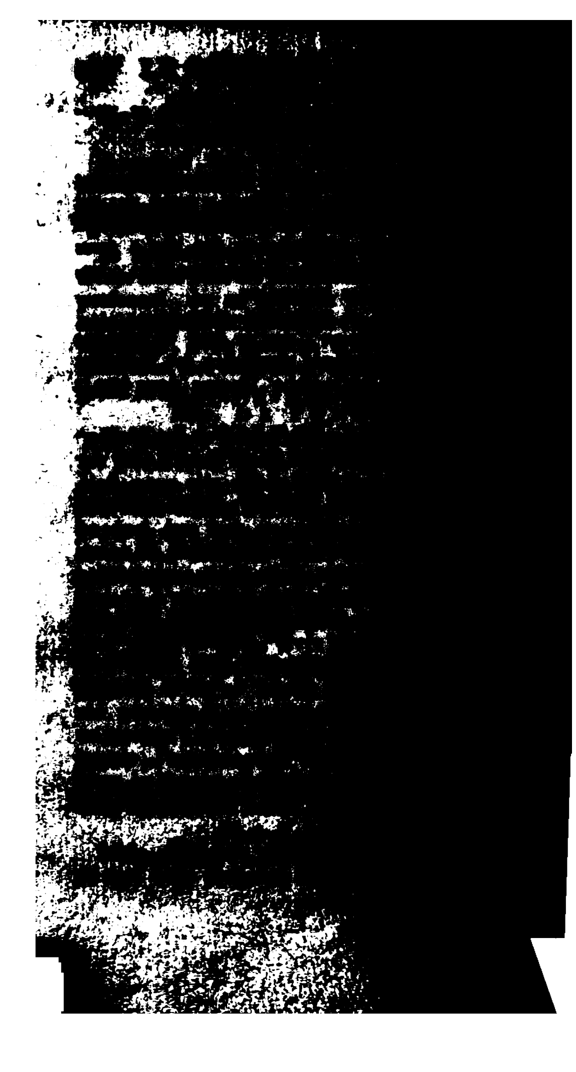
te, encore une fois....

JAVOTE.

diſcours peuvent-ils ſe ſupporter d'un Pro-
& d'un Avocat ?

Mde. DE PONTERAN.

us tairez-vous ?



[redacted]

SCENE III.

MARIANE, JAVOTE.

MARIANE.

Helas!

JAVOTE.

Qu'avez-vous donc?

MARIANE.

Juste Ciel!

JAVOTE.

Vous ne me dites rien, & vous pleurez.

MARIANE.

N'est-ce pas t'en dire assez?

JAVOTE.

J'entends à peu près ce langage: mais....

MARIANE.

Ah, me voilà perdue! je me verrai mariée aujourd'hui à un homme que je hais plus que la mort, & je perds Clitandre pour jamais.

JAVOTE.

Franchement votre mere vous joue là d'un mauvais tour.

MARIANE.

Il mourra de douleur quand il apprendra cette nouvelle.

JAVOTE.

Elle sera fâcheuse pour lui.

MARIANE.

Pourquoi partoit-il pour l'armée?



JAVOTE.

Il n'eſt pas le ſeul qui a cet entêtement : j'en connois un, qui ces jours paſſés caſſa ſon Secretaire pour avoir un trompette, & quitta enfin une très-belle Charge de Magiſtrature pour ſe faire Capitaine de Cavalerie.... Mais on frape.

MARIANE.

Voi qui c'eſt.

JAVOTE.

Garre Meſſieurs Courtinet.

MARIANE.

Que je ſuis malheureuſe ! Ah Clitandre, pourquoi partiez-vous ?

JAVOTE.

Jonquille, va promptement ouvrir, & referme la porte. Madame qui diriez-vous que c'eſt ?

MARIANE.

Je ne ſçai.

JAVOTE.

C'eſt l'Epine.

MARIANE.

L'Epine ?

JAVOTE.

Oui, le valet de Clitandre. Je l'ai d'abord reconnu. Je le croyois à cent lieues d'ici : notre bon deſtin nous l'envoye. Courage, Madame, voici du ſecours.

JAVOT

EH! bon jour, mon pauvre

MARIAN

Quelles nouvelles m'apporte

L'EPINE

Fort bonnes, Madame. Bon

MARIAN

Comment se porte-t-il ?

JAVOTE

Comment te va ?

L'EPINE

A ton service. Fort bien, l
bleu de la poste, je m'en senti
jours.

JAVOTE

Tu es donc venu en poste ?

L'EPINE

Belle demande ! Les amoure
ment ? ce sont eux qui l'ont in

JAVOTE.

JAVOTE.

As-tu pensé à moi?

L'EPINE.

Oui, Javote. Non, Madame.

MARIANE.

Non? qu'as-tu donc à me dire de sa part?

L'EPINE.

Madame....

JAVOTE.

Que j'ai de joie de te revoir!

L'EPINE.

Je te suis obligé.

MARIANE.

Que fait-il donc?

JAVOTE.

Qu'as-tu fait en mon absence?

MARIANE.

Où l'as-tu laissé?

JAVOTE.

M'as-tu toujours été fidéle?

MARIANE.

Tu ne me réponds point.

JAVOTE.

Tu ne me dis mot.

L'EPINE.

Oh! l'une après l'autre, s'il vous plaît; je ne-
is pas vous contenter toutes deux à la fois.
llons, Javote, contenez-vous.

MARIANE.

Que fait ton Maître? où l'as-tu laissé?

L'EPINE.

Pas loin d'ici, Madame.

MARIANE.

Est-il en chemin?

Non, il eſt venu avec moi.

MARIANE.

Avec toi ?

L'EPINE.

Oui, & un de ſes Sergens.

MARIANE.

Et quel eſt le ſujet de ſon voyage ?

L'EPINE.

Premierement le deſir violent de vc
car l'amour marche devant tout. Sec
quelques centaines de piſtoles dont il a
troiſiémement, certain agrément qu'il
nir de la Cour pour un Régiment qu'il

MARIANE.

Et où eſt-il à preſent ?

L'EPINE.

A deux pas d'ici, chez cette Marcha
voiſine, qui vous faiſoit tenir nos lett
nous envoyoit les vôtres.

JAVOTE.

Pourquoi ne vient-il pas ?

L'EPINE.

:t venu : mais à préfent, oh ! nous tiendrons
›n.

L'EPINE.

A ce que je vois, l'alarme eft au quartier, & leffieurs Courtinet, fans doute, s'avifent de ire les drôles quand nous n'y fommes pas.

JAVOTE.

Tu l'as deviné.

L'EPINE.

Non, mon enfant, je ne l'ai pas deviné. La ›ifine chez qui j'ai laiffé mon Maître nous a dit ı'on apprêtoit ici un Concert & un feftin pour : foir, & que ces préparatifs pourroient bien être ›ur les nôces de Monfieur Courtinet l'Avocat.

MARIANE.

De qui l'a-t-elle pû fçavoir ?

L'EPINE.

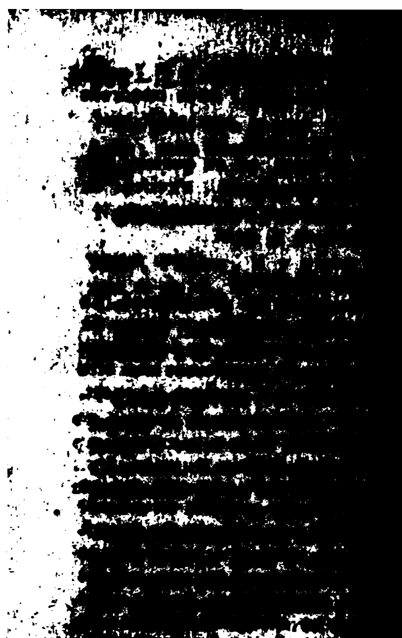
Bon, y a-t-il rien de fecret dans une maifon ı il y a des valets, & fur-tout des fervantes ? enez, Madame, foit dit en paffant, les domefques fe peuvent auffi peu empêcher de dire ce ı'ils fçavent des affaires de leurs maîtres, que les aîtres de parler de leurs affaires devant leurs ılets : &, fi vous m'en exceptez, moi. . . . & ıvote, les gens de notre façon font tout oreils pour écouter ce qu'on dit, & tout langue ›ur aller redire ce qu'ils ont oui.

JAVOTE.

Oh ! laiffe-là tes moralités, & fonge que nous ırons bien de la peine à nous délivrer de Mefeurs Courtinet.

L'EPINE.

Par la fangbleu voilà de belles gens pour tenir vant-nous. Il faut faire main-baffe fur ces calles-là.



MARIANE.

ne vous céle point, Clitandre, que votre diminue de beaucoup les chagrins dont je ccablée.

CLITANDRE.

oi, Madame, un ſeul jour plus tard je vous s pour jamais.

MARIANE.

as! je ne ſçai ſi votre préſence n'augmenoint encore ma peine.

JAVOTE.

! trêve à vos doléances; il faut ſonger à re des meſures.

CLITANDRE.

n pauvre l'Epine, je ne ſuis occupé que de amour; ſonge à nous ſervir, tu es fertile en tions.

L'EPINE.

vous parler franchement, Monſieur, depuis ai tâté de la guerre j'ai laiſſé les fourberies ens de ville, & les voies de fait me ſemblent nobles & plus expéditives.

CLITANDRE.

voies de fait, comment l'entens-tu?

L'EPINE.

tens, Monſieur, que ſans façon il faut venir and Meſſieurs Courtinet y ſeront, leur faire onne querelle d'Allemand, & s'ils ne veuas enfiler l'eſcalier de bonne grace, les faire dre doucement par la fenêtre.

CLITANDRE.

it doux, l'Epine.

L'EPINE.

rquoi? votre Sergent la Motte eſt venu avec il ne ſera pas difficile à trouver. Il a dîné

nous nous chargerons de l'expédition.

JAVOTE.

Songes-tu bien que nous sommes à la

L'EPINE.

En effet cela est de mauvais augure.

CLITANDRE.

Point de violence. Nous sommes dan où il sied bien aux gens d'épée d'être pl que les autres. Garde ta bravoure pour

JAVOTE.

Hé, Monsieur, il est poltron comme

L'EPINE.

Oh ! mon enfant, si tu m'avois vû fai beste, il faut être modeste.

JAVOTE.

Hé ! ne perds point de temps en parol

L'EPINE.

Prenons donc des voies moins péril revenons aux fourberies. Çà, de quoi s'

JAVOTE.

De rompre ou différer ce mariage, q conclure ce soir.

CLITANDRE.

Non, mon oncle n'eſt qu'à quatre lieues d'ici, pourroit s'en informer, j'en perdrois les bon-s graces du Comte; d'ailleurs je ne puis me ré-ıdre à me ſervir d'un menſonge.

L'EPINE.

Cependant le mariage ſe fait ce ſoir.

JAVOTE.

Oui vraiment: le feſtin eſt tout prêt, on pré-re un Concert, qui doit ſervir de prélude aux icles du contrat.

L'EPINE.

Et qui eſt le fat de Muſicien qui fait un Concert ur les nôces de Monſieur Courtinet?

JAVOTE.

C'eſt Madame de Ponteran qui le donne, & fat de Muſicien, eſt Monſieur Martinet, qui ;e là-haut.

L'EPINE.

Quoi Monſieur Martinet loge là-haut? c'eſt le uſicien dont je parlois tout-à-l'heure, avec qui la ètte s'enyvre. C'eſt le meilleur de mes amis ous avons couché trois ans dans la même cham-e, & nous nous aimions ſi parfaitement, que us étions toujours vêtus de la même maniére.

JAVOTE.

Quelle livrée portiez-vous?

L'EPINE.

Livrée! parle mieux. Nous avions de fort beaux ſte-au-corps rouges, que nous voulions faire cha-rer de galons d'or ou d'argent: mais par mal-ur pour nous l'or & l'argent furent défendus, ıſi nous primes un galon de ſoye.

CLITANDRE.

Hé! tréve à toutes tes digreſſions, & ſonge à nous rvir.

ment.

JAVOTE.

Que prétends-tu faire ?

L'EPINE.

Il n'eſt queſtion que de brouiller Madam
Ponteran avec Meſſieurs Courtinet ?

MARIANE.

Aſſurement.

L'EPINE.

Sont-ils auſſi ridicules que quand nous for
partis ?

JAVOTE.

Pour le moins.

L'EPINE.

Hé bien, je vous les garantis brouillés dan
heures.

MARIANE.

Si tu peux en venir à bout....

L'EPINE.

Tenez, Madame, pour récompenſe je n
demande que cette folle. C'eſt faire les c
bon marché.

JAVOTE.

L'EPINE.

Il faut avant toute chose m'assurer de notre Sergent ; il doit être là-haut chez Monsieur Martinet. C'est un Acteur qui m'est absolument nécessaire, sa Poësie me sera d'un grand secours. Attendez-moi un moment, je vais le faire descendre. Il faut que vous l'engagiez à faire ce que je lui dirai. Mais je crois que je l'entens.

LA MOTTE *derriere le Théatre.*

Adieu, Chevalier du Bemol.

L'EPINE.

C'est lui-même. Hé ! mon camarade, un mot.

SCENE VI.

CLITANDRE, MARIANE, LA MOTTE, L'EPINE, JAVOTE.

LA MOTTE.

TE voilà donc, mon brave ? que fais-tu ici ? ... Ah ! mon Capitaine, je ne croyois pas avoir l'honneur. ... Ah ! vertubleu, voilà une Déesse qui doit faire plus d'incendie à Paris, que la belle Héléne n'en fit autrefois à Troye. Je ne m'étonne pas vraiment si vous étiez si pressé en chemin.

JAVOTE.

Monsieur de la Motte a de l'esprit.

L'EPINE.

Comment, de l'esprit ? C'est le plus grand Poëte de toute l'armée ; c'est lui qui a fait les Zon, zon, les Griselidy, les Souvenez-vous-en, & cent autres piéces de cette force qui le rendront immortel.

CLITANDRE.

Monsieur de la Motte, seriez-vous homm rendre service à cette belle personne ?

LA MOTTE.

Ah ! mon Capitaine, elle peut disposer de plume & de mon épée.

L'EPINE.

L'une nous sera plus utile que l'autre.

CLITANDRE.

Il me semble qu'il a un peu....

L'EPINE.

Oh ! cela ne fait rien ; c'est ainsi que je mande.

JAVOTE.

Comme les yvrognes s'excusent.

LA MOTTE.

Mon Capitaine croit que j'ai.... Ah ! Mo foi de Sergent, ce n'est pas par débauche vous sçavez que j'eus la fiévre à Phili pour l'empêcher de revenir, je prens.

L'EPINE.

Auffi, tu t'en portes mieux. Or çà, nous n'avons point de temps à perdre. Mais j'ai encore befoin de quelque chofe ; & fi Madame Martinet n'eft chez elle, il faudra que Javote me donne ce qui nous eft néceffaire.

LA MOTTE.

Madame Martinet ? Oh ! elle eft là-haut avec plufieurs Demoifelles de fes amies.

L'EPINE.

Voilà ce que je demande.

LA MOTTE.

Mais à quoi bon, je te prie....

L'EPINE.

Ne te mets pas en peine, je t'inftruirai de tout.

JONQUILLE.

Voici Madame votre mere avec Meffieurs Courtinet.

MARIANE.

Retirez-vous, Clitandre.

L'EPINE.

Montons tous chez Monfieur Martinet, vous ferez notre corps de réferve, en cas que nous en ayions befoin.

CLITANDRE.

En quelles mains fuis-je obligé de remettre la plus importante affaire que j'aye au monde ; un Valet, un Muficien, & un Sergent Poëte !

L'EPINE.

Oh ! Monfieur, n'offenfons perfonne.

MARIANE.

Il me semble, Javote, que ma n
bien-tôt.

JAVOTE.

Cela n'est pas difficile à comprendr
vous quitte, & fait place à Monsieur
Les gens qui s'opposent à nos désirs 1
jamais trop tard. Mais les voici.

SCENE VI

Mrs. COURTINET *pere & fils*,
PONTERAN, JAVOTE, MAR
JONQUILLE.

Mr. COURTINET

EN vérité, Madame, nous avons
la peine à gagner votre logis.

Mr. COURTINET

Martinet. Si Monsieur n'avoit pris la peine de descendre, nous serions encore à deux cent pas d'ici.

Mr. COURTINET *fils*.

L'impatience où j'étois, Madame, de comparoître devant une si charmante personne, m'a fait sauter du carosse pour faire ouvrir le passage à nos chevaux. Quelques coups de canne ont été délivrés par mon bras sur les épaules de plusieurs insolens, qui ne connoissent pas les gens de qualité sous le manteau.

JAVOTE.

Que ne preniez-vous votre habit de Cavalier? vous leur auriez imprimé plus de respect.

Mr. COURTINET *fils*.

Je le voulois bien aussi, mais mon pere n'a pas voulu.

Mr. COURTINET *pere*.

Quand il est question de signer un contrat de mariage, on ne sçauroit être trop modestement vêtu.

Mr. COURTINET *fils*.

Je me moque de la modestie, pourvû que j'aye le bon air.

Mr. COURTINET *pere*.

Il est vrai, Madame, que mon fils est encore mieux fait en habit d'épée. Je voudrois que vous le vissiez à notre campagne, vous le prendriez pour un petit Général d'armée.

JAVOTE *bas*.

Ou pour un déserteur de Milice.

Mr. COURTINET *fils*.

Franchement, cet équipage-ci ne me plaît guéres.

JAVOTE.

Et comment faites-vous donc quand vous avez votre robe sur le corps.

Mr. COURTINET *fils*.

Ho! je ne la porte que pour aller au
si, quand je marche par la ville, on ne
pas pour un Avocat, non. Je passe pa
où je ne suis pas beaucoup connu, &
porter ma robe; il n'y a qui que ce
me prenne tout au moins pour un Co

JAVOTE.

On appelle cela se faire porter la
cognito.

Mr. COURTINET *fils*.

Mais, Madame me paroît bien rêve

MARIANE.

Point du tout.

Mr. COURTINET *fils*.

Ho, je vois bien que si: mais quand
entendu lire les clauses de notre contr
riage, comme nous venons de faire
dame votre mere, & que vous y verre
termes sont stipulés les avantages ma
dont on y fait mention, peut-être
perdrez cette taciturnité qui se dénote
front, & que vous remarquerez par le st
du Conseiller Garde-note, que le feu
me sens brûler pour vous ne peut être p

JAVOTE.

Voilà une déclaration d'amour sur
timbré.

MARIANE.

Je suis redevable à toutes vos bont

Mr. COURTINET *fils*.

Ho, cela n'est rien encore. Vous
bien d'autres quand nous serons marié

Mde. DE PONTERAN.

Voici Monsieur Martinet.

SCENE VIII.

Mr. MARTINET, Mrs. COURTINET, Mde. DE PONTERAN, MARIANE, JAVOTE.

Mr. MARTINET.

ON vient de m'avertir, Madame, que vous n'attendiez plus personne ; quand il vous plaira je ferai entendre à ces Messieurs le Concert que vous m'avez dit de leur préparer.

Mr. COURTINET *pere*.

En vérité, Madame, voilà qui est trop galant. Un Concert ! c'est surprendre les gens de la maniére du monde la plus agréable.

Mde. DE PONTERAN.

Ne vous attendez, je vous prie, à rien d'extraordinaire ; quelque habile que soit Monsieur Martinet, ce n'est que pour vous désennuyer en attendant le feu d'artifice & le Notaire.

Mr. MARTINET.

Mon habileté, Madame, n'entre ici pour rien. Vous sçavez que ce que je fais chanter ordinairement n'est pas de ma composition.

Mr. COURTINET *pere*.

Comment, Monsieur, vous approuvez celle des autres ?

Mr. MARTINET.

Oui, Monsieur, quand elle est bonne, & vous

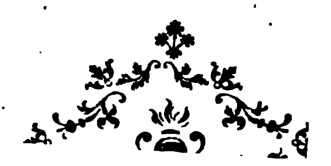
méthode. Il eſt vrai que pour donner
eſpéce de nouveauté à mes Concerts, je f
ger aſſez ſouvent les paroles, comme vo
entendre : mais ſans altérer la muſique d
luſtre Maître que nous avons trop tôt pe
comme je le ſuis, que ſes chants ſeront
admirés, & que les Vers que je fais faire
vent être guéres plus mauvais que ceux
tains Opéra.

Mr. COURTINET *pere.*

Vous êtes le ſeul à Paris de votre eſ

Mr. MARTINET.

Voici tout mon monde. Qu'on appo
Clavecin.



SCENE IX.

Mde. DE PONTERAN, Mrs. COURTINET, Mr. MARTINET, MARIANE, JAVOTE, LA MOTTE, & L'EPINE, *en filles*.

Mr. MARTINET.

MAdame, voilà deux Demoiselles qui viennent pour se présenter à l'Opéra. Elles n'ont pas la voix extrêmément belle, mais elles connoissent le chant, & je ne doute pas qu'elles ne soient reçûës.

Mde. DE PONTERAN.

Il me semble qu'elles ne sont pas assez bien faites pour s'y exposer.

Mr. COURTINET *fils*.

Les rossignols ne sont pas beaux, Madame, & d'ailleurs, leur réception ne dépend que du protecteur qu'elles choisiront.

Mde. DE PONTERAN.

Des siéges.

Mr. COURTINET *fils*.

Ne serez-vous point bien surprises, Mesdemoiselles, quand il vous faudra chanter devant tant de monde? pour moi je tremble quand je suis obligé de parler à l'Audience.

Mr. C...

Pourquoi l'avez-vous quitté ?

L'EPINE.

Monfieur, je fuis bien aife de me fair
noitre à Paris.

Mr. COURTINET *fils*.

Mais êtes-vous fûre d'y être autant ado

L'EPINE.

Vous attaquez ma modeftie.

Mr. COURTINET *fils*.

Il y a un certain manége à fçavoir pou
rer des partifans.

L'EPINE.

Ha ! pour cela, Monfieur, je n'ai que
leçons. Je ferai ici ce que j'ai fait à Lyo
cherai de mettre le Théatre dans mes
En entrant fur la Scéne, je marcherai fu
à l'un, je pincerai l'autre, je prendrai
innocens & enjoués. Je flaterai celui-là
... lutin dans les

fiéra fort bien ; je me détournerai avec un air panché, & je mettrai négligemment ma main ou mon évantail sur mon visage.

Mr. COURTINET *fils.*

Elle a toute la mine de le faire comme elle le dit.

Mr. COURTINET *pere.*

Et vous, Mademoiselle, aurez-vous aussi le courage....

LA MOTTE.

Du courage, Monsieur? Par la sangbleu, il faut bien que nous en ayons.

L'EPINE.

Es-tu fou?

Mde. DE PONTERAN.

Comme cette fille parle!

LA MOTTE.

Monsieur, je ne chante que dans le corps.

L'EPINE.

Elle veut dire dans le chœur.

LA MOTTE.

Et je serai toujours bien escortée, quand on me détachera.

L'EPINE.

Elle entend par-là qu'elle chantera quelquefois en trio.

Mde. DE PONTERAN.

Allons, Monsieur Martinet, faites commencer, s'il vous plaît.

Officiers vieux & nouveaux
Négligeant leurs amourettes,
Se rangent à leurs drapeaux.

Prenez, Philis, vos cornettes,
Remettez vos vieux manteaux,
Vous n'aurez que les fleurettes
Des Abbés & des Courtauts.

Mr. COURTINET *pere.*

Madame.

Mde. DE PONTERAN.

Monsieur Martinet.

Mr. COURTINET *fils.*

Allons, Mademoiselle, à vous.

L'EPINE.

Je vais chanter épouvantablement ma n'ai point de corps.

Il chante.

Certains Avocats nigauts

Ils sont riches, mais si sots,
Que les plus minces Grisettes
Se moquent de ces badauts.

Prenez, Philis, vos cornettes, &c.

Mr. COURTINET pere.

Que veut dire ceci ?

LA MOTTE.

Paris n'est qu'un Village.
Voici le temps,
Que la guerre a chassé la fleur de nos galans ;
Que nous reste-t-il en partage ?

L'EPINE.

Procureurs, Avocats, l'ennuyeux assemblage !

Mr. COURTINET pere.

Quoi, les Procureurs aussi, Madame ?

Mde. DE PONTERAN.

Monsieur Martinet.

LA MOTTE.

Pour moi je n'y sçaurois songer
Sans m'affliger,
Et comment faire ?
Ah ! c'est, ma chere,
Pour enrager.

L'EPINE.

Ce malheur nous doit rendre sages ;
Laisse venir un autre temps.

Mon fils, on nous j...

Mr. COURTINET *fils*.

Je crois que vous avez raison. On f
ici de nous.

L'EPINE.

Hé ! Monsieur, ne vous chagrinez poi
raillerie n'est faite que pour certains A
certains Procureurs.

Mr. COURTINET *pere*.

Ah ! c'en est trop.

Mde. DE PONTERAN.

Monsieur Martinet, finissez votre C
vous prie.... Messieurs je vous dem
pardons....

Mr COURTINET *pere*.

Chez vous, Madame, chez vous ?

Mde. DE PONTERAN.

Soyez persuadés, je vous prie....

Mr. COURTINET *fils*.

Nous traiter de visages !

Mde. DE PONTERAN.

Vous m'en pouvez croire, puisque je vous le dis. Je suis au désespoir.

Mr. COURTINET *pere.*

Nous n'avons que faire de vos excuses.

L'EPINE.

Vous plaît-il qu'on recommence !

Mr. COURTINET *fils.*

Monsieur, allons-nous-en ; elles nous vont encore chanter pouille.

Mr. COURTINET *pere.*

Allons, je mérite bien le tour qu'on me joue, puisque j'ai été assez fou pour remettre le pied chez vous.

Mde. DE PONTERAN.

Si vous voulez m'écouter, vous verrez que je n'ai aucune part....

Mr. COURTINET *pere.*

Hé ! nous vous connoissons il y a long-temps. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on nous traite mal chez vous.

JAVOTE.

Dieu veuille que ce soit la derniere.

Mde. DE PONTERAN.

Ho bien, Messieurs, croyez tout ce qui vous plaira.

Mr. COURTINET *pere.*

Oui, Madame, nous croirons ce qu'il faut croire. Allons, sortons, & renonçons pour jamais à l'alliance de gens qui se moquent de nous.

Mde. DE PONTERAN.

Oh ! pour cela vous me faites plaisir.

JAVOTE *à Mr. Martinet qui sort.*

Bon, allez avertir Clitandre.

... tout ce qu'ils vou(
veux ſçavoir abſolument d'où ceci
ne ſuis pas dupe, & ces Demoiſell
point d'ici que je ne ſçache la véri

L'EPINE.

Madame, on nous attend pour u

Mde. DE PONTERA

Je me moque de vos répétitions
qu'un. Où donc eſt allé Monſieur M

LA MOTTE.

Vous ſerez cauſe, Madame, qu'o
en arrêt.

Mde. DE PONTERA

Laquais, ne laiſſez point ſortir ce

SCENE X.

Mde. DE PONTERAN, LE N
MARIANE, JAVOTE, LA MO
L'EPINE, LES LAQUA

horrible, & moi-même je ne me connois pas : mais je veux être éclaircie. Javote, allez querir un Commiſſaire.

SCENE DERNIERE.

CLITANDRE, Mde. DE PONTERAN, LE NOTAIRE, MARIANE, JAVOTE, LA MOTTE, L'EPINE, LES LAQUAIS.

CLITANDRE.

NOn, Madame, il n'eſt pas néceſſaire, & je vous livre le coupable.

Mde. DE PONTERAN.

Que vois-je! Clitandre en ces lieux.

LE NOTAIRE.

Clitandre!

CLITANDRE.

Vous ſçavez mon amour, Madame, faut-il vous en dire davantage?

Mde. DE PONTERAN.

Que je ſuis ſurpriſe!

LE NOTAIRE.

Quoi, vous êtes Monſieur Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Monſieur. En arrivant ce matin, j'ai appris que vous donniez ce ſoir votre fille à Monſieur Courtinet.

LE NOTAIR

Vous n'avez donc pas reçu cert

CLITANDR

Hé non, Monsieur. Enfin, Mada
crû tout permis pour me confe
mon amour.

LE NOTAIR

Ce paquet est pourtant de gran
pour vous.

CLITANDR

Soit, Monsieur. Mais si mes ge
malheureux pour outrer la chose

LE NOTAIR

Le Comte d'Orfan en mourant
recommandé.

CLITANDR

Que dites-vous ?

Mde. DE PONTE

Qu'entends-je ?

CLITANDRE.

Oh Ciel !

LE NOTAIRE.

Ne vous affligez point, il vous laisse dix mille livres de rente pour vous consoler.

L'EPINE.

Bonne consolation.

CLITANDRE.

Si quelque chose peut adoucir le chagrin de cette perte, c'est de vous seule, Madame, que je dois l'attendre.

Mde. DE PONTERAN.

Oui, Clitandre, je vous donne ma fille ; Messieurs Courtinet s'en sont rendus indignes par le peu d'égards qu'ils ont eus pour toutes les honnêtetés que je viens de leur faire : mais sur tout n'ayez plus de commerce avec ces Demoiselles.

L'EPINE.

Plus de commerce, Madame ? qui voulez-vous donc qui l'habille & qui lui peigne sa perruque ?

LA MOTTE.

Qui lui fera ses recrues, si ce n'est moi.

JAVOTE.

Madame, il faut tout pardonner. Cette Demoiselle est son valet de chambre, & l'autre est son Sergent.

LA MOTTE.

Allons, Madame, une amnistie générale.

L'EPINE.

N'êtes-vous pas bien heureuse que nous vous ayons délivrée de ce vilain Avocat ?

Javote m'adore, je crois que je ...
donnez-la-moi, s'il vous plaît.

Mde. DE PONTERAN.

Il y a trop d'intelligence entre vous, pour la refuser.

L'EPINE.

Grand-merci.

Mde. DE PONTERAN.

Montons dans mon cabinet pour dresser autre contrat.

LA MOTTE.

Et moi, n'aurai-je rien?

JAVOTE.

Viens manger ta part du souper préparé Messieurs Courtinet, & nous verrons ensemble le Feu d'artifice.

LA MOTTE.

Je ne serai pas le plus mal partagé.





